

# **Digitales Brandenburg**

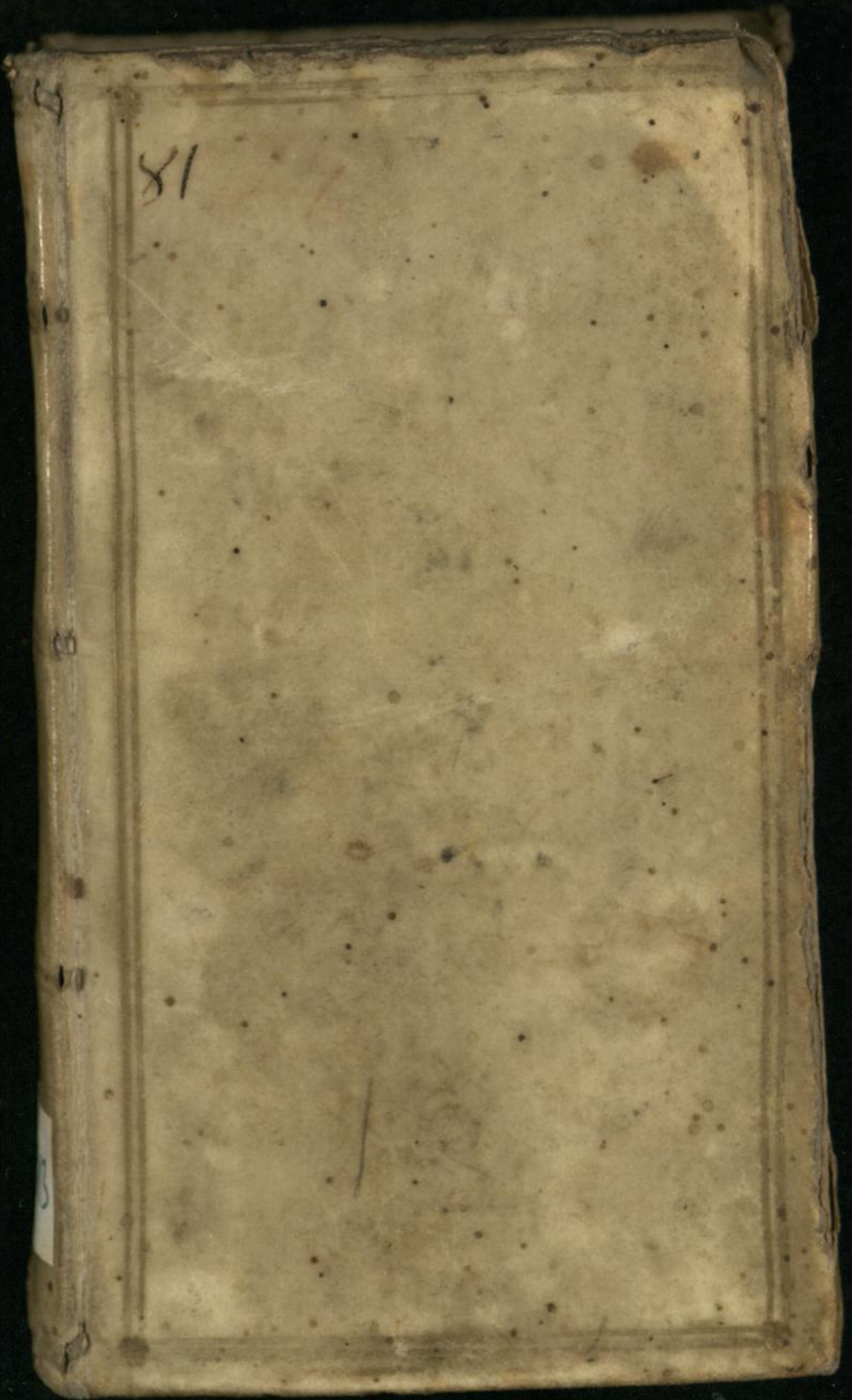
**hosted by Universitätsbibliothek Potsdam**

## **Aristippe, Ou De La Cour**

**Balzac, ... de**

**Amsterdam, 1664**

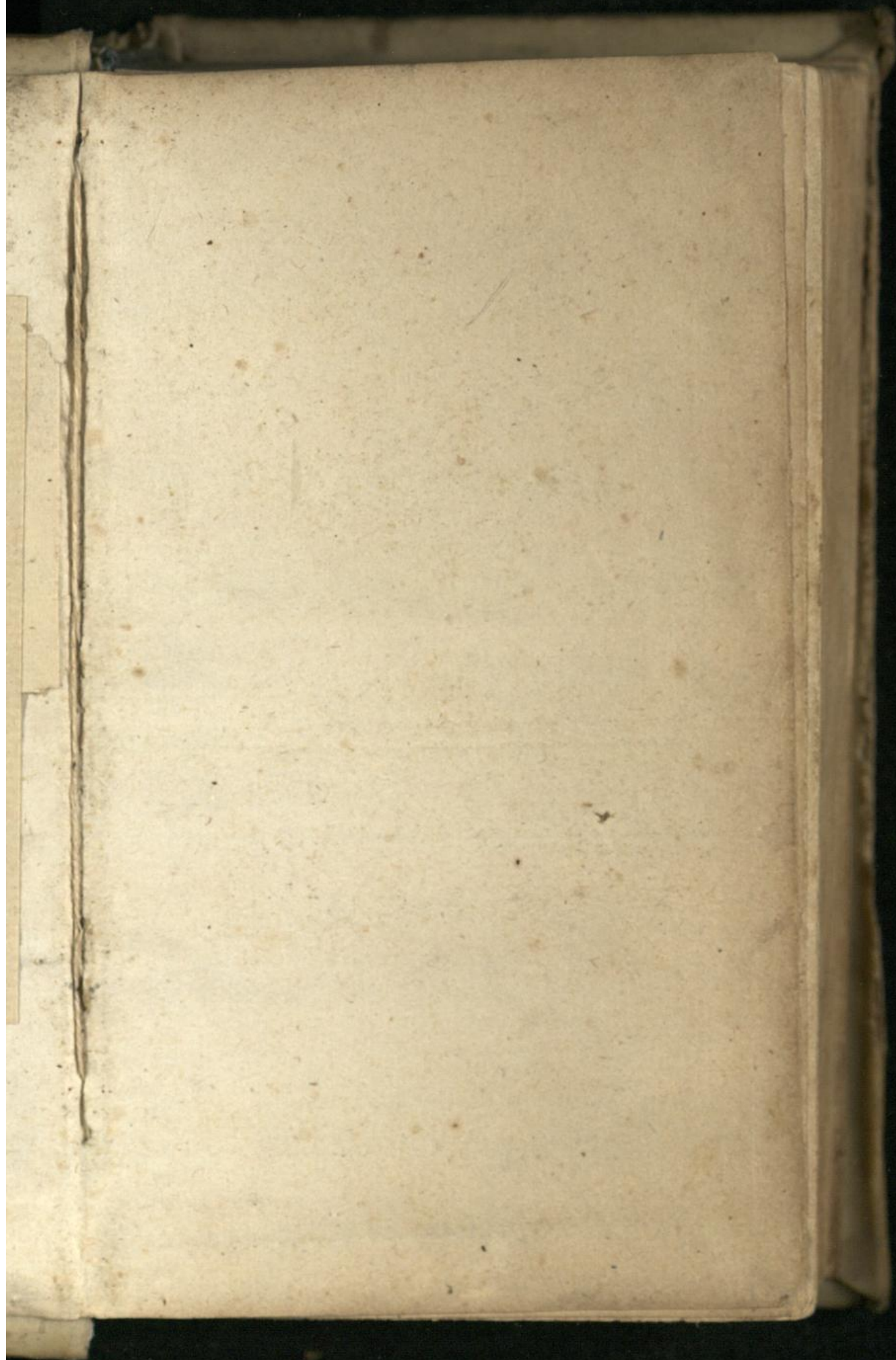
**urn:nbn:de:kobv:517-vlib-5641**

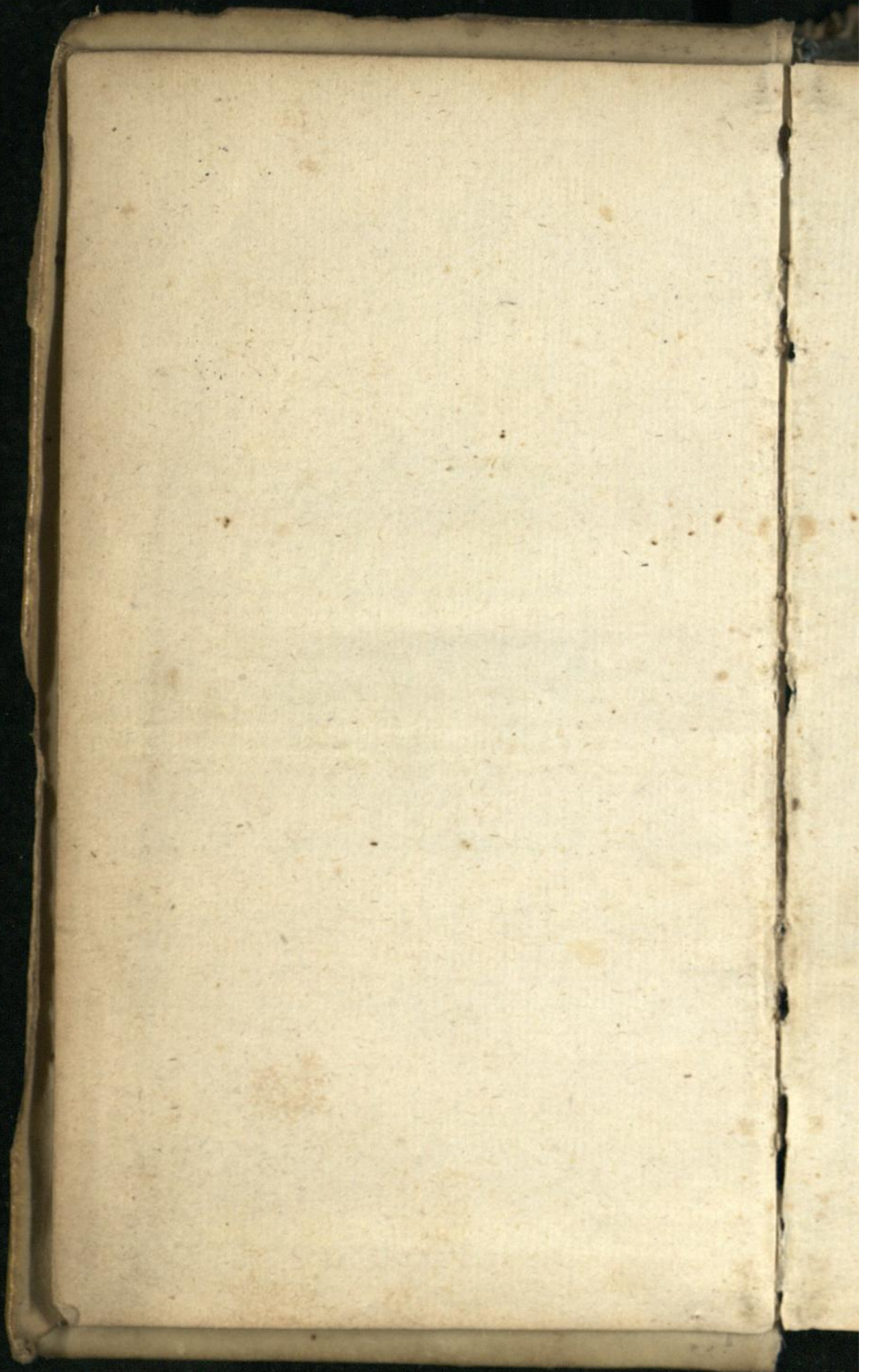


81

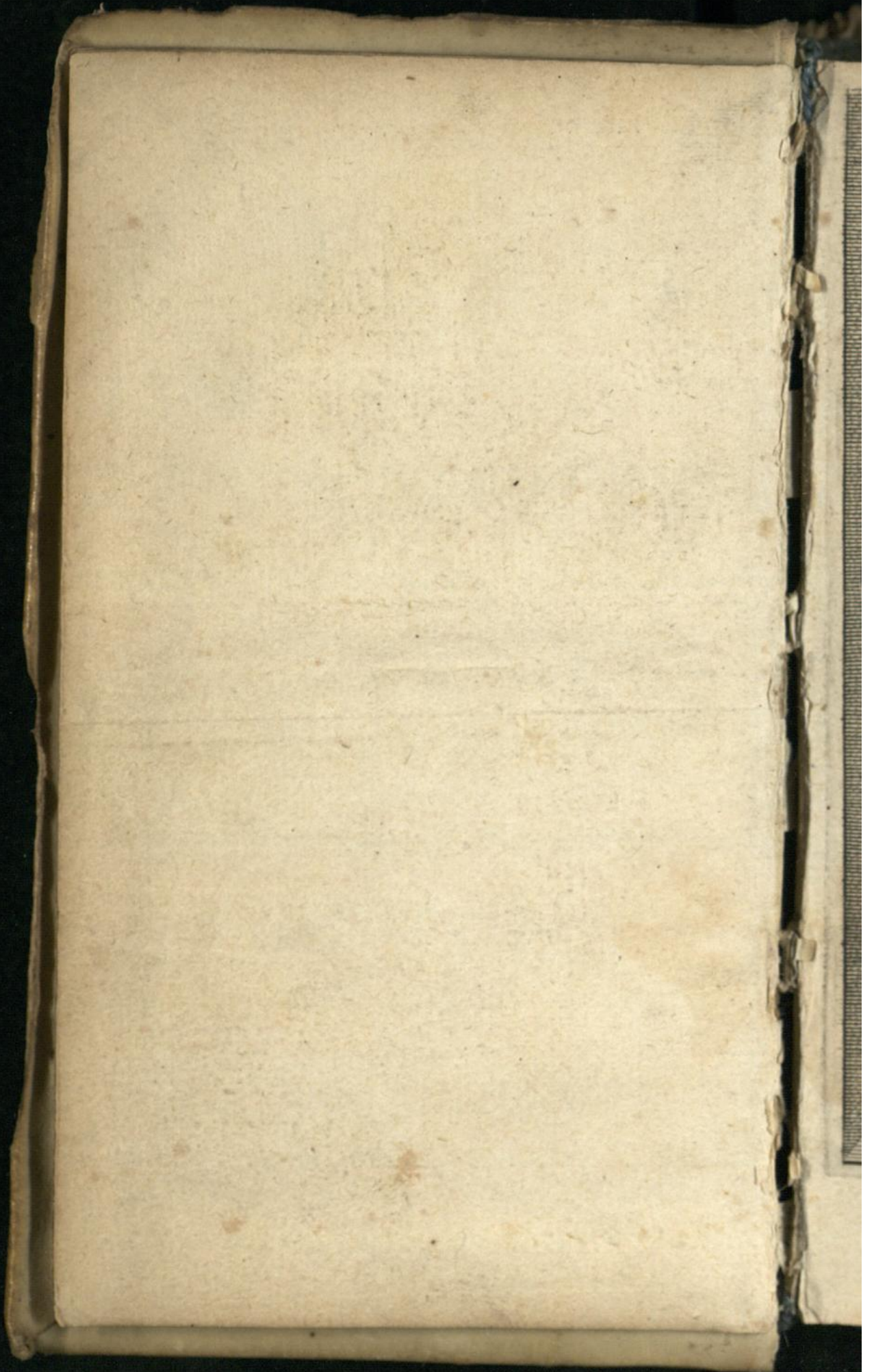


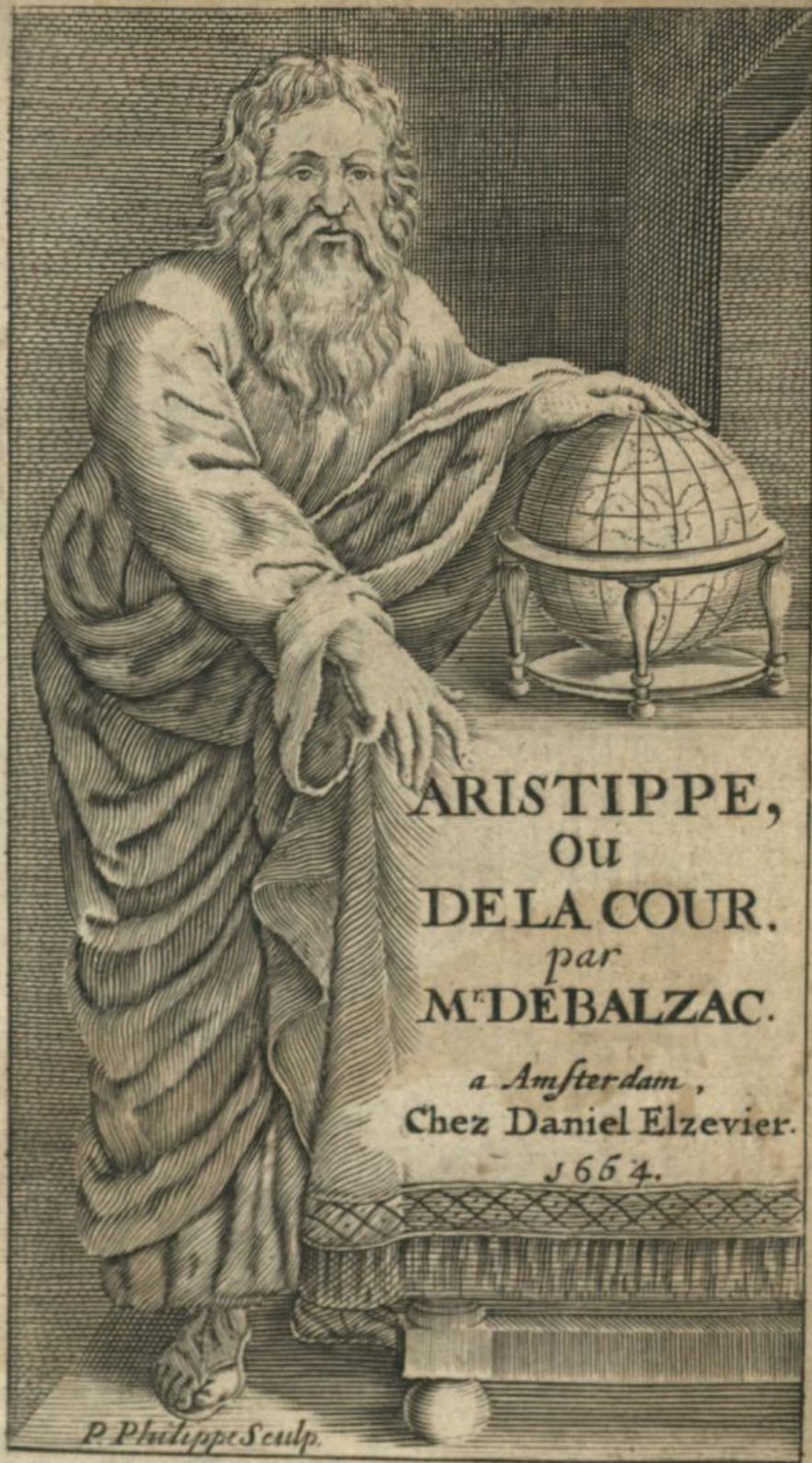
HANS V. D. GABELENTZ











ARISTIPPE,  
OU  
DE LA COUR.  
*par*  
M<sup>r</sup> DE BALZAC.

*a Amsterdam,*  
Chez Daniel Elzevier.

1664.

*P. Philippe Sculp.*

ARISTIPPE  
OU  
DEL COR

AdW

Zentralinstitut für Literaturgeschichte  
DEUTSCHSBIBLIOTHEK

Af 1313  
IV  
Z 86: 1236

1244/66

~~Institut für  
romantische  
Sprachen und Kultur.~~ Af 1313



M

M<sup>r</sup>  
- P  
de  
E

M<sup>r</sup>

M<sup>r</sup>

M<sup>r</sup>

D



Le  
intri  
ces d  
souve



A MESSIEURS,  
MESSIEURS,

M<sup>r</sup> GUILLAUME PAETS,  
President, Conseiller de Rhinlande, cy  
devant Deputé au Conseil de M<sup>rs</sup> les  
Estats Generaux des Provinces Unies;

M<sup>r</sup> JEAN vander MAERSCHE,

M<sup>r</sup> ARNAULD WITTENS,

M<sup>r</sup> RIPPERT van GROENEN-  
DIJCK.

BOURGUEMAISTRES  
de la Ville de LEIDE.



ESSIEURS,

Les Interests des Estats, & les  
intrigues des Cours sont des scien-  
ces dont l'étude est difficile, & où  
souvent les plus habiles ne peu-  
vent

vent atteindre. Comme elles n'ont point de principes bien certains, & que la fortune entreprend d'y donner des règles, il est tres malaisé de les suivre, à moins que de se former au caprice d'un pouvoir aveugle, & d'estre prest, comme le Caméléon, à toutes sortes de changemens. De quelque prudence, & de quelque courage qu'on se munisse, il faut toujours donner quelque chose à la complaisance & à la faveur, & on ne peut estre si ferme dans la vertu, qu'on ne le cede quelquefois au tems & à la rencontre des affaires. Nous en avons des exemples aux siècles passés, nous en voyons dans le nôtre; & il s'en treuve peu dans les Cours, de qui la conduite soit bien réglée, parce que les Cours elles mêmes ne le sont pas. C'en'est pas, *Messieurs*, qu'il n'y ayt quelque sentier derobé, par où l'on évite les mauvais chemins, & les pieges, que la fortune malicieuse prend plaisir à tendre. Ceux  
qui

qui ont aquis une experience & une probité pareille à la vôtre, le sçavent treuver; & vous n'avez passé par tous les degrez d'honneur, pour venir aux charges éminentes que vous possédez, que par cette haute probité, & cette grande experience dans les affaires. Si Monsieur de Balzac, l'un des plus celebres Ecrivains de France, a sçeu parfaitement bien discourir de l'Estat & de la Cour, vous l'avez sçeu parfaitement bien pratiquer; mais d'une maniere peu commune, & faisans toujourns marcher devant Vous l'honneur & l'interest du public. Ilz ont toujourns esté les deux guides de vos actions, & la Ville où vous tenez aujourd'huy les premiers rangs; treuve dans Vôtre administration quelque chose d'extraordinaire qui la charme. Je sçay que je serois avoüé de tous mes Concitoyens, si je pouffois plus avant cette pensée: mais je crains, *Messieurs*, de ne l'estre pas de Vous, & que vous ne soyez de

ceux qui croyent ne meriter de loü-  
ange, que lors qu'ils ne la recher-  
chent point: mais auffy ce n'est pas  
une marque de defaut, d'en rece-  
voir: & il me semble qu'il est juſte  
d'en donner un peu aux perſonnes  
qui en meritent beaucoup. Je n'oſe  
toutefois m'y engager, de crainte  
de vous deplaire, & de diminuer  
plûtôt de l'éclat de vos vertus par  
un ſtile trop foible pour les expri-  
mer. J'aime mieux vous affurer que  
je les admire en ſilence, & que je me  
tiendrai trop heureux, ſi, après la li-  
berté que je prens de vous offrir cet-  
te impreſſion, Vous me permettez  
encore de me dire avec reſpect,

MESSIEURS,

*Vôtre tres-humble & tres-  
obeiſſant ſerviteur*

JEAN ELZEVIER.

LE



LE  
LIBRAIRE

AU  
LECTEUR.

**P**our t'obliger à lire ce Livre, & à l'estimer infiniment, il suffiroit que tu visses le Titre qu'il porte, & le Nom de l'Ecrivain qui l'a composé; Et si j'en eusse crû quelques Personnes sensées, qui en ont veü la Copie, je n'eusse mis à sa tête autre Avertissement que celui-là. Leur ayant toutefois oüy dire, que cét excellent Homme n'avoit jamais rien fait de si regulier, ni de si éloquent; & le Gentilhomme son Alié, de qui je le tiens, & qui le tenoit de luy, m'asseurant que de toutes les Pieces de son Cabinet, il n'en

## LE LIBRAIRE

regardoit aucune avec tant d'amour, & qu'il l'apelloit son Chef-d'œuvre, je n'ay pas creû te le devoir laisser ignorer, pour nôtre avantage commun. En effet tous ses Amis & tous ses Proches sçavent, que l'ayant faite dans le plus beau feu de sa jeunesse, il estoit persuadé qu'elle devoit, plus que toutes les autres, établir sa reputation; & témoignent que s'il ne l'avoit pas publiée, il y a plus de vingt ans, c'estoit seulement afin de se donner le loisir de la porter à la plus haute perfection, dont elle seroit capable. Tu verras à sa suite une autre Piece, qui a déjà paru, dans le Volume de ses Entretiens, & que Monsieur Girard y avoit mise, sans sçavoir qu'il l'eût jointe à son ARISTIPPE, comme traitant du même sujet. Mais outre qu'elle est icy en son vray lieu, tu dois encore estre bien aise qu'elle y soit, parce qu'elle y est de la dernière revision de son Auteur, & avec quelques coups de pinceau, qui la rendent beaucoup meilleure.

ARI-



ARISTIPPE,

OU

DE LA COUR.

A LA

SERENISSIME

REYNE

DE SUEDE.

AVANT-PROPOS.

**L**'ANNE'E mille six cens  
dix-huit, Monsieur le  
Landgrave de Hesse,  
Ayeul de Monsieur le  
Landgrave d'aujourd'huy, fit un

A 5

voya-

je  
rer,  
ffet  
ga-  
be-  
adé  
res,  
ent  
us-  
de  
us-  
pa-  
tre  
me  
Gi-  
n'il  
m-  
tre  
dois  
orce  
son  
de  
cil-  
I-

voyage aux Eaux de Spâ, qui luy avoient esté ordonnées par les Medecins. A son retour, se trouvant sur la frontiere de France, & ayant sçeu que Monsieur le Duc d'Espernon estoit en son Gouvernement de Mets, il eut envie de voir un Homme, dont l'Histoire luy avoit tant parlé. Il avoit appris d'elle, que la Vertu avoit élevé cét Homme, & que la Fortune ne l'avoit pû abaisser; Que ses disgraces avoient esté plus glorieuses & plus éclatantes que sa faveur; Qu'il eut la force de resister à un Parti, qui faillit à renverser l'Estat; & qu'il merita les bonnes graces d'un Roy, au-quel il ne manquoit rien que d'estre nai en un meilleur Siecle.

Monsieur le Landgrave, touché de l'admiration d'une si longue & si durable vertu, jugea cét illustre Vieillard, digne de sa curiosité, & luy fit l'honneur de le venir visiter à Mets. Par malheur, la Goute le  
 prie

OU DE LA COUR. **II**

prit le lendemain qu'il y arriva: Et quoy qu'elle eût acoûtumé de le traiter assez doucement, estant plutôt un repos forcé, qu'une véritable douleur, il falloit pourtant la recevoir en malade, & garder le lit, tant qu'elle duroit. Cette attache le retint plus qu'il ne pensoit, en un lieu, où sans cela il ne se fût pas ennuyé. Elle nous donna aussi le moyen de le confiderer de plus près.

Comme il estoit Prince qui ay-  
moit les Létres, il employoit les  
heures de son loisir, & les interval-  
les mêmes de ses maux, ou à lire les  
bons Livres, ou à s'entretenir avec  
les Sçavans, qui les entendoient.  
Alors il y en avoit un près de son Al-  
tesse, dont elle faisoit une estime  
particuliere, & qui en effet n'estoit  
pas un homme commun. D'ordinai-  
re elle l'apelloit SON ARISTIPPE,  
& quelquefois SON SAGE SÇAVANT,  
pour expliquer le nom d'ARISTIP-  
PE, qu'elle luy avoit donné.

C'estoit un Gentilhomme de jugement exquis, & d'experience consommée ; Catolique de Religion, François de naissance, & originaire d'Alemagne ; âgé de cinquante-cinq ans ou environ. Il avoit le don de plaire, & sçavoit l'art de persuader. Il sçavoit de plus, la vieille & la nouvelle Cour ; & ayant observé dans plusieurs voyages qu'il avoit faits, les mœurs & le naturel des Princes & de leurs Ministres, on trouvoit en luy un Thresor des choses de nôtre Tems ; outre les autres cōnoissances qu'il avoit puisées dans l'Antiquité, & acquises par la Meditation.

Je fus si heureux que de faire d'abord amitié avêque luy. Il me presenta à Mons. le Landgrave, & dit du bien de moy à toute sa Cour. Il fit même trouver bon à son Altesse, que j'assistasse aux conversations qu'ils avoient ensemble, à l'issuë de son dîné. En partant d'Alemagne,

gne, ils avoient choisi Corneille Tacite, pour estre le compagnon de leur voyage, & ne s'en estoient pas mal trouvez. Il les avoit divertis à Spâ, & par les chemins; & lors qu'ils arriverent à Mets, ils en estoient au commencement de l'Empire de Vespasian.

Aristippe estoit le Lecteur & l'Interprete: Après avoir leû, il faisoit des reflexions sur les choses qu'il venoit de lire; quelquefois en peu de mots, & passant legerement sur les choses; quelquefois aussi en s'y arrêtant, & par des discours assez étendus; selon que la matiere le desiroit, ou que Monsieur le Landgrave l'exigeoit de luy. Il y avoit plaisir à oüir un Philosophe parler de la Cour; & si ce Sophiste qui se rendit ridicule devant Annibal n'eût pas plus mal-parlé de la Guerre, je m' imagine qu'Annibal ne se fût pas moqué de luy.

Les affaires publiques sont sou-

vent sales & pleines d'ordure : On se gâte pour peu qu'on les touche : Mais la speculation en est plus honnête que le maniment : Elle se fait avec innocence & pureté. La Peinture des Dragons & des Crocodiles, n'ayant point de venin qui nuise à la veuë, peut avoir des couleurs qui réjouissent les yeux ; Et je vous avouë que le monde qui me déplaît tant en luy-même, me sembloit agréable & divertissant, dans la conversation d'Aristippe.

En cette conversation, habile & scavante, comme dans une Tour voisine du Ciel, & bâtie sur le rivage, nous regardions en seureté, l'agitation & les tempêtes du Monde. Nous estions Spectateurs des Pieces qui se jouoient par toute l'Europe : Aristippe nous faisoit les Argumens de celles qui se devoient jouër, & sa Prudence tant aquirse que naturelle, scachant tout le Passé & tout le Present,

nous

On nous aprenoit encore quelques he: on- fait- ein- les, à la ré- ouë ant éa- fa- & our ri- re- du ors ar us ui ce nt t, us

nous aprenoit encore quelques nouvèles de l'Avenir. J'estois attaché à sa bouche, depuis le commencement de la Conversation jusques à la fin, & je lé'couthois avec une attention si peu divertie, qu'il ne m'échapoit pas un seul mot de ce qu'il disoit. Mais pour faire place à ce qu'il devoit dire le lendemain; estant retiré en ma chambre, j'écrivois le soir les Discours que j'avois ouïs l'après-dinée, & me déchargeois sur le papier, *d'un fardeau de perles & de diamans*, comme les apelloit le bon Monsieur Coeffeteau, à qui je les communiquois tous les matins.

En ce tems-là, j'avois autant de sujet de me louer de la fidelité de ma memoire, que j'ay raison de me plaindre des supercheries, qu'elle me fait aujourd'huy. Seneque le Pere conte des miracles de la sienne, dans la Preface de ses Controverses. Je ne vay pas si avant que luy, &

ne

ne veus rien avancer de moy, qui sente le Charlatan. Mais il est tres-vray que, l'année même des Conversations d'Aristippe, ayant esté à un Sermon qui dura deux heures, je l'écrivis tout entier, à mon retour de l'Eglise; veritablement sans m'af-sujetir aux paroles avêque scrupule, mais aussi sans perdre quoy que ce soit de la substance des choses.

Il y a encore des témoins de ce que je dis: j'en puis nommer d'éminente qualité, qui sont pleins de vie; Et personne ne doit trouver étrange, qu'après un effort de memoire, qu'on crût n'estre pas petit, je me sois souvenu de sept Discours de mediocre grandeur, qu'Aristippe fit, sept jours de suite. Une ligne de l'Histoire de Vespasian luy servit de Texte pour commencer, & les prieres de Monsieur le Landgrave l'obligerent à ne pas finir sitôt.

De parler du merite des Discours, je ne pense pas qu'il soit neces-

cessa  
l'ap  
& d  
dire  
cor  
nan  
nal  
avé  
à P  
de  
ave  
au  
tes  
nu  
pe  
be  
le  
ac  
pe  
ce  
ci  
C  
se  
ce

qui  
tres-  
Con-  
sté à  
s, je  
tour  
n'af-  
pule,  
ne ce  
le ce  
émi-  
vie;  
ran-  
pire,  
e me  
s de  
ippe  
e de  
it de  
rie-  
ob-  
Dis-  
t ne-  
ces-

cessaire. Je ne veus point alleguer  
l'approbation qu'ils ont euë, deçà  
& delà les Monts. Il me suffira de  
dire qu'ils ont esté leüs par ceux qui  
corrigent les Edits & les Ordon-  
nances, & que Monsieur le Cardi-  
nal de Richelieu, les ayant portez  
avêque luy en Italie, me les rendit  
à Paris, au retour du fatal voyage  
de Lyon. Ce fut non seulement  
avec des paroles tres-civiles, mais  
aussi avec des Notes tres-obligean-  
tes, dont il borda les marges du Ma-  
nuscrit. *Voila qui me plaît. Il ne se  
peut rien de plus joly. Cecy se peut dire  
beau. Je sçay bien de qui il entend par-  
ler, &c.*

Ces fortes de marques, qu'il avoit  
acoûtumé de faire sur les Com-  
positions d'autruy sont connuës de  
ceux qui le voyoient dans la vie se-  
crète, & qui estoient receus en son  
Cabinet, aux heures de ses divertis-  
semens. Tant y a que son Eminen-  
ce eut la bonté de ne rien prendre  
pour

pour foy , de tout ce qu'elle leut dans les sept Discours : Elle distingua les tems & les lieux ; & me fit la grace de confiderer , que quand Aristippe parloit à Mets, elle estoit eucore Mon<sup>fr</sup>. de Luçon , & que Mon<sup>fr</sup>. de Luynes n'estoit pas encore Connétable.

**M**Ais il n'est pas tems de raconter les Aventures des Discours , puis qu'elles ne sont pas encore finies , & qu'il leur reste un voyage à faire , aux dernieres parties du Septentrion. Leur Eloge , non plus , ne doit pas estre tiré du témoignage qu'on a rendu d'eux , en France & en Italie : Il faut l'attendre du jugement qu'en fera la R E I N E , à laquelle je les envoie en Suede. Estant éclairée au point qu'elle l'est , elles les connoitra mieux par leur montre que par le rapport d'autrui ; & presupposé qu'elle les desire , il vaut mieux conten-

ter

ter d'abord sa curiosité, que de lasser sa patience dans une longue Preface.

N'aportons point tant de façons à nôtre Present, & faisons paroître Aristippe devant elle, le plutôt que nous pourrons. Ne nous amusons point à l'Inutile des Dialogues: Le plus souvent il embarasse le Necessaire. Il se perd trop de tems aux civilitez & aux complimens; aux bons jours & aux bons soirs. J'ay crû qu'il seroit bon de retrancher toutes ces superfluitez, & d'apporter icy les choses pures & simples, comme je les conservay avec soin, dans mes papiers, après les avoir recueillies, avec plaisir, de la bouche d'Aristippe.

Mais avant que de passer outre, il n'y aura point de mal de faire ce que feroit Aristippe, s'il estoit au Monde, & qu'il fût luy même son Historien. Ayant commencé par un NOM, qui portera bonheur

à no-

à nôtre Volume; sans differer davantage, rendons luy les hommages qui luy sont deûs. La vertu de CHRISTINE merite quelque chose d'extraordinaire: Mais le Tems present est pôvre, pour une telle reconnoissance: Il faut luy chercher des honneurs dans la vieille Rome, & au Pais des Triomphes. Et pourquoy ne renouvêlerons nous pas en cét endroit l'ancien usage des Acclamations, qui estoient des Triomphes de tous les jours? Ils ne demandent point de pompe, comme les autres, & la dépense s'en peut faire par la Pôvreté.

QU'ON LOÛE DONC, QU'ON BENISSE LA FILLE DU GRAND GUSTAVE, LA GRANDE, L'INCOMPARABLE CHRISTINE: POUR LES BONS EXEMPLES QU'ELLE DONNE A UN MAUVAIS SIECLE; POUR AVOIR ACHEVÉ LA GUERRE, ET POUR AVOIR FAIT LA PAIX, POUR SÇAVOIR REGNER, ET POUR N'IGNORER RIEN DE CE QUI MERITE D'ESTRE SCEU. C'EST CHRISTINE QUI S'EST

OPPO-

OPP  
REV  
LES  
C'ES  
VER  
ET  
PRI  
SPR  
DE  
TOU  
DES  
LA  
AP  
NO  
RIT

S  
Liv  
bat  
bes  
tor  
est  
NE  
pla  
tar  
fo  
fo  
op

OPPOSÉE A LA BARBARIE, QUI  
 REVENOIT, ET QUI A RETENU  
 LES MUSES, QUI S'ENFUYOIENT.  
 C'EST ELLE QUI CONNOIT SOU-  
 VERAINEMENT DES SCIENCES  
 ET DES ARTS. ELLE MET LE  
 PRIX AUX OUVRAGES DE L'E-  
 SPRIT. COMME ELLE REÇOIT  
 DES APPLAUDISSEMENS DE  
 TOUS LES PEUPLES, ELLE REND  
 DES ORACLES EN TOUTES LES  
 LANGUES. ON NE PEUT POINT  
 APPELLER DE SES OPINIONS;  
 NON PAS MÊME A LA POSTÉ-  
 RITÉ.

Si cela est, & si elle approuve mon  
 Livre, ou il fera assuré de l'appro-  
 bation publique, ou il n'en aura pas  
 besoin. Mais il ne faut pas faire ce  
 tort au Public, de croire qu'il puisse  
 estre d'un autre avis que CHRISTI-  
 NE. Le Monde ne voudroit pas dé-  
 plaire à une Personne, qui luy fait  
 tant d'honneur, & qui l'embellit si  
 fort; en contre-disant la même Per-  
 sonne, qui juge si sagement, & qui  
 opine si bien.



## DISCOURS PREMIER.

**C'**Est une opinion singuliere de certains Philosophes affirmatifs, *Que le Sage n'a besoin de personne, & que tout ce qui est separé de luy, ne luy sert de rien.* Par là ils ôtent l'Amitié du nombre des choses necessaires, & luy donnent rang simplement, parmi celles qui sont agreables. Et neantmoins de plus honnêtes gens qu'eux, je veus dire les Philosophes de la Famille de Platon & de celle d'Aristote, ont crû que sans l'amitié, la felicité estoit imparfaite & defectueuse, & la vertu foible & impuissante. Ils ont dit que les Amis estoient les plus utiles, & les plus desirables des Bien étrangers. Ils les

ARIS  
les ont  
les joii  
en pein  
les apu

Il n'y  
nemen  
qui il  
& si n  
qui,  
fence,  
heure  
tes de  
instru  
vail;  
fa nat  
font f  
laisser  
mes a  
vre, n  
ni est  
tres.  
une  
merc  
assez  
se m

les ont confiderez, non pas comme les joiets & les amusemens d'un Sage en peinture, mais comme les aides & les apuis d'un homme du Monde.

Il n'y a que Dieu seul, qui soit pleinement content de soy-même, & de qui il faille parler en termes si hauts & si magnifiques: Il n'y a que luy, qui, estant riche de sa propre essence, jouisse d'une Solitude bienheureuse, & abondante en toutes sortes de bien; luy qui puisse operer sans instrument, comme il agit sans travail; luy qui tire tout du dedans de sa nature, parce que les choses en sont sorties de telle façon, qu'elles ne laissent pas d'y demeurer. Les Hommes au contraire ne peuvent, ni vivre, ni bien vivre; ni estre hommes, ni estre heureux, les uns sans les autres. Ils sont atachez ensemble, par une commune necessité de commerce. Chaque Particulier n'est pas assez de n'estre qu'un, s'il n'essaye de se multiplier en quelque sorte, par  
le

le secours de plusieurs ; Et à nous  
considerer tous en general, il semble  
que nous ne soyons pas tant des  
Corps entiers, que des Parties cou-  
pées que la Societé reünit.

Les Offensez demandent justice,  
les Foibles ont besoin de support,  
les affligez de consolation ; mais  
tous ont universélement besoin de  
conseil. C'est le grand Element de  
la Vie civile : Il n'est gueres moins  
nécessaire que l'eau & le feu : & les  
deux moyens d'agir, que la Nature  
nous a fournis, se raportent à cette  
fin ; LA RAISON ET LA PA-  
ROLE nous ayans esté données prin-  
cipalement, pour le CONSEIL.  
Les bestes sont emportées, par la  
subite impetuosité de leur naturel,  
& par la presence du premier objet.  
Les Hommes se conduisent, par la  
deliberation, & par le discours.  
Ayans le don de chercher, ils peu-  
vent passer d'abord du Present à  
l'Avenir, & du Premier au Second,

pour

pour  
bien.

Le  
seil :

les S

parn

tout

tent

se le

ses

est f

peu

spac

qu'i

emp

qui

den

qui

cell

seil

dis

Il

po

fac

pour s'y arrêter, s'ils s'y trouvent bien.

Les Pyrates se servent de Conseil: Le Conseil est en usage parmi les Sauvages; A plus forte raison parmi les Peuples civilisez. Mais par tout, il faut que les Sages l'empruntent d'autrui, parce que leur Sagefse leur doit estre suspecte, aux choses qui les regardent. L'Homme est si proche de soy-même, qu'il ne peut trouver d'entre-deux, ni d'espace libre, pour le debit du conseil qu'il se veut donner: il ne scauroit empêcher que les deux Raisons, qui delibèrent en luy, ne se confondent dans la communication, celle qui propose estant trop mêlée, avec celle qui conclut.

Il faut donc que celuy qui conseille, soit une personne à part, & distincte de celuy qui est conseillé: Il faut qu'il y ait une distance proportionnée, entre les objets, & les facultez qui en jugent; Et comme

B

le;

les yeux les plus aigus ne se peuvent voir eux-mêmes, aussi les jugemens les plus vifs manquent de clarté, en leurs propres interets. Quelque connoissance naturelle que nous ayons, & quelque lumiere qui nous vienne de plus haut, nous ne devons point rejeter les moyens humains, ni mépriser ce surcroit de raison, & ce plus grand éclaircissement de verité, qui se tire de la Conference.

Reconnoissons l'imperfection de l'Homme, separé de l'Homme, & l'avantage qu'a la Societé, sur la Solitude. Puis que l'Amy de Dieu, & le Conducteur du Peuple de Dieu, bien qu'une Nuée miraculeuse marchât le jour devant luy; bien que la nuit une Colonne de feu fît la même chose, & qu'elles se posassent au lieu où il falloit camper, ne laissa pas de prendre un Guide, pour s'en servir aux autres difficultés qui pouvoient survenir en son voyage; y aura-t-il quelqu'un, après cela, qui ne deman-

demande des guides, & qui ne cherche des aides? Qui se fiera de telle forte aux avantages de sa naissance? qui s'endormira si negligemment sur les faveurs qu'il attend du Ciel, que de s'imaginer que l'assistance d'autrui luy soit inutile, que de croire que sa seule fortune, & sa seule sagesse luy suffisent, pour bien gouverner, & pour bien conduire?

Ceux qui se sont élevez au delà de la commune condition des hommes, y sont montez par quelques degrés: Ce n'est pas le Hazard qui les a jetez, au dessus des autres; Ce n'est pas aussi leur Vertu qui a tout fait; Les Services de quelqu'un se rencontrent ordinairement, parmy les Merveilles de leur vie; & il est visible par la suite de tous les tems, que les Princes qui ont le plus gagné, sont ceux qui ont esté le mieux secondez. De tant d'exemples, dont il y a foule dans les Histoires, je ne veus que celuy, sur lequel nous-

nous arrêtâmes hier, & qui obligea son Altesse à me faire parler aujourd'huy.

**V**Espasien avoit vécu sous la Tyrannie, & s'estoit sauvé par miracle des mains de Neron. Mais il ne se contenta pas de son propre salut, après la mort de ce Monstre: Il prit du cœur, & entreprit davantage, pour le Bien Public. Voyant que d'autres Nerons menaçoient le Monde, & que de nouveaux Monstres se déchainoient, il se hazarda de conserver le Monde, en se saisissant de l'Empire, il embrassa la protection du Peuple Romain, dont la fleur estoit presque toute tombée, par le glaive, ou par le poison; & le demeurant s'épuisoit chaque jour, à remplir les Isles & les Cachots. Il en fût pourtant demeuré à sa bonne volonté, & à ses bonnes intentions. Il eût veû achever d'éteindre toutes les lumieres  
du

du Senat, & perir la Republique devant ses yeux, sans les puissantes sollicitations, & les vives poursuites de Mucien, qui luy mit, comme par force, la Couronne sur la tête, & le fit Empereur, en dépit de luy.

Il ébranla premierement l'esprit de Vespasien, qui se tenoit aux choses presentes, bien qu'il ne les aprouvât pas, & n'osoit estre auteur du changement qu'il desiroit. Et après l'avoir jeté dans l'irresolution, il le pressa de tant de raisons, & le combatit de tant d'éloquence, qu'il fut à la fin contraint de faire le reste du chemin, & de s'engager, dans la Cause Publique, par une ouverte declaration.

Or il est besoin de sçavoir, que ce Mucien n'estoit pas homme à n'apporter dans un Party, que de belles paroles, & de bons desirs. D'abord il fortifia Vespasien d'hommes & d'argent; Il luy aquit des Provinces, & luy amena des Le-

gions. Il n'épargna point sa personne, quand il crut qu'il falloit payer de la vie, & voulut estre l'Executeur de la plûpart des choses, dont il avoit esté le Conseiller.

Les Princes à faire ne peuvent se passer de ces gens-là, & les Princes faits en ont grand besoin. Il n'y en a jamais eu de si fort, qui de sa seule force ait pû porter le fait de tout le Gouvernement; Jamais eu de si jaloux de son autorité, qui ait pû regner tout seul, & estre veritablement *Monarque*, à prendre le mot, dans la rigueur de sa signification. Aussi est-ce un jeu & une invention des Platoniciens, pour flater la Royauté, & la mettre au dessus de la condition humaine, de dire que Dieu donnoit deux esprits aux Roys, pour bien gouverner. Platon se jouë souvent de la sorte: Il philosophe poëtiquement, & mêle la Fable dans la Theologie. Ce double Esprit est de sa façon; Et il vaut encore mieux

l'ex-

per-  
loit  
xe-  
es,  
t se  
ces  
en  
ule  
t le  
ja-  
re-  
le-  
ot,  
on.  
ion  
la  
e la  
ien  
ur  
u-  
ë-  
ns  
est  
ux  
x-

l'expliquer de l'Esprit du Roy, & de  
celuy de son Confident, que d'avoir  
recours aux Miracles, qu'il ne faut  
employer qu'en cas de necessité, non  
pas même pour l'honneur & pour  
la gloire des Rois.

Il est certain qu'ils ont un fardeau  
si disproportionné à la foiblesse d'un  
Seul, que s'ils ne s'appuyoient sur  
plusieurs, ils feroient une cheute,  
dés le premier pas qu'ils voudroient  
faire. S'ils n'apelloient leurs Amis  
à leur secours, & s'ils ne divisoient  
la masse du Monde, ils seroient bien-  
tôt punis de la temerité de leur am-  
bition, & accablez de la pesanteur  
de leur fortune. La multitude des  
soins qui leur viennent de toutes  
parts, ne leur laisseroit pas la respi-  
ration libre: la foule des affaires les  
étouferoit, à la premiere audien-  
ce qu'ils voudroient donner.

Il y a divers degrez de Serviteurs,  
qui trouvent tous leur place, dans  
l'administration de l'Estat. Il y a des

Esprits d'une mediocre capacité, qui defrichent, qui preparent, qui entament les affaires. Ils sont bons à commencer la besogne. Ils font les chemins, & ôtent les difficultez, qui sont à l'entour des choses. Le Prince met ces Esprits à tous les jours, & se décharge sur eux, des plus grossieres fonctions de la Royauté.

Il y a d'autres Esprits d'une plus haute élévation, à qui il peut fier de plus importants emplois, & donner une plus noble part en ses desseins. Ceux-cy gouvernent sous luy, & avecque luy, & ne sont pas mauvais Pilotes, dans les Saisons douces, & sur les Mers peu agitées.

Mais que le Prince est heureux & que le Ciel l'aime, s'il se rencontre, en son tems, des Esprits du premier Ordre; des Ames égales aux Intelligences, en lumiere, en force, en sublimité; des Hommes que Dieu crée exprés, & qu'il envoie extraordinairement, pour preve-

preven  
de leu  
pour  
trie.

Ce  
Roya  
des R  
Alexa  
lagen  
vaux  
saluta  
les le  
quill  
vivo  
beni  
neces  
la p  
mor  
exce  
poir  
Poë  
non  
SE  
mag  
nen

prevenir, ou pour forcer les maux de leur Siecle; pour empêcher ou pour calmer les orages de leur Patrie.

Ce sont les Anges tutelaires des Royaumes, & les Esprits familiers des Rois. Ce sont les Seconds des Alexandres & des Cefars. Ils soulagent le Prince, dans ses grands travaux: Ils partagent avecque luy les salutaires inquietudes, sans lesquelles le Monde n'auroit point de tranquillité. Si dans les Estats où nous vivons, nous avons de ces gens là, benissons leurs Veilles, qui sont si necessaires au Repos public, & sous la protection desquelles nous dormons seurement, & à nôtre aise. Ces excellentes Veilles ne seroient elles point cause, Monseigneur, que les Poëtes Grecs ont donné à la Nuit le nom DE SAGE ET DE CONSEILLERE? Je viens de me l'imaginer; & les Grammairiens donnent bien quelque-fois aux Poëtes

des explications plus éloignées.

Les Poëtes, Vôte Altesse le  
 fçait mieux que moy, ont esté les  
 plus anciens Precepteurs du genre  
 humain. Ils luy ont enseigné les  
 premiers principes de la Politique  
 & de la Morale. Icy donc, comme  
 ailleurs, ils ont découvert & mar-  
 qué du doigt la Verité: Les Philo-  
 sophes l'ont depuis étalée & mise en  
 son jour. Ayans reconnu cette ne-  
 cessité de Societé, & ce defaut qui  
 se trouve dans la Solitude, outre leur  
*Jupiter Conseiller*, & leur *Minerve*  
*Conseillere*; outre les Dieux & les  
 Demons, dont ils ont accompagné  
 leurs Heros, ils leur ont encore don-  
 né des Hommes, pour les assister en  
 leurs entreprises, ou d'autres Heros,  
 pour entreprendre & pour agir avec  
 eux.

A mesure qu'Hercule coupe les  
 têtes de l'Hydre, Jolas y applique  
 le feu, afin de les empêcher de re-  
 naître. Diomedé ne fait rien, sans

Ulyss-

Ulyffe. Les actions d'Agamemnon naissent des conseils de Nestor: Et ce Prince, ayant à faire un souhait, qui compréne tous les autres, ne desire, ni de plus puissantes forces que les siennes, ni des richesses qu'il n'avoit pas, ni la destruction de l'empire d'Asie, ni l'accroissement de celuy de Grece, mais seulement *dix hommes qui fussent semblables à Nestor*: Agamemnon nous montrant par là, que dans la crainte qu'il avoit de perdre Nestor, veû l'extrême vieillesse où il estoit, il aprehendoit de manquer de gens, pour mettre en sa place; & Homere nous faisant voir, qu'un Nestor se peut quelques-fois trouver en un Siecle, mais que dix Nestors ne se peuvent que souhaiter.

Ce souhait n'a point fait de tort à la bonne renommée d'Agamemnon: La Grece ne luy a point reproché de s'estre laissé gouverner à Nestor: Pour cela, le Roy des Roys n'a

pas esté estimé moins sage, ni moins digne de la souveraine Autorité. Au contraire, c'est un Axiome dans la Politique, qui passe pour une proposition d'éternelle verité, & qui est aussi vieux que la Politique même, *Qu'un Prince mal-habile ne scauroit estre, ni bien conseillé, ni bien servi.*

Que si recevoir conseil, presuppose quelque avantage, du côté de celuy qui le donne; l'inferiorité de la part de celuy qui le reçoit, ne laisse pas d'avoir son merite. Il est à son tour le Superieur: Il reprend la premiere place, quand il met la main à l'œuvre, & que, par l'execution des choses deliberées, il change les régles en exemples, & les belles paroles en bons effets. Car quoy qu'on ait dit autrefois à Rome, *que Lelius estoit le Poëte, & que Scipion estoit l'Acteur*, & qu'il soit vray que celuy qui compose les vers agit plus noblement que celuy qui les recite; il n'est pas pourtant vray que la Personne, qui

qui execute les entreprises glorieuses, produise une operation moins relevée que celle, qui seulement les conseille. Le Conseiller ne conserve son avantage, que dans les commencemens des Choses, mais il le perd dans l'évenement: Et, dans les commencemens mêmes, il ne l'a pas tout entier; celui qui est conseillé, ne demeurant pas inutile & sans mouvement, tandis que dure l'action de celui qui le conseille.

La Nature semble nous montrer ce que nous disons, & en a formé je ne sçay quel crayon dans l'ame de l'Homme, où l'Intellect, qu'on nomme patient, & qui est le siege de la doctrine, quoy qu'il soit éclairé, par la lumiere de l'Intellect qui agit, ne souffre pas neantmoins de telle sorte, que de son chef aussi il n'agisse. Il juge de la connoissance qu'il a receuë: Il tourne, il remuë, il déplië, il étale en luy-même cette connoissance. Après l'avoir comparée aux

autres, il en recueille des conséquences & des conclusions. Et ainsi on peut dire, qu'il travaille en compagnie: Et s'il pâtit, c'est de la plus belle espece de passion, qui ne gêne & ne corrompt pas, comme celle d'une playe, ou d'une brûlure, mais qui acheve & qui perfectionne, comme celle de l'illumination en l'Air, & de la reception des images dans les yeux.

Parlons moins subtilement, & d'une maniere plus populaire. Concluons qu'il est necessaire d'avoir des mains, pour s'aider utilement des outils; & d'avoir de la prudence, pour user comme il faut de celle d'autrui. La Sageffe elle même est irresolüe & peu assuree, quand elle manque d'approbation, & qu'elle est reduite à son propre témoignage. Le raisonnement concerté ne nuit point à la premiere apprehension que nous avons de la verité des choses; & nôtre Aristote dit là dessus,

fus, que le sel ne fait point de mal au  
 poisson de mer, & que l'huile assaisonne  
 les olives. Le Courtisan étourdi &  
 intéressé, met toutes les affaires en  
 desordre, & ruine au lieu d'édifier :  
 Mais le Ministre sage & fidele, qui  
 divise également son affection, entre  
 le Roy & l'Estat, rend de tres-grands  
 services à l'un & à l'autre, & se peut  
 dire, à mon avis, avecque raison, le  
*temperament de la puissance d'un seul,*  
 & *le bien commun de la Republique.*

Mais mon opinion particuliere  
 seroit peu de chose, & n'auroit pas  
 assez de force, pour former & con-  
 clure ce Discours, si je ne la confir-  
 mois par la reconnoissance publi-  
 que, envers des personnes si utiles au  
 bien general du Monde, & par les  
 preuves éclatantes d'affection &  
 d'estime, que les Princes ont ren-  
 diues eux-mêmes, à la sagesse, & à  
 la fidelité de leurs Ministres.

Je laisse la Grece, où ils ont re-  
 gné avecque les Rois; Je laisse la Per-  
 se,

se, où les Rois ont regné par eux, & où ils estoient nommés *les yeux du Roy*; c'est à dire, comme l'explique un excellent homme, les yeux du Roy, toujourns ouvers & toujourns veillans, pour le salut du Royaume; qui regardent en même tems, devant, derriere, à droit & à gauche.

Je m'arrête à Rome, où les Empereurs voulans corriger l'amertume qui se trouve dans les mots de servitude & de subjection, ont honoré pareils Serviteurs du titre d'*Amis*. Ils les ont apellez *leurs Compagnons*; quelquesfois *les Compagnons de leurs peines*, *les Compagnons de leurs guerres*, & *de leurs victoires*, & ont même trouvé bon que le Peuple les apellât ainsi.

Ils leur ont fait ériger des Statües, vis à vis des leurs. Ils les ont fait depositaires de leur Epée, avec permission de s'en servir contre eux-mêmes, si le bien de l'Estat le requeroit, & s'ils se rendoient indignes.

gnes de leur puissance. Ils ont fait battre de la monnoye, où estoit l'Image d'un General de leurs Armées, & ces paroles à l'entour, BELIZAIRE LA GLOIRE DES ROMAINS: Et on voit encore aujourd'huy une Medaille d'argent, d'un côté de laquelle est représentée la figure de Valentinien, & de l'autre côté celle d'un de ses Sujets, assis dans la Chaire Consulaire, tenant des papiers en la main droite, & en la gauche un bâton, avec un Aigle perché dessus. On peut voir aussi dans l'Histoire Auguste, ce superbe Monument, consacré à la memoire d'un grand Ministre, A MISITHEE LE PERE DES PRINCES, ET LE TUTEUR DE LA REPUBLIQUE.

L'Inscription est singuliere, & la qualité de *Pere du Prince* n'est pas commune, pour ce tems-là, le siege de l'Empire n'ayant pas encore esté transferé de Rome à Constantin-

stantinople; car après que cela fut, cette qualité fut comme érigée en titre d'office, & on apelloit vulgairement ceux qui avoient la principale direction des affaires, LES PERES DE L'EMPIRE, ET DE L'EMPEREUR.

L'Histoire écrite, depuis Constantin, ne parle d'autre chose que de cette Dignité *du Patriciat*. La Poësie même ne s'en est pas teüe; & il y a encore des Vers moqueurs, que fit le Poëte Claudien, contre l'Eunuque Eutropius, Consul & Patrice de l'Empire. Sa cheute est celebre dans les Livres de ce Siecle-là, & Saint Jean Chrysostome en a fait une Homilie presque toute entiere. Les Vers moqueurs marquent particulièrement la confiscation de son bien, & en voicy le sens à peu près, si ma memoire ne me trompe. *Pourquoy pleures-tu la perte de tes richesses, qui tomberont entre les mains de ton Fils? l'Empereur sera ton Heritier, &*  
ce.

*ce n'est que de cette sorte qu'il falloit que tu fusses le Pere de l'Empereur.*

Mais ma memoire m'est revenue, & le François m'a fait trouver le Latin;

*Diréptas quid plangis opes, quas Natus habebit?*

*Non aliter poteris Principis esse Pater.*

Surquoy me ressouvenant que la Croix de JESUS-CHRIST avoit pris la place des Aigles Romaines, & qu'alors les Empereurs estoient devenus domestiques de la Foy, & membres de l'Eglise, d'étrangers & de Persecuteurs qu'ils estoient auparavant; j'ay pensé qu'ils pouvoient avoir emprunté ce terme des Lettres Saintes, & du discours du Patriarche Joseph.

Ce grand Ministre se glorifie, dans la Genese, que Dieu l'a donné pour Pere à Pharaon, (quoy que peut-estre il fût plus jeune que luy) qu'il a esté établi Prince de toute la Maison Royale, & Seigneur de tout le pais d'Egypte: Et les memes Lettres Saintes nous apren-

prenent, un peu devant, que Pharaon tira sa bague de son doigt, & la mit en celuy de Joseph; qu'il le fit monter sur un Charoit de triomphe; qu'il fit faire commandement par un cri public, que tout le monde se prosternât devant luy; qu'il luy dit en pleine & generale assemblée, *Tu es, ne plus ne moins que Pharaon, & je n'ay rien que mon Nom, & mon Thrône plus que toy.*

Il ne se peut rien ajoûter à un si illustre témoignage du ressentiment d'un Prince bien conseillé: Et je vous prie, qu'y a-t-il à dire & à s'imaginer, après cela? Vous voyez que la plû-haute idée, que j'avois pû concevoir de la dignité du Ministère, est autorisée par le plus ancien de tous les exemples de cette nature. Il n'y a pas moyen d'aller plus loin, dans l'Histoire; & je vous avoüe, Monseigneur, que je sens quelque tentation de vaine gloire, de ce qu'un grand Prophete m'explique par la bouche d'un grand Roy. DIS-

D



est p  
roier  
ne s'  
Il ve  
n'est  
croî  
ne s'  
ajoû  
étrai  
a aff  
de la  
tout  
en sa  
tre,  
& v  
Je  
les  
Mo

DISCOURS  
DEUXIEME.

**C**ETTE Verité établie, que les Rois ne sçauroient regner sans Ministres ; il est presque aussi vray, qu'ils ne sçauroient vivre, sans Favoris. Le Bien ne s'arrête pas au lieu de sa source : Il veut couler & s'épandre ; Et ce n'est qu'un Bien commencé, s'il ne croît par la communication, & s'il ne s'acheve, en se dilatant. Mais ajoutons quelque chose de plus étrange & d'aussi certain. On nous a assuré il y a long-tems, de la part de la Raison, *que si un Homme estoit tout seul dans le Ciel, & qu'il ne fût pas en sa puissance d'en faire part à un autre, il s'ennuyeroit de sa propre felicité, & voudroit descendre du Ciel en Terre.*

Je dis donc sur ce fondement, que les plus sages Princes qui soient au Monde ; que les Augustes & les Antonins

tonins, s'ils y revenoient; que les Constantins & les Theodoses, peuvent avoir de legitimes affections, & aimer raisonnablement celuy-cy plus que celuy-là.

QUE CE SOIT VÔTRE PEUPLE, QUI SOIT VÔTRE FAVORI. Cet avis fut donné autrefois à un grand Prince, mais par un Philosophe un peu trop severe. De défendre aux Rois le plus doux usage de la volonté, & de les dépouiller de la plus humaine des passions, ce seroit estre Tyran des Rois, & ne leur permettre pas qu'ils fussent hommes: ce seroit les lier à la grandeur de leur condition, & les clouër sur le Thrône. Quelle rigueur, de vouloir qu'ils n'apparoissent jamais, sous une forme semblable à la nôtre? qu'ils ne puissent jamais se défaire d'une gravité qui les incommode? Est-ce un crime d'avoir un Confident, dans la Compagnie duquel on vienne chercher du repos

après

après le travail, & des divertissemens  
après les affaires ?

La vertu n'a garde d'estre austere  
& farouche à ce point là : Elle ne  
détruit pas la Nature ; Elle en cor-  
rige seulement l'imperfection ; Elle  
sçait rendre justice ; mais elle sçait  
aussi faire grace : Elle donne rang  
dans la Charité à qui que ce soit ;  
L'étranger y est receu comme  
l'Hôte , & le Barbare comme le  
Grec ; Mais elle reserve l'Amitié  
pour le petit nombre : Elle n'épou-  
se pas tout ce qu'elle embrasse.

Dans le Ciel, où se trouvent les  
Idées & les premieres formes des  
choses , n'y a-t-il pas des regards  
bien-faisans , & des inclinations  
favorables, plutôt pour ceux-cy,  
que pour ceux-là, d'où naissent sur  
la Terre les Predestinez & les Eleus ?  
N'y a-t-il pas eu une Nation choisie,  
qui a esté preferée à toutes les au-  
tres Nations ? Elle a esté nommée  
*la part & l'heritage du Seigneur* : Le

Sei-

Seigneur luy a dit, *Je seray ton Dieu, & tu seras mon Peuple.* Dans la Maison des Patriarches, cette preference est toujours tombée d'un côté, à l'exclusion de tout le reste. Les Cadets ont emporté le droit d'Aînéssé, & les avantages de la Nature ont fait place aux ordres de Dieu.

Et quand le Fils de Dieu luy même est venu au Monde; outre les soixante & douze Disciples qui estoient de sa suite, & qui s'avoüoient à luy, il a apellé douze Apôtres, pour luy rendre une plus particuliere subjection, & estre plus proches de sa Personne. Entre ceux-là même, il y en a eu trois, à qui il s'est ouvert plus familièrement qu'aux autres: Il leur a montré des marques de sa Divinité, qu'il avoit cachées à leurs Compagnons: Il leur communiqua beaucoup de secrets de l'Avenir, dans l'agitation de sa prochaine mort, & parmi les inquietudes de ses dernieres pensées.

Encô-

Encore a-t-il témoigné plus de tendresse pour l'un des trois, que pour les deux autres. S. Jean ne fait point de difficulté de se nommer le Cher & le Favori de son Maître. Il se glorifie par tout de cette faveur; & il me semble qu'il en usa avec assez de liberté, lors qu'il s'endormit, dans le sein d'un Maître si grand & si redoutable. Considérez le dans le Tableau de la S. Cene, & voyez comme il repose sa tête negligement, sur un lieu, où les Seraphins portent leurs regards, avec reverence.

Puis donc, que l'Auteur & le Consommateur de la Vertu, aussi bien que de la Foy, a eu ses inclinations & ses amitez, & n'a pas toujours voulu commander à la Nature; le Prince ne doit point craindre d'aimer, après un Exemple de telle autorité, qui luy en donne toute permission; & par les principes d'une plus sage Philosophie, que n'est celle

C

de

de Zenon & de Chryfippe, il peut estre sensible, fans qu'on le puisse dire intemperant.

Il faut seulement que les mouvemens de son ame soient justes & bien reglez. Qu'il face du bien, mais qu'il garde de la proportion & de la mesure, en la distribution du bien qu'il fait; Qu'il ne pousse pas incontinent, dans le Conseil, ceux qui luy auront esté agréables, dans la Conversation. Il doit faire difference, entre les personnes qui plaisent, & celles qui sont utiles; entre les recreations de son Esprit, & les necessitez de son Estat; Et s'il n'apporte une grande attention, dans l'examen des differens sujets qu'il employe, il fera des Equivoques, dont son Siecle pâtira, & qui luy seront reprochez, par les Siecles à-venir.

Les Courtisans sont la matiere, & le Prince est l'Artisan, qui peut bien rendre cette matiere plus belle, mais non pas meilleure qu'elle n'est :

Il peut y ajouter des couleurs & de la façon, par le dessus; mais non pas luy donner aucune bonté intérieure: Il en peut faire une Idole, & un faux Dieu; mais il n'en peut pas faire un Esprit, ni un habile homme.

Il se voit de ces Idoles, en païs même de Chrestienté. Il y a toujours eu d'indignes Heureux; toujours de Guenuches caressées dans le Cabinet des Rois, & vêtues de toile d'or. Il y a eu en Egypte des bestes sur les Autels: Il y a eu partout des défauts & des vices adorez. Ce que je m'en vai dire à votre Altesse, je l'ay appris d'elle, & je le trouve digne de l'esprit de Marc Antonin le Philosophe. *Il y a une Autorité aveugle & muete, qui ne connoît, ni n'entend; qui paroît seulement & qui ébloïit; qui est toute pure autorité; sans aucun mélange de vertu, ni de Raison. Il y a des Grands qui ne sont remarquables, que par leur Grandeur, & leur Grandeur est toute au-*

*dehors, & toute séparée de leur personne.*

Ces Grands, Monseigneur, me font souvenir de certaines Montagnes infructueuses, que j'ay veües autrefois, allant par le Monde. Elles ne produisent, ni herbe, ni plante: Elles touchent le Ciel, & ne servent de rien à la Terre: Leur stérilité fait maudire leur élévation. Ceux-cy, de même, ne sont pas moins inutiles, qu'ils sont grands; Et je les regarde, comme de vaines montres du pouvoir & de la magnificence des Rois; comme des Colosses qu'ils ont élevez, & des Pyramides qu'ils ont bâties. Ce sont des fardeaux, & des empêchemens de leurs Royaumes, qui pesent à toutes les parties de l'Estat. Ce sont des superfluités, qui occupent plus de place que toutes les choses nécessaires. Cela s'entend à les considérer, dans une foiblesse encore innocente, & avant qu'ils ayent ajoûté l'injustice de leurs actions, à l'indignité de leur personne. Voi-

Voilà les beaux ouvrages de la Fortune; Voilà les méprises & les extravagances de cette Déesse, sans yeux & sans jugement, à qui Rome a donné tant de Noms, & a dédié tant d'Autels. Vous avez bien ouï parler de quelques Reines hypocondriacques, qui ont eu de l'amour, pour un Nain, & pour un Maure, voire pour un Taureau, & pour un Cheval: La Fortune est à peu près de l'humeur de ces Princesses mal-sages; Elle choisit d'ordinaire le plus laid & le plus mal-fait: En la demande de la Preture, elle prefere les écrouelles de Vatinius à la Vertu de Caton: Pour ne rien dire de pis, elle fait des profusions, & ne paye pas ses dettes.

Mais nous parlons d'un Fantôme, lors que nous parlons de la Fortune: La force des Astres, & la nécessité du Destin sont encore d'autres Fantômes, que l'opinion des Hommes se forme, & après lesquels je ne suis pas d'avis de courir. Cher-

chons quelque cause plus apparente de cette faveur qui semble n'avoir point de cause, & voyons à peu près quelle est la naissance de cette mauvaise Autorité.

Ce que nous cherchons seroit-ce point un transport de passion, qui fort sans raisonnement, de la partie animale, & s'arrête au premier objet qui plaît, & à la première satisfaction de la volonté?

Seroit-ce point un jeu, & une fantaisie de la Puissance; un exercice, & une occupation de la Royauté, qui prend plaisir à faire des choses étranges; à étonner le Monde par des Prodiges; à changer le destin des Petits & des Miserables; à peindre, & à dorer de la boüe?

N'est-ce point au contraire, une erreur serieuse & deliberée, une tromperie de bonne foy, faite à foy-même par foy-même; aidée par l'imposture de l'apparence, qui déguise quelque-fois les hommes de

telle

telle  
fable  
le p  
que  
d'eu  
luy  
veri  
de  
Ca  
fent  
elle  
Ell  
tro  
pas  
tier  
der  
ner  
s'é  
ch  
ils  
les  
co  
qu

telle sorte, qu'ils ne sont reconnoissables qu'à Dieu? Il est certain que le plus souvent ils portent des marques si douteuses, & ce qui paroît d'eux est si faux, qu'il n'y a que Celui qui les a faits, qui sçache leur véritable prix.

Mais l'Effet, que nous avons tant de peine à tirer de l'obscurité des Causes, ne seroit-ce point un present de l'Occasion? Car d'ordinaire elle offre aux Princes des Serviteurs; Elle les oblige à prendre ce qu'ils trouvent à leur main, & ce qui leur passe devant les yeux. Leur impatience ne pouvant souffrir de retardement, & leur môleffe estant ennemie de toute sorte de peine; pour s'épargner les longueurs de la recherche, & les difficultez du choix, ils mettent en œuvre les instrumens les plus proches, & gardent, par coûtume, ceux qu'ils n'avoient pris que par rencontre.

Pour conclusion, cette Favetur qui

s'éleve si haut, sans avoir de fondement, ne seroit-ce point plutôt un effet de l'amour propre, & une complaisance, que personne ne refuse à ses opinions? Ne seroit-ce point nôtre honneur, que nous croyons engagé, dans la perfection de nôtre Ouvrage? Ne seroit-ce point un levain de cet orgueil naturel, caché dans l'esprit des hommes, & qui enfle particulièrement le cœur des Rois, quand il est question de maintenir une faute qu'ils ont faite, & de ne pas avouer qu'ils peuvent faillir?

Quoy que puisse estre cette Faveur, ce n'est point une creature de la Vertu; non pas même de la Vertu du Sang: Le merite n'y a point de part; non pas même le merite de la Race. Les Affranchis de Claudius, les Valets des Enfans de Constantin, les Gouverneurs des Enfans de Théodose, les Eusebes & les Eutropes ne sont point de legitimes Favoris, & beaucoup moins de legitimes

times Ministres. Et certes, j'ay pitié de l'Empire, & j'ay honte pour l'Empereur, quand je voy l'Empire & l'Empereur, dans ces mains serviles & mercenaires.

Je voy, avec horreur, ces vilains spectacles des Regnes infortunez, ces productions monstrüeuses des mauvais Tems. Tems aveugles, & pleins de tenebres; Mal-heureux en Princes, & steriles d'Hommes. Et, à vôtre avis, y a-t-il eu de Solitaire si éloigné de la Cour, & prenant si peu de part aux choses du Monde, qui ait pû regarder, sans dépit, les choses télement hors de leur place, & le Monde renversé de cette sorte? Y a-t-il eu de si tranquille Contemplatif, qui ait pû voir sans émotion, des gens de neant s'emparer de la conduite des grands Estats, & s'asseoir au Timon; bien qu'ils ne deussent estre qu'à la Rame? Cela s'est veû neantmoins, & assez souvent. Le Consulat a esté

profané plus d'une fois, par des personnes infames: Et tel, qui sous un autre Regne eût esté caché, parmi le Bagage, a eu le commandement de l'Armée.

Mais outre les Eusebes, & les Eutropes, l'Histoire de l'Empire d'Orient ne manque pas de ces Exemples honteux. Elle nous montre de misérables Eunuques, qui n'avoient appris qu'à peigner des femmes, & à filer, érigés tout d'un coup en Chefs du Conseil, & en Capitaines Generaux. Et d'autres Histories plus recentes nous produisent des Barbiers, des Tailleurs, des Valets de chambre, changez du soir au matin en Chambellans, en Ambassadeurs, &c. employés aux plus importantes negociations & aux plus illustres Charges de leur País. Ainsi quoy que puisse dire nôtre Homme, qui admire tant la Cour, & l'Air de la Cour, l'Ignorance audacieuse a souvent presidé à la conduite des choses  
humai-

humaines : Quoy qu'il jure qu'il a veû des rayons sur le visage de Monsieur le Duc de <sup>\*\*\*</sup>, cette fausse lumiere est une beveüe de ses yeux, & une illusion de son esprit. Les Sots ont souvent tenu la place des Sages ; & un tems a esté , où ceux qui devoient dicter les Loix, & prononcer les Oracles, ne sçavoient, ni lire, ni écrire.

Ce n'est pas que leur sens commun fût plus net, pour n'estre envelopé d'aucune connoissance étrangere. Ils n'avoient, ni les biens naturels, ni les biens aquis : Ils avoient seulement ce qui suit d'ordinaire les biens naturels & les biens aquis, je veus dire la bonne opinion de soy-même, accompagnée du mépris d'autruy. Quoy que ce ne soit pas la coûtume de sçavoir les affaires, par revelation, & qu'il faille les aprendre, par experience, ou devancer l'experience, par la force du raisonnement ; ils se persuadoient que l'Autorité sup-

pleoit à tout cela, & qu'immediate-  
ment après leur Promotion, Dieu  
estoit obligé de leur envoyer de l'es-  
prit, pour bien gouverner, & de faire  
valoir l'élection du Prince, par la su-  
bite illumination de ses Ministres.

Il n'en va pas toutefois ainsi : C'est  
tout ce que Dieu a voulu faire, pour  
les Ministres de son Fils unique, des-  
quels nous avons dit quelque chose,  
au commencement de ce Discours.  
Par là il s'est moqué de la superbe  
Philosophie. Il a confondu la Pru-  
dence humaine; prenant ces Ames  
neuves & grossieres, pour estre les  
Confidentes de ses secrets; les rem-  
plissant beaucoup, comme dit un  
Ancien Chrestien, parce qu'il y  
trouva beaucoup de vuide. Il a tiré  
des cabanes & des boutiques, ceux  
qu'il vouloit faire Rois & Docteurs  
des Nations. Il ne faut pas que les  
autres Ignorans pretendent d'estre  
éclairés de la sorte; ni qu'au lieu  
de l'esprit de Prophetie, en l'expli-  
cation

cation des Escritures, & du don des Langues, ils attendent du Ciel, la cōnoissance des choses passées, la penetration dans celles de l'Avenir, la lumiere qui debrouille les intrigues de la Cour, la science de faire la Guerre, & la dexterité de traiter la Paix.

Aussi d'ordinaire ils réussissent tres-mal, en une profession qu'ils n'ont point aprise, & dans l'exercice de laquelle ils se font jetez indifcretement, sans y apporter aucune preparation de discipline; sans faire aucun fonds d'experience; sans connoître les premiers élemens de la Sageffe civile. Il faut de l'adresse & de la methode, pour conduire un Bateau, & pour mener un Chariot. Il faut avoir appris les chemins, pour pouvoir servir de Guide. J'ay veû des régles & des preceptes, pour se bien aquiter de la charge de Portier, & de celle de Concierge, quoy que ce soient deux métiers, qui ne

font pas extrêmement difficiles. Il faut donc aprendre tous les Métiers, & étudier tous les Arts, jusques aux moindres, & aux plus aisez. Et celuy, de conduire le genre humain, n'aura point besoin d'instruction? On gouvernera le Monde, au hazard & à l'aventure? On jouera à trois dez, le salut des Peuples & des Royaumes?

C'est bien tenir indignement la place de Dieu: C'est bien faire le Phäeton en ce Monde, & dispenser inégalement la lumière & la chaleur, sur la face de la Terre: C'est courir fortune d'en brûler une partie, & de laisser geler l'autre. Les Favoris ignorans courent chaque jour cette fortune, & sont en ce perpetüel danger; je dis de se perdre, & de perdre leur País, lors même qu'ils ont raffiné leur ignorance, par l'usage de la Cour, & que deux ou trois bons succez, qui viennent de la pure liberalité de Dieu, leur donnent  
bonne

bonne opinion d'eux mêmes, & leur font accroire, qu'ils ont fait le bien qu'ils ont reçu.

Toutes leurs actions sont alors des Contre-tems ; sont de fausses mesures d'une fausse règle. Au lieu de se sçavoir arrêter à ce Point de l'Occasion, si recherché par les Sages, & si nécessaire pour la perfection des affaires, ils vont toujours devant ou après : Ou ils le passent, ou ils n'y arrivent pas. Aujourd'huy ils déclarent la Guerre, par colere ; demain ils demandent la Paix, par lâcheté. Ils flatent les Ennemis naturels de la Patrie, & offensent les anciens Aliez de la Couronne, En Espagne ils voudroient donner liberté de conscience ; en France ils voudroient introduire l'Inquisition. La Frontiere est nuë & defarmée ; & ils fortifient le cœur de l'Estat : Il leur prend envie de raser la Citadelle d'Amiens, & d'en bâtir une à Orleans.

Mais

Mais les Elections qu'ils font des autres, sont bien dignes de celle qui a esté faite d'eux. Pour l'Ambassade de Rome, ils proposent au Prince un bon Capitaine de chevaux legers, & qui s'est signalé en plusieurs combats. A leur recommandation, on met dans les Finances un vieux Prodigue, qui en sa jeunesse a fait cession de biens, mais qui parle admirablement de l'œconomie. Ils demandent la premiere Charge de la Justice, pour un homme veritablement de robe longue, mais celebre, par le peu de cōnoissance qu'il a des Lettres; mais de la Classe de celuy que nos Peres virent à Paris, quand les Ambassadeurs de Pologne y arriverent. Ils firent à cet Homme leur compliment en Latin, & il les pria de l'excuser, s'il ne leur répondoit pas, *parce qu'il n'avoit jamais eu la curiosité d'apprendre que le Polonnois.*

Vous souriez, Monseigneur, & vous-vous étonnez de la grande Littera-

terature de cet homme de robe longue. Il faisoit bien d'autres équivoques, & on en conte quelques uns, qui ne me semblent pas mal-plaisans. Ce fut luy qui crût que Senèque estoit un Docteur de Droit Canon, & que, dans ses Livres des Benefices, il avoit traité, à plein fonds, des Matieres Beneficiales. Un \*\*\* de ce tems-là luy fit accroire, que la Morée estoit le País des Mores; & il n'est rien de si vray, qu'il chercha, dans la Carte un jour tout entier la Democratie, & l'Aristocratie, pensant les y trouver, comme la Dalmatie, & la Croatie.

Il fait bon estre sçavant, sous ces Regnes-là, & les Muses ont beaucoup à esperer de la protection de pareils Ministres. Mais passons outre, & ne considerons point l'interêt des Muses, dont le destin est d'estre pôvres & mal-traitées, sous toutes fortes de Regnes, & par toutes fortes de Ministres.

Ceux-

Ceux-cy se connoissent en hommes & en affaires, comme vous voyez. Après avoir dissipé le revenu de l'Etat, en des dépenses mauvaises, ou ridicules; afin de paroître bons Menagers, ils laissent perdre une occasion importante, faute de cinquante écus, qu'ils ne veulent pas qu'on baille, pour faire partir un Courrier exprés. Ils attendent le jour de l'Ordinaire, & s'imaginent que l'Occasion l'attendra, aussi bien qu'eux. Un Docteur Politique qui les a sifflés, & qui leur a mis dans la tête cinq ou six mots de nôtre Tacite, pour les alleguer cent fois le jour, sur toutes choses, leur a recommandé le Secret, & la Dissimulation. Cette leçon faite, ils font mystere de tout; ils ne s'expliquent que par des clins d'œil, & par des mouvemens de tête. Au moins ils ne parlent plus qu'à l'oreille, non pas même quand ils louent leur Maître, & qu'ils disent, que c'est  
le

le plus grand Prince de la Terre.

Cette religion du Silence est passée dans leur esprit, jusqu'à une telle superstition, qu'ils font scrupule de donner les ordres nécessaires, à ceux qui les doivent executer; tant ils ont peur de découvrir ce qui a esté résolu au Conseil. Ils écoutent attentivement un Alchimiste, qui leur promet des montagnes d'or: Ils reçoivent à bras ouverts un Banni, qui leur fait aisée la conquête de son Pais: Et, se reposant sur la foy de l'un & de l'autre, ils s'embarquent dans une grande Entreprise, & commencent une grosse Guerre, dont ils sont las, dès le second jour. Ils font mille autres choses semblables. Et si ces exemples ne sont de ce Siecle, ils sont des Siecles passez: S'il n'y a pas eu en France, & en Alemagne, de ces Ignorans presomptueux, de ces ridicules Tout-puissans, il y en a eu en Espagne, & en Italie.

La misere du Temps ( il vaut mieux

mieux accuser le Tems que le Prince) Cette misere publique, qui a fait faire de la monnoye de fer & de cuir; qui a donné du prix aux plus viles choses, a mis aussi en usage ces gens-là, & les a introduits dans le Cabinet des Rois, où ils ont traîné avec eux, toutes les ordures de leur naissance, & toutes les habitudes vicieuses, dont les ames serviles sont capables. Car c'est icy un Chapitre de leur Histoire, que nous ne devons pas oublier; & il est certain que leur innocence n'a gueres plus duré à la Cour, que celle du premier Homme, dans le Paradis terrestre.

D'abord, quoy que pût-estre ils ne fussent pas nez méchans, ils ont crû qu'il falloit le devenir, & se sont défaits de leur conscience, pour travailler, avec moins d'empêchement, aux affaires de l'Estat. Ils ont pensé d'ailleurs, que l'orgueil estoit bien-seant à la dignité, que, s'ils paroïssent les mêmes qu'aupara-

vant,

rin-  
ui a  
& de  
plus  
e ces  
is le  
ûné  
leur  
s vi-  
ont  
itre  
ons  
leur  
à la  
om-  
e ils  
ont  
ont  
our  
he-  
ont  
toit  
s'ils  
ra-  
nt,

vant, leur condition ne feroit pas tout à fait changée, & que la courtoisie les remettrait dans l'égalité, de laquelle ils s'estoient tirez, avec tant de peine. Ainsi ils n'ont point appréhendé de tomber dans la haine, pour éviter le mépris. Ils se sont fait craindre, ne pouvans se faire respecter. Ils ont estimé, qu'il n'y avoit point de moyen d'effacer la memoire de leur ancienne bassesse, que par l'objet present de leur tyrannie; ni d'empêcher le Peuple de rire de leurs infirmités, qu'en l'occupant à pleurer ses propres maux, & à se plaindre de leur cruauté.

Avec ces belles Maximes, & cette Antipolitique, que je vous ay un peu ébauchée, ils ont gouverné le Monde; mais ils l'ont gouverné d'une étrange sorte. Ils ont renversé ce qu'ils vouloient soutenir; Ils ont rompu ce qu'ils avoient dessein de nouer; Ils ont fait autant de ruïnes, qu'ils desiroient faire d'établissements;

ments; Ils ont gâté autant de choses, qu'ils en ont maniées. Les cheutes des Princes, & les pertes des Estats ont esté le succez de leur Administration. S'estans saisis de la Puissance souveraine, (je les considere derechef, dans leur innocente infirmité) ils en ont usé, comme les Enfans se servent de leurs couteaux, qui s'en blessent le plus souvent, & en offensent leurs Meres, & leurs Nourrices.

**Q**ue si la temerité de ces gens-là n'a pas toujourns esté mal-heureuse; s'ils sont arrivez au port, tenans une route, qui apparemment les en éloignoit; (car il est certain qu'il se voit de ces Miracles, & j'en connois quelques uns qui se sont sauvez, par des actions qui les devoient perdre). Il ne faut pas se fier pourtant à cette Felicité aveugle, qui les a guidez; Il faut les regarder, comme des Personnes transportées

d'une

d'une  
sent l  
sçavo  
cipice  
les ad  
& ne  
nes r  
bon-l  
ni, l  
Siene  
verd,  
Si  
la per  
feray  
Gent  
ne v  
exem  
quoy  
font  
Ecue  
nou  
dress  
qui l  
pipe  
aux

d'une violente imagination, qui passent les Rivieres en dormant, sans sçavoir nager, & courent par les precipices, sans faire un faux pas. Il faut les admirer, *Comme des bestes divines,* & ne les pas imiter *comme des personnes raisonnables.* Je tiens ce mot du bon-homme Alexandre Picolomini, lors que je le fus voir, passant à Siene, & que je le trouvay sur le lit verd, dont parle Monsieur de Thou.

Si vous estes jamais Favoris (avec la permission de son Altesse, j'adresseray ma parole à ces deux jeunes Gentilshommes qui m'écoutent) ne vous proposez point de pareils exemples: Ils sont tres-dangereux, quoy qu'ils soient tres-éclatans. Ce sont des Flambeaux alumez sur les Ecueils: Ils font faire naufrage aux nouveaux Pilotes. Ce sont des Adresses, qui meinent à la mort ceux qui les suivent; qui ne servent qu'à piper la Posterité; qu'à aprendre aux hommes à faillir; qu'à donner  
du

du credit & de la reputation à l'Im-  
prudence.

---

DISCOURS  
TROISIEME.

**C**OMME ceux que nous  
laissâmes hier, manquent  
de la capacité requise, &  
ont l'intelligence fort courte, & fort  
limitée; il s'en trouve d'autres, qui  
l'ont trop vague, & trop étendue,  
& qui raisonnent avec excez. Je par-  
le de ces Speculatifs, qui visent d'or-  
dinaire au delà du but; qui quittent  
les chemins, pour prendre les rou-  
tes; qui s'égarerent, pour arriver plus  
tôt où ils vont.

Apellons-les, s'il vous plaît,  
des tireurs d'essences. Ils mettent  
leurs avis à l'alambic, & les redui-  
sent à neant, à force de les subtili-  
ser: Ils évaporent en fumée les plus  
solides

solide  
des H  
lent  
qu'O  
Ils sui  
des cl  
leur c  
brasse  
qu'ils  
mode  
cause  
tion,  
elle m  
Ce  
par to  
nessé.  
homr  
passe  
cherc  
goriq  
la let  
pensé  
Princ  
ce, &  
Estat  
solide

solides affaires. Disons que ce sont des Heretiques d'Estat, qui veulent faire dans la Politique, ce qu'Origene a fait dans la Religion. Ils suivent les ombres, & les images des choses, au lieu de s'attacher à leur corps, & à leur réalité. Ils embrassent la Vray-semblance, parce qu'ils l'ont peinte & embellie à leur mode; mais ils rejettent la Verité, à cause qu'elle n'est pas de leur invention, & qu'elle a son fondement en elle même.

Ces Messieurs se figurent que, par tout, il y a du dessein & de la finesse, & que toutes les actions des hommes sont meditées. Rien ne leur passe devant les yeux, dont ils ne cherchent le sens mystique, & l'allegorique. Ils ne s'arrêtent jamais à la lettre, ces subtils Interpretes des pensées d'autrui. Et quand deux Princess'attaquent de toute leur force, & de toute la puissance de leurs Estats, ils croyent qu'ils s'entendent

D

en-

ensemble, pour tromper les autres Princes. Ils font des jugemens pres- que aussi plaisans que ceux, qui di- soient à Athenes, *qu'on ne se fiât pas à la mort du Roy Philippe, & qu'il s'e- stoit fait tuer tout exprès, pour atraper les Atheniens.*

On voit par ce mauvais mot jus- qu'où peut aller la mauvaise subtili- té, & quel est l'esprit de la Grece, & de ces Speculatifs. Mais il y a eu des Speculatifs en tout País. Il y a tou- jours eu des Alchimistes, & des Soufleurs, qui ont distillé les cho- ses humaines; qui ont donné plus de liberté qu'ils ne devoient, à leurs conjectures, & à leurs soupçons. Parce que Junius Brutus contrefit le Sot, ils ont eu de la défiance de tous les Sots: Ils se sont figurez, que tous les Niais imitoient Brutus; que la simplicité apparente estoit un artifi- ce caché; que ceux qui ne sçavoient rien, dissimuloient leur science, que le silence de ceux qui ne disoient

mot,  
fées.

C'e-  
Prince  
cille de  
floient

que lu  
aprehe

le mé  
vingt-

faites,  
Mond

cet hor

Du  
tilité;

nôtre  
& qui

les Do  
puis se

pe adre  
tilshor

sez vo  
cteurs

pas pr  
stre pl

mot,

mot, couvroit de dangereuses pensées.

C'estoit l'opinion qu'avoit un Prince Romain d'un certain Imbecille de son tems, que les Pages sifloient, & que personne n'estimoit que luy. L'Histoire raporte *qu'il en apprehendoit les vertus secretttes*; & que le mépris universel de la Cour, & vingt-cinq ans d'impertinences, ou faites, ou dites, à la face du grand Monde, ne l'avoient pû assurer de cet homme-là.

Du même Principe, de fausse subtilité; sont nées ces Visions, que nôtre homme trouve si ingenieuses, & qui me semblent si ridicules; que les Docteurs admirent, & que je ne puis souffrir. En cet endroit Aristippe adressant sa parole aux deux Gentilshommes, qui l'écoutoient; Pen-  
sez vous, leur dit-il, comme ces Docteurs subtils, qu'Annibal ne voulut pas prendre Rome, de peur de n'estre plus utile à Carthage, & de se

voir obligé, par là, à finir la guerre, qu'il avoit dessein de perpetüer? A vôtre avis, Auguste choisit il Tibere pour son Successeur, afin de se faire regretter, & rechercher de la gloire après sa mort, par la comparaison d'une Vie, qui devoit estre si différente de la sienne? Vous imaginez vous que le conseil qu'on trouva dans ses Memoires, de mettre des bornes à l'Empire, fût un effet de son envie, contre sa Posterité? A voit il peur, qu'un jour un autre Homme fût plus grand Seigneur que luy, & commandât à plus de Sujets? Est il croyable que le même Auguste ne faisoit l'amour, que par maxime d'Estat, & ne voyoit les Dames de Rome, que pour aprendre le secret de leurs Maris? Y a-t-il de l'aparance, que son ame ne se remüât que par reigle, & par compas; que toutes ses actions fussent si guindées, & tous ses vices si étudiez?

A mon avis, c'est faire le Monde

plus

plus fi  
les Pri  
mairie  
trouve  
cusent  
cin, e  
Faiseu  
Conte  
sens l  
Sacrer  
sous c  
indul  
rieux.  
pas a  
prend  
faut p  
lées,  
des fu  
ou à  
donn  
Le  
lu, e  
sans o  
ni qu  
de la

plus fin qu'il n'est. C'est interpreter les Princes, comme quelques Grammairiens expliquent Homere : Ils y trouvent ce qui n'y est pas, & l'accusent d'estre Philosophe & Medecin, en des endroits, où il n'est que Faiseur de contes & de chansons. Contentons nous quelquefois du sens litteral. Ne cherchons pas un Sacrement sous chaque syllabe, & sous chaque point. Ne soyons pas si indulgens à nôtre esprit, ni si curieux, dans celuy d'autruy. Il ne faut pas aller querir si loin la Verité, ni prendre les choses de si haut. Il ne faut pas rapporter à des causes reculées, & aux Conseils du Siecle passé, des succez, ou arrivez fortuitement, ou à qui une legere occasion aura donné lieu.

Les Stoïques, qui n'ont pas voulu, *qu'une feuille d'arbre se remuât, sans ordre particulier de la Providence, ni que le Sage levât le doigt, sans congé de la Philosophie*; ne jugeoient pas

plus avantageusement de Dieu, & de la Personne plus proche de Dieu, que ces Rafineurs presument d'un Homme, qui est souvent moins que mediocre; qui n'a que le quart, ou la moitié de la partie raisonnable; qui de sa vie ne songea à estre Sage, ni à s'approcher de Dieu. Il n'y a point de moyen, qu'ils ajustent leurs opinions à nôtre commune capacité: Ils ne peuvent descendre jusques à nous. Dans le jugement qu'ils font des hommes, ils ne peuvent presupposer une infirmité humaine, c'est à dire, un principe d'erreurs & de fautes: une maladie de la naissance, de laquelle Alexandre & Cefar ne font pas exempts; un défaut qui traîne après soy tant d'autres défauts, en la Personne des plus Parfaits; en la conduite des plus Sages, & en celle de Salomon même, si vous le voulez.

Les Grands événemens ne sont pas tou-jours produits par les grandes

des ca  
& les  
on vi  
on s'é  
si peti  
nion e  
fie d'a  
ticuli  
guerr  
ou pr  
les Re  
form  
ont d  
corps  
Livré  
que; u  
ne so  
Rien  
dans  
fang,  
Ce n'  
ne ta  
perd  
Et n  
vape

des causes. Les ressorts sont cachez, & les machines paroissent : & quand on vient à découvrir ces ressorts, on s'étonne de les voir si foibles & si petits. On a honte de la haute opinion qu'on en avoit eüe. Une jalousie d'amour, entre des personnes particulieres, a esté la matiere d'une guerre generale. Des Noms baillez ou pris par hazard ; les Verds & les Rouges des Jeux du Cirque, ont formé les Partis & les Factions, qui ont déchiré l'Empire. Le mot ou le corps d'une Devise : la façon d'une Livrée ; le raport d'un Domestique ; un conte fait au Couché du Roy ne sont rien en apparence ; & par ce Rien commencent les Tragedies, dans lesquelles on versera tant de sang, & on verra sauter tant de têtes. Ce n'est qu'un nuage qui passe, & une tache en un coin de l'air, qui s'y perd plutôt qu'elle ne s'y arrête. Et neantmoins, c'est cette legere vapeur, c'est cette nuée presque im-

perceptible, qui excitera les fatales tempêtes que les Estats sentiront, & qui ébranlera le Monde, ju'qu'aux fondemens. On s'est imaginé autrefois que c'estoient les interets des Maîtres, qui mettoient en feu toute la Terre, & c'estoient les passions des Valets.

Je ne doute point que le Roy de Perse ne prît des pretextes tres-specieux, pour justifier ses armes, quand il vint en Grece, & que ses Manifestes ne dissent merveilles de ses intentions. Il ne manqua pas de Pretensions ni de Droits. Il n'oublia pas, que le grand Roy ne venoit que pour châtier les petits Tyrans; & qu'il aportoit aux Peuples une riche & abondante liberté, au lieu de leur maigre & sterile servitude. Il falsifia son dessein, en plusieurs autres façons, & jura, peut-estre, que ce dessein luy avoit esté inspiré immédiatement des Dieux immortels, & que le Soleil en estoit  
le

le pre  
Mani  
le co  
gion  
se, v  
U  
de la  
le Po  
figue  
de gu  
tresse  
son M  
Rois  
xes n  
mile  
Mon  
coml  
un C  
ble c  
bien  
frais,  
M  
Mor  
meri  
trou

OU DE LA COUR. 81

le premier auteur. Cependant quels Manifestes qu'il fit voler, & quelle couleur de Justice & de Religion qu'il donnât à son Entreprise, voicy la verité de la chose.

Un Medecin Grec, domestique de la Reine, ayant envie de revoir le Port de Pyrée, & de manger des figues d'Athenes, mit cette fantaisie de guerre, dans la tête de sa Maîtresse, & la porta à y faire résoudre son Mary. Si bien que le Roy des Rois, le puissant & redoutable Xerxes ne leva une armée de trois cens mille Combatans, ne coupa les Montagnes, ne tarit les Rivieres, ne combla la Mer, que pour conduire un Charlatan en son País. Il me semble que ce galant-homme pouvoit bien faire son voyage à moins de frais, & en plus petite compagnie.

Mais il me vient de souvenir, Monseigneur, d'une autre chose qui merite d'estre sçee, & que vous ne trouverez pas mal-plaisante. Elle ar-

riva au Royaume de Macedoine, plus de quatre vingts ans devant la naissance du Roy Philippe; au tems de cette fameuse Conjuraton, qui d'un Estat en fit deux, & qui partagea la Cour, les Villes & les Familles.

Ce fut la Femme de Meleagre, Gouverneur d'une Place frontiere, & General de la Cavalerie, qui jeta son Mari dans la revolte, & certes pour un fort digne sujet. Sur le rapport qui fut fait au Roy de l'esprit & de la galanterie de cette Femme, il luy prit envie de la voir un jour en particulier: Il ne luy fut pas difficile d'obtenir d'elle, une faveur qu'elle accordoit aisément à de moins grands Seigneurs, & de moins honnêtes gens que luy. Elle n'avoit pas accoutumé de lasser la constance de ses Amans, ni de faire mourir personne de desespoir. Le Roy s'estant donc rendu à l'assignation qu'elle luy donna, & par malheur, ne l'ayant pas trouvée telle qu'il se l'estoit figurée,

gurée  
dégo  
aussi-  
Cet a  
celle  
mauv  
qu'el  
s'en v  
faire  
son M  
vice  
cela c  
& de  
fur u  
inver  
artifi  
dans  
n'eût  
Mar  
nem  
avec  
le cr  
A  
du F  
du

gurée, il luy témoigna d'abord son dégoût, & se separa d'elle, presque aussi-tôt, avec peu de satisfaction. Cet affront fut senti si vivement par celle qui le reçeut, & qui n'avoit pas mauvaise opinion de son merite, qu'elle protesta à l'heure même de s'en vanger. Et ne le pouvant mieux faire qu'en corrompant la fidelité de son Mari, & le débauchant du service de son Maître, elle usa pour cela de tous les charmes de son esprit, & de son visage. Elle employa, sur une ame credule, les plus subtiles inventions, dont est capable une ame artificieuse. Et ne doutez point que dans la chaleur de sa vengeance, elle n'eût voulu avoir une infinité de Maris, pour faire une infinité d'Ennemis au Roy, & pour tirer raison, avec plus d'épées, de l'offence qu'elle croyoit en avoir reçüe.

Ainsi Meleagre quita le service du Roy, & s'embarqua dans le Parti du Tyran, sans sçavoir par quel

mouvement il y estoit poussé , ni quelle passion il vengeoit. Il jouoit un personnage qu'il n'entendoit point : Il estoit le Soldat de sa Femme , & pensoit estre un des principaux Chefs de la Ligue. Par là on peut voir , qu'il est aisé de se tromper , dans le jugement qu'on fait des actions des hommes , puis que les hommes mêmes qui les font , y sont les premiers trompez ; puis qu'ils n'en sçavent pas toujours la vraie cause. Ils sont souvent instrumens aveugles , & sans cōnoissance , de l'interest , ou de la passion d'autruy.

Les Speculatifs de Macedoine ne manquerent pas de publier de plausibles , & de specieuses raisons , de la revolte de Meléagre. Les uns dirent , qu'un reproche , que le Roy luy avoit fait , en presence des Ambassadeurs de Thessalie , luy entra si avant dans le cœur , & y fit une si profonde playe , qu'il ne pût jamais en guerir , que les caresses & les faveurs , qu'il re-

ceut,  
ceut  
d'inu  
blessé  
jure  
bienf  
refus  
mand  
table  
tre ,  
qu'ell  
Il y e  
geme  
sur le  
laque  
te , p  
Te  
là des  
subtil  
chere  
côté ,  
trouv  
la Fer  
seule  
Mari  
un au

ceut, depuis ce tems-là, furent d'inutiles apareils, sur ce cœur blessé, & que la memoire d'une injure luy ôta le sentiment de mille bienfaits. D'autres alleguerent le refus d'une Charge, qu'il avoit demandée, pour son Fils, & que véritablement on ne donna pas à un autre, mais qui fut supprimée, afin qu'elle n'entrât pas en sa Maison. Il y en eut qui excuserent son changement, sur l'amour de la Patrie, & sur le zele de l'ancienne Religion, de laquelle le Tyran prenoit le pretexte, pour faire la guerre au Roy.

Tous les Historiens exercerent là dessus leur subtilité, & tous furent subtils, & ingenieux à faux. Ils chercherent la source du Mal, qui d'un côté, qui d'un autre, & pas un ne la trouva: Pas un ne parla du dépit de la Femme de Meleagre, qui fut la seule cause de la defection de son Mari, & qu'on ne découvrit qu'en un autre Siecle, & long tems après.

la mort du Roy, du Tyran, & de Meleagre.

**C**Es deux courfes que nous avons faites, en Grece, & en Macedoine, estoient fur nôtre chemin, & je veus croire qu'elles n'auront pas esté defagreables à Vôtre Alteffe. Mais je croy de plus qu'elle juge auffi bien que moy, qu'il vaut encore mieux debiter des vifions, dans l'Histoire que dans le Conseil, & que la mauvaise subtilité est moins dangereufe, quand on raconte des chofes faites, que quand on delibere des chofes à faire. Icy, pour ne rien dire de pis, elle est caufe que les chofes ne fe font point.

Les gens d'Athenes font trop habiles, pour tromper les gens de Thebes: ceux-là tendent leur filets fi haut, & ceux-cy volent fi bas, qu'il faudroit qu'ils fifsent un effort pour y estre pris. Je dis davantage. Les Atheniens employent quelquefois

leur

leur f  
à se tr  
faux p  
que d  
garde  
d'ame  
de leu  
des te  
appre  
se pou  
pas re

Il  
beaux  
batre  
dema  
tent  
leur i  
tant  
la pri  
& qu  
mêm  
paroi  
l'esta  
re m  
dava

leur finesse, à s'en faire accroire, & à se tromper eux-mêmes. De leurs faux principes, ils ne peuvent tirer que de fausses conclusions, & n'ont garde de negocier heureusement, ni d'amener jamais leurs Adversaires de leur côté; se tenans toujourns en des termes si éloignez d'eux, & s'en approchans si peu, que bien loin de se pouvoir joindre, ils ne se peuvent pas reconnoître.

Il est mal-aisé d'oïr de plus beaux parleurs, & de voir mieux debatre des opinions. Mais aussi n'en demandez pas davantage: Ils mettent en cela tout leur soin, & toute leur industrie. Ils y aportent autant d'étude, que si le discours estoit la principale fin de la deliberation, & quelque chose de plus que l'action même. Ils aimeroient mieux faire paroître leur éloquence, en perdant l'estat, que de le conserver, sans dire mot. Ils estiment que c'est bien davantage, d'emporter le dessus au

Con-

Conseil, sur leurs Compagnons, que de battre à la Campagne les Ennemis. Si bien qu'ils content, quasi pour rien, les disgraces de la Guerre, esperans toujourns d'en avoir leur revanche au premier Traité. Et là neantmoins ils rencontreront quelque Esprit de fer, incapable de persuasion, qui coupera ce qu'il ne pourra défaire; & par une ferme & constante negative, brisera tous leurs filets, & toutes leurs ruses, sans prendre la peine de les deméler.

Témoin ce Gouverneur de Figeac, qui se trouva à une Conference, qu'eut la Reine Catherine, avec les Deputez du Roy de Navarre, & du Parti Huguenot. C'estoit pour leur faire quitter, devant le tems accordé, les Places de sûreté, qui leur avoient esté mises entre les mains. Elle avoit amené de Paris un homme tout-puissant en paroles, à la Rhetorique duquel rien n'avoit esté impossible, jusqu'alors.

D'a-

D'abo  
blée:  
ces pa  
putez  
prit, il  
les pl  
Maffa  
Places  
de la  
s'alloi  
de la  
tout f  
l'éloq  
fée, l  
fit le C  
Ce  
à luy,  
te, &  
pour  
avoir  
fant a  
qui lu  
avoit  
dit-il  
le cal

D'abord il se fit admirer à l'Assemblée: Il excita en-suite de plus douces passions, dans le cœur des Deputez: Après avoir vaincu leur esprit, il gagna leur volonté. Et déjà les plus défiens avoient oublié le Massacre, & ne vouloient plus de Places de seureté. On se contentoit de la parole du Roy, & le Traité s'alloit conclurre, à la satisfaction de la Reine, quand en un moment tout son travail fut gâté, & toute l'éloquence de son Orateur renversée, par la brusque réponse que luy fit le Gouverneur de Figeac.

Cette Princesse s'estant adressée à luy, avec une mine de triomphante, & luy ayant demandé, (plûtôt pour couronner une chose faite, & avoir des applaudissemens, que pensant avoir besoin de son opinion) ce qui luy sembloit de la Harangue qu'il avoit ouïe: MADAME, luy répondit-il, avec une parole si forte, qu'elle cassa les articles du Traité à demi-

mi-conclu, *Il me semble que Monsieur que voilà a bien étudié, mais mes compagnons ni moy ne sommes pas d'avis de payer ses études, de nos têtes.*

Ce Monsieur neantmoins, dont je vous parleray une autrefois, estoit un tres-habile Negociateur; Il avoit reüssi ailleurs tres-heureusement; Et quoy qu'il regnât en l'Art de bien dire, il n'estoit pas pourtant de nos gens, qui ne sçavent que parler: Il faisoit servir cette science à une meilleure, & ne preferoit pas, comme eux, la gloire de son esprit, au bien du service de son Maître.

Nos gens en effet sont plutôt Declamateurs que Ministres, plutôt Sophistes que Conseillers. Ils ne sont point si fachez du mauvais succez des affaires, qu'ils sont aises de l'honneur qui leur revient, d'avoir bien harangué, sur chaque proposition debatüe, & de s'estre fait admirer aux Deputez, & à l'Assemblée. Leur vanité les console aisément

ment d  
assez,  
ratif, f  
lien, &  
par to  
Aristot  
bition.  
point  
l'Art;  
blables  
j'ay co  
conten  
ce, &  
sance d  
particu  
ne, la  
glorifi  
tué un  
monde  
cament  
Dat  
ment  
Dans  
presen  
ficulte

ment de leur mal-heur. Ce leur est assez, de traiter le Genre Deliberatif, selon les preceptes de Quintilien, & de sçavoir manier les choses, par tous les endroits que montre Aristote. Voilà la borne de leur ambition. Ils sont satisfaits, s'ils n'ont point peché contre les règles de l'Art; Et je les trouve, en cela, semblables à un Medecin de Milan, que j'ay connu à Padoüe. Cet homme content de la possession de sa Science, & comme il parloit, *de la jouissance de la Verité*, ne cherchoit point particulièrement, dans la Medecine, la guerison des Malades: Il se glorifioit même une fois, d'en avoir tué un, avec la plus belle methode du monde: *è morto*, disoit-il, *canonicamente*, *è con tutti gli ordini*.

Dans les affaires aisées, ils se font des épines, pour les cueillir. Dans la moindre occurrence qui se presente, ils font naître mille difficultez; Ils trouvent autant d'expediens,

diens, & ne forment, le plus souvent, aucune resolution. Le grand nombre des choses qu'ils voyent, en chaque sujet, leur ôtant la liberté du choix, & l'abondance les rendant pôvres, ils s'embarrassent, dans la multitude de leurs raisons, & s'arrêtent d'ordinaire à la plus mauvaise, & voicy pourquoy : C'est parce que la plus mauvaise est le dernier effort de leur imagination déjà lasse, & que l'ayans esté chercher, hors du sens commun, qui est déjà épuisé, il semble qu'elle soit plus à eux que les autres, qui sont tirées de cette source publique, ou qu'ils ont prises de l'expérience.

A ce conte-là, la bonne chose que c'est que cette *Sobriété de sçavoir & de connoître*, si estimée par les Lettres Saintes ! Avoüons-le, à la honte de la Raison humaine, & de la subtilité des Sophistes : Un grand Esprit, tout seul, est un grand instrument à faire des fautes ; Et si le jugement

men  
ne l'  
fage  
& à  
viva  
plus  
Met  
con  
qu'  
hun  
mai  
mo  
ne f  
me  
tom  
& n  
la h  
I  
me  
goc  
clu  
len  
Est  
le  
des

ment necessaire ne l'appesantit, & ne l'émouffe, pour l'assujétir à l'usage, & l'accommoder à l'exemple & à la pratique, sans doute cette vivacité penetrante, sera beaucoup plus propre à agiter des questions de Metaphysique, qu'à donner de bons conseils, qu'à bien entreprendre, & qu'à bien agir. En effet, les actions humaines veulent estre maniées humainement, c'est à dire par des moyens possibles & familiers; d'une façon, qui tienne du corps, comme de l'esprit; avec des raisons, qui tombent quelquefois sous les sens, & ne demeurent pas toujours, dans la haute region de l'ame.

Les Rafineurs, qui agissent autrement, sont bons à troubler les Negotiations, & ne valent rien à conclurre les Affaires. Ce sont d'excellens Brouillons, pour remüer un Estat, & de mauvais Ministres, pour le gouverner. Ils reüssissent dans le desordre; & comme les Demons de  
 l'Air,

l'Air, ils se mêlent parmi le Tonnerre : Mais ils n'ont plus de force, si tôt que le calme est venu; & cette pointe qui nous ébloüit, n'estant qu'une lumiere d'Eclairs, il est tres-dangereux de prendre une pareille adresse, dans la varieté des accidens, & dans les divers détours de la Vie civile.

Mais quand ce seroit une veritable & continüele lumiere, de laquelle ils seroient guidez; quand ce seroit le Soleil luy même, qui les conduiroit, ce n'est pas à dire, qu'ils trouvaissent touÿjours la fin qu'ils cherchent, & qu'ils arrivassent où ils vont. Et de cela, Monseigneur, j'aurois encore quelque chose à dire, si le bruit d'un cârosse & de plusieurs voix que je viens d'oüir, ne m'avertissoit que voicy l'heure de l'audience, que Monsieur le Duc d'Espernon a envoyé demander à vôtre Altesse.

DIS-

D

M

Chan  
avoir  
factio  
Disco  
à une  
celle  
Arist  
près

O

la plu  
rée ;  
trom  
les p  
des p  
pas t

DISCOURS  
QUATRIEME.

**M**ONSIEUR le Landgrave ne manqua pas de se faire porter, le lendemain, à l'heure ordinaire, dans la Chambre de la Conversation. Après avoir témoigné à Aristippe, la satisfaction qu'il avoit eüe du dernier Discours, il le pria de ne passer point à une nouvelle matiere, sans achever celle qu'il avoit laissée imparfaite. Aristippe luy obeit, & parla à peu près en cette sorte.

**O**N ne sçauroit croire, combien la Raison s'égare; Je parle de la plus droite, & de la mieux éclairée; & combien les Hommes se trompent; Je dis les plus habiles, & les plus intelligens. Qu'il y a loin des paroles à la chose, & que ce n'est pas tout un, de produire que de concevoir;

cevoir; d'exécuter que de discourir!  
 Dans la conception, & dans le discours, il semble que tout rit, & que tout veut plaire: Il n'y a que de la joye, & du chatouillement, pour l'esprit, qui fait un exercice agréable, en cherchant ce qu'il desire, & croyant avoir trouvé ce qu'il cherche. En cet estat là, il reçoit comme les premiers plaisirs de l'amour: Il goûte les douceurs, qui naissent des nouvelles Opinions, & de la découverte de la Verité, ou de quelque chose qui luy ressemble. Tant que l'esprit pense, & tant qu'il raisonne, personne ne le trouble, en la possession de son objet: Il est maître des desseins, & des entreprises: Il court après de belles idées, qui se laissent prendre, comme il veut; & ne rencontrant, ni de contradiction, ni de résistance, il jouit de la pureté du bien intellectuel, qui ne s'est point encore altéré, par l'action.

Mais ce n'est pas tout que cela;

Il

Il faut  
 chante  
 gues,  
 Mond  
 l'œuvr  
 Et c'e  
 nent u  
 ne son  
 C'est  
 travail  
 fantem  
 les pe  
 raison  
 ce qui  
 dans l  
 vient  
 Ce n'e  
 qui tra  
 pose d  
 naviga  
 feur de  
 te; qu  
 gis; q  
 Mer;  
 sauver

Il faut enfin quitter ces lieux enchantez, & sortir de ces espaces vagues, pour entrer dans le véritable Monde. Il faut mettre la main à l'œuvre, & agir, après avoir medité. Et c'est alors que les choses prennent une nouvelle face, & qu'elles ne sont plus si belles, ni si aisées. C'est alors, que l'ame est dans le travail, & dans les tranchées de l'enfantement; C'est en ce tems-là que les penibles effets succedent aux raisonnemens voluptueux, & que ce qui paroissoit ami & favorable, dans la pensée, se revolte, & devient contraire, dans l'operation. Ce n'est plus le Marchand au Port, qui trafique sur la Carte, & se propose des gains sans danger, & une navigation sans orage: C'est un Faiseur de vœux, au milieu de la tempête; qui se repent d'estre parti du logis; qui jette sa marchandise en la Mer; qui cherche une planche, pour sauver sa vie.

E

Les

Les Vents ne se levent point, contre les paroles, & les deliberations ne vont point donner contre les Ecueils. Le Cabinet est un lieu de paix & de repos, où l'on trace, & où l'on figure tout ce qu'on veut: Mais d'ordinaire, on y trace, & on y figure des choses, qui sont absentes, & des objets, qui sont éloignez. D'ailleurs, la peinture a beau représenter la chose, ce n'est pas elle pourtant: Il y a toujours de la difference: Et il ne faut qu'un commencement de passion, qu'un foible bouillon de cholere, qu'une legere teinture de honte, qu'une petite grimace, pour gâter toute la ressemblance, & pour faire une autre chose, voire une chose contraire, de celle qu'on estimoit la même, ou pour le moins la semblable.

Je laisse, Monseigneur, à votre pensée, la seconde partie de cette comparaison; & conclus que les affaires ont des jours, des biais & des  
postu-

postu  
remar  
qui br  
tes le  
formé  
tains  
tems  
noiffa  
ce: I  
nir; l  
de l'a  
tache  
moye  
tre pa  
perce  
ble de  
Le  
quand  
rer a  
des  
avec  
mine,  
diates  
theat  
le con

postures, qui ne se voyent, & ne se remarquent que dans les Affaires; qui brouillent tous les traits, & toutes les notions, qu'on s'en estoit formées, hors de là. Ce sont certains mouvemens, & certains tems, qui nous rendent méconnoissable nôtre propre cōnoissance: L'étude ne sçauroit les prévenir; Le discours ne les peut separer de l'action: Ils y tiennent & s'y attachent si fort, qu'il n'y a point de moyen de les en déprendre; & d'autre part, ils passent si vîte, & si imperceptiblement, qu'il est impossible de les copier.

Les Romains ont voulu le dire, quand ils ont dit *qu'on devoit delibérer avec l'Occasion, & en la presence des Affaires; qu'on se devoit conseiller avec l'Enemy, & se résoudre sur sa mine, & sur sa contenance; que le Gladiateur prenoit conseil dans l'Amphitheatre; que quelquefois il faloit ravir le conseil, plutôt que le prendre.*

Cela s'entend principalement à la Guerre, & des actions militaires: Mais il y a de la guerre, qui le croira? même dans les actions paisibles & defarmées: Il faut combattre, partout, de façon ou d'autre; Et la doute, l'Objection, la Raison contraire ne nous atquent pas toujourns de front, ni à découvert; Elles sont souvent aux aguets, & aux embûches.

Les difficultez qui s'estoient cachées à nôtre esprit, se presentent subitement à nos yeux. Le tems fait naître ses empêchemens; les Hommes les leurs. Une seule circonstance change toute la nature de l'Occasion. Après avoir conclu, il arrivera cecy ou cela; ni cecy ni cela n'arrive; mais un troisiéme événement, qui met la Prevoyance en desordre, & les Conjectures en confusion.

Le défaut est dans l'étôse, & non pas dans l'Entrepreneur: L'art sera bien

bien e  
duit ;  
mauv  
ze ser  
accide  
fortir  
des m  
Terre  
ner le  
mé p  
l'air.  
Poète  
ébatre  
leur p  
des ho

L  
ces de  
se pe  
sans  
tique  
laisse  
voit  
Ouv

OU DE LA COUR. 101  
bien entendu, & le dessein bien conduit ; Mais les instrumens seront mauvais, mais le marbre & le bronze seront gâtez. D'ailleurs, mille accidens, je ne sçay quels, peuvent fortir de je ne sçay où. Il peut venir des mal-heurs du Ciel, & de dessous Terre : Un éclat de foudre peut ruiner les materiaux : Un vent renfermé peut faire sauter le travail en l'air. Et s'il en faut croire un ancien Poëte, *les Dieux se veulent quelquefois ébatre : Ils prennent leur plaisir & leur passe-tems, à se joüer des pensées des hommes.*

**L**A bonne, & la mauvaise Politique sont également sujettes à ces derniers inconueniens, & rien ne se peut asseurer, contre le Ciel. Mais sans que le Ciel s'en mêle, la Politique, de laquelle nous parlons, ne laisse pas d'estre malheureuse. Elle voit les cheutes, & les ruïnes de ses Ouvrages, en les bâtissant ; ou plû-

tot elle n'en voit que les plans & les projets, parce qu'elle desseigne plutôt qu'elle ne bâtit. Elle se figure des Affaires & des Entreprises, comme on s'est figuré autrefois des Republicques, & des Princes; qui n'estoient qu'en esprit, & ne pouvoient estre que par miracle. Que font-ce en effet, ces Affaires, & ces Entreprises, que de hardis, & de magnifiques songes, qui flâtent la Partie imaginative, & amusent inutilement la Raison? Que font-ce que des contes admirables, & des Histoires impossibles?

Les Speculatifs composent ainsi des Romans, dans les Conseils, & font des Propositions à peu près semblables à celles de cet Artisan, si fameux dans l'Histoire d'Alexandre. Comme vous sçavés, il trouva les Colosses petits, & les Pyramides basses. Il voulut tailler une Statüe, qui dans une de ses mains porteroit une Ville, & verseroit une Riviere de l'autre.

Ceux-

Ceu  
queme  
pas m  
glées.  
de la  
vent,  
faisabl  
capabl  
pieces  
qu'elle  
au Th  
& trop  
pieces  
toute  
en fer  
& ils p  
de la  
Ne  
gneur  
mier  
vis ur  
posa  
Princ  
fant  
nom

Ceux-cy révent aussi magnifiquement, & leurs pensées ne sont pas moins vastes, ni moins déréglées. Il n'y a point de proportion de la grandeur de ce qu'ils conçoivent, à la médiocrité de ce qui est faisable. Les matieres ne sont point capables de leurs formes, & leurs pieces ne se peuvent jouër, parce qu'elles ne se peuvent accommoder au Theatre. Il y faut trop d'engins, & trop de machines. Pour de telles pieces, il n'y a point d'Acteurs, en toute l'Europe: La representation en seroit difficile au Roy de Perse, & ils prennent, pour cela, le Prince de la Mirande.

Ne vous imaginez pas, Monseigneur, que je veuille rire. Au premier voyage que je fis en Italie, je vis un de ces beaux Esprits, qui proposa la conquête de la Grece, à un Prince qui n'estoit gueres plus puissant que celuy, que je viens de vous nommer. Mais vôtre Altesse re-

marquera, s'il luy plait, en passant, que le Pere de ce bel Esprit estoit de Naples, & sa Mere de Florence, & qu'ils avoient eu soin, de le faire nourrir à la Cour de Rome. N'est-il pas vray qu'il choisissoit un moyen bien proportionné à sa fin; & qu'il suscitoit un grand Ennemy au grand Turc? Ne falloit-il pas qu'il fût asseuré de beaucoup de Miracles, pour penser faire quelque chose de si peu de forces?

Il faut pourtant avoüer la verité, à son avantage; Je ne vis jamais d'imagination si fertile, ni si chaude, que la sienne. Il ne se pouvoit voir de raisonnement plus vîte, ni qui courût plus de pais, ni qui revint plus difficilement au logis. Mais cette fertilité, & cette étendue ne faisoient que fournir matiere à l'extravagance, & donner plus d'espace à des pensées fôles. Plus sa raison alloit loin, plus elle s'éloignoit de son but.

Après

Apr  
j'eus  
grand  
rest d  
Mari  
Cour  
deme  
gence  
de qu  
la par  
vision  
neant  
d'abo  
grand  
Conf  
tour  
vagar  
ge, f  
oüi r  
chosc  
tant  
porté  
Il  
Il ave  
remu

Après une longue Conference, que j'eus avecque luy, je reconnus que ce grand dessein, qu'il apelloit *l'Interest de Dieu, & l'Affaire de la Vierge Marie*; & qu'il alloit solliciter à la Cour des Princes, n'avoit, pour fondement, que le desir d'une intelligence avec les Cosaques, l'esperance de quelque revolte en quelque lieu, la parole d'un Hermite Grec, & la vision d'un Melancholique. C'estoit neantmoins, comme je vous ay dit d'abord, un fort bel Esprit. Il y avoit grand plaisir à l'écouter; & hors de Constantinople, & de la Grece, autour de laquelle tournoit son extravagance, il ne laissoit pas d'estre Sage, sur d'autres matieres. Je luy ay oüi rendre des Oracles, & dire des choses qui me sembloient revelées, tant je les trouvois au dessus de la portée ordinaire de l'esprit humain.

Il pechoit seulement en subtilité: Il avoit trop de ce qui élève, & qui remuë, & trop peu de ce qui fonde,

& qui affermit ; Son repos même estoit agité : Il dictoit des depêches, en dînant : Il dormoit les yeux ouverts : Et je vous feray dire, Monseigneur, par un de ses Domestiques, qui vit encore, & qui couchoit d'ordinaire dans sa chambre, que de ces yeux ouverts, il sortoit des rayons si affreux, que souvent il en eut peur, & qu'il ne s'y accoûtuma jamais bien.

A un Homme fait de cette sorte, on pourroit donner, pour bien gouverner, le même avis qu'on donna à cet autre, pour se bien porter. Il faudroit luy dire, s'il vouloit laisser parler le monde, *Epaissez vous un peu le sang. Temperez votre feu, par votre flegme. N'usez pas de toute votre Raison : Ne soyez pas tout intelligence, & tout lumiere. Faites-vous beste quelquefois, ou pour le moins semblable à la beste : c'est à dire arrêtez vous au plus proche objet, & jouïsses d'aujourd'huy, sans vous tourmenter*

*tant*

*tant d*  
*accab*  
*finie,*  
*qu'au*  
*la der.*  
*dans*  
*sent,*  
*pour c*  
N:  
l'ame  
d'ord  
pour  
voyag  
gabor  
de co  
corps  
parce  
dans  
gnée  
ment  
dita  
& sa  
M  
ble:  
lons

*tant de demain. Ne vous laissez point accabler l'esprit à cette Prevoyance infinie, qui va chercher les maux, jusqu'au bout du Monde, & jusque dans la dernière Posterité, qui se jette si avant dans l'Avenir, qu'elle en quite le Present, & abandonne les choses qui sont, pour celles qui peuvent estre.*

N'avez-vous point oüi parler de l'ame de ce Philosophe, laquelle d'ordinaire fortoit de son corps, pour aller faire des courses, & des voyages? Un jour que cette ame vagabonde voulut retourner, comme de coûtume, elle ne trouva plus de corps, qui fût en estat de la recevoir, parce que le sien avoit esté assassiné, dans l'intervalle qu'elle s'estoit éloignée de luy. Si la Grece n'est pas menteuse, ce pôvre Philosophe medita plus long tems qu'il ne falloit, & sa meditation luy coûta la vie.

Mais voicy le sens moral de la Fable: Elle veut dire que si nous voulons vivre, il ne faut pas nous deta-

cher tout à fait du corps, ni nous se-  
parer de la matiere. Il ne faut pas  
que nôtre raison s'éloigne de nôtre  
interest present, & de l'affaire dont  
il s'agit : Il ne faut pas qu'elle pense  
courir à tout, & emporter tout ; ni  
qu'elle s'imagine de bâtre le Turc,  
avec des paroles, & conquerir le  
Monde, par subtilité.

En certaines occasions, prenons  
une ame du Septentrion, où il entre  
plus de terre que de feu, & quitons  
cet esprit d'Orient, dont le feu est si  
subtil, qu'il semble plutôt estre il-  
lusion que verité. Défions nous de  
l'éloquence d'Atènes, & de la sa-  
gesse de Florence : Celle-cy n'a de  
rien servi à ceux qui l'ont pratiquée,  
& ses Docteurs sont devenus esclaves,  
en l'enseignant. Je vay bien  
plus avant ; Ce qui s'apelle, delà  
les Monts, *la Furie Françoise*, à plus  
d'une fois reüssi tres-utilement, delà  
les Monts : Je ne dis pas à la Cam-  
pagne, & à la Guerre : Je dis à Ro-  
me,

me, Je dis dans le Conclave ; qui est la grande Affaire de Rome ; qui est le Champ de la Politique ; qui est le Theatre de la Prudence.

Mais voicy dequoy bien étonner la subtilité perpetuële, & le raisonnement sans fin de nos Distillateurs des Maximes de Tacite : Voicy quatre paroles, sans plus, pour opposer à tout le babil de cette insolente Politique, qui en dépit du Destin, & à l'exclusion de Jupiter, voudroit presider au Gouvernement des choses humaines.

C'est la Prudence elle-même, qui nous conseille de ne prendre pas toujours ses conseils. Elle nous avertit qu'elle ne se mêle point de regler les Extrêmités, ni de conduire le Desespoir ; Elle nous dispense, en quelques rencontres, de ce qu'elle nous avoit ordonné, en d'autres : Sans l'offenser, nous pouvons aller à travers champ, quand il y a du peril, à droit & à gauche ; &

essayer si un excez nous guerira, quand les remedes ont mal operé; & nous jeter, entre les bras de son Ennemie, quand elle n'est pas assez forte, pour nous defendre.

Ainsi, comme vous voyez, on peut estre imprudent, du consentement de la Prudence. Et à ce propos, il n'y aura point de mal que je die à vôtre Altesse, ce qui m'arriva un jour traitant avec un Seigneur François, qui jusques alors avoit esté extrêmement heureux, & qui neantmoins avoit de la peine à prendre parti, dans une occasion, où il falloit un peu hazarder. Estant pressé de conclure, & de se resoudre, *Ouy*, dit-il, *mais si je le fais, je donneray beaucoup à la Fortune.* Je ne pûs pas m'empêcher de luy répondre; *Vous devez tant à la Fortune, Monsieur, vous avez tant receu d'elle: Ce ne sera donc pas luy donner beaucoup, ce ne sera que luy rendre quelque chose.*

Et de fait, comme la Fortune va  
d'or-

d'ordi  
d'aller  
miers  
ceux c  
Elle  
avance  
pas ra  
le fait  
si regu  
estre h  
ce ne  
dont r  
manqu  
dieffe.  
des,  
rence  
portra  
me l'a  
lumer  
ce que

OU DE LA COUR. III

d'ordinaire, où elle a accoustumé  
& d'aller, & ne veut pas perdre ses pre-  
miers bienfaits, elle veut aussi que  
ceux qu'elle favorise se fient en elle;  
Elle veut qu'ils fassent quelques  
avances, & qu'ils ne luy demandent  
pas raison de toutes les choses qu'elle  
fait. Il ne faut pas estre toujours  
si regulier, & si methodique: Il faut  
estre hardi, pour estre heureux. Mais  
ce ne sont pas proprement ceux,  
dont nous parlons aujourd'huy, qui  
manquent de courage, & de har-  
dieffe. Nous verrons ces Sages timi-  
des, dans nôtre premiere Confe-  
rence, où j'essayeray de faire leur  
portrait, de memoire. Vôtre Altesse  
me l'a ainsi ordonné: Elle veut abso-  
lument que je me souviene de tout  
ce que je voulois oublier.

DIS-

# DISCOURS

## CINQUIEME.

**L**A Cour a esté gouvernée, par une autre sorte de gens, & il y a encore aujourd'huy de ces gens là. Le Peuple les apelle Sages; Et en effet, ils n'ont pas faute de bon sens, & d'experience: Ils connoissent la nature des Affaires, & la possibilité de chaque chose: Mais d'ordinaire leur connoissance demeure cachée, dans leur esprit; & n'y produit qu'une vaine & oisive contemplation: Elle n'est fertile qu'en pensées steriles: C'est une vertu qui finit en elle-même; c'est une puissance, qui ne se réduit jamais en acte; Soit qu'ils ne se sentent pas assez forts, pour entreprendre le bien qu'ils voyent, & qu'ils ayent les yeux meilleurs que le cœur; Soit que leur avantage estant plus

plus certain, dans le Present, ils le preferent à un bien, qui n'est pas encore venu.

Quoy qu'il en soit, ils se conseillent eux-mêmes, au lieu de conseiller leur Maître : Ils répondent à leurs sentimens, & non pas à ses demandes ; Et s'ils craignent la rigueur du tems, & l'incommodité des chemins, ils n'ont garde de luy Proposer un voyage, au mois de Janvier, ni de luy persuader de passer les Alpes, s'ils ont des affaires à Paris. Leurs avis sortent tous de la partie inferieure ; sont tous terrestres & materiels. L'interest l'emporte toujours sur l'Honneur, & sur la Raison. Ne sentans point en leur ame de plus noble tentation que celle du gain, ils opinent avec la même bassesse, & les mêmes considerations, que feroit un Fermier, ou un Receveur, s'il estoit assis en la même place.

Que le Vaisseau, qui les porte,  
perif-

perisse s'il veut, & que le Publicy  
coure fortune, ils se consolent aisé-  
ment du naufrage de l'Estat, pour-  
veû qu'il y ait un Esquif, dans le-  
quel ils puissent gagner le bord, &  
mettre leur Famille en seureté. Nous  
nous tromperions bien, si nous les  
prenions pour ces zelez violens, qui  
*veulent estre Anathemes, pour leurs*  
*Freres; & qui demandent avec in-*  
*stance, qu'on les efface du Livre de Vie,*  
& qu'on pardonne à la Nation.

Toutefois il ne se peut pas dire  
absolument, qu'ils ayent de mau-  
vais desseins, contre l'Estat, & qu'ils  
en desirent la ruïne. Ils se reservent  
seulement leurs premieres, & leurs  
plus tendres affections: Hors de leur  
interest, je pense que celuy de leur  
Maître leur seroit fort cher. Mais le  
mal-heur est qu'ils ne sont jamais  
absens de leur interest, non plus que  
d'eux-mêmes. Ils se trouvent, en  
quelque lieu qu'ils jetent la veüe:  
Leur utilité particuliere se presente  
par

C  
par tou  
Malade  
voyoit  
Ils ne  
res, po  
liberté  
tirer de  
simple,  
dans leu  
core qu  
ration c  
sent pas  
fencer le  
puissans  
n'ont pa  
verité h  
dangere  
leur fo  
tres-imp  
Maître.  
Infir  
Ils ne co  
qui don  
vantage  
mot; &

par tout à eux, comme à cet ancien Malade, sa propre figure, qu'il voyoit perpetuélement devant luy. Ils ne se peuvent separer des Affaires, pour les regarder avec quelque liberté de jugement. Ils ne peuvent tirer de leur ame, leur raison toute simple, & toute pure, sans la mêler, dans leurs passions : De sorte qu'encore qu'ils découvrent une Conjurati- on qui se forme, ils ne s'y opposent pas neantmoins, de peur d'offenser les Conjurez, & de laisser de puissans Ennemis à leurs Enfans. Ils n'ont pas le courage de proferer une verité hardie, si elle est tant soit peu dangereuse, à l'établissement de leur fortune, quoy qu'elle soit tres-importante, au service de leur Maître.

Infirmes & miserable Prudence!  
 Ils ne considerent pas qu'un Espion,  
 qui donne des avis, ne nuit pas da-  
 vantage qu'une Sentinelle qui ne dit  
 mot; & qu'ils sont aussi bien cause  
 de

de la perte du Prince, par leur silence, que les autres, par leur trahison: Ils ne considerent pas que le laissant dans le peril, d'où ils le pourroient tirer, ils ne contribuënt pas moins à sa ruine, que ceux qui le pouffent, & le precipitent. Ils ne voyent pas que l'Infidelité ne fait point de mal, que la Foiblesse ne soit capable de faire.

Cela estant, Monseigneur, ne seroit-ce point d'eux, que l'Esprit de Dieu voudroit parler, au vingt-deuxième Chapitre de l'Apocalypse, quand il met les *Timides* au nombre des Empoisonneurs, des Assassins, & des autres hommes execrables? quand il les condamne tous à la seconde Mort, à cette Mort si terrible, & si étrange, à ce *Lac ardent de feu, & de soufre*?

Je ne sçay point la vraye intention du Saint Esprit, & ne veus pas asseurer qu'ils soient compris, dans une si rigoureuse Sentence. Mais je voy bien pourtant que ce sont les der-

dernier  
ches, &  
de fuir  
ner un  
moins,  
heur, à  
ou sur l  
le nom  
faute d  
souvent  
Soleil n  
rieux,  
perte d  
justifie  
de tout  
tresse d  
souvera  
Il n'  
blées P  
ce aveu  
l'Esprit  
trainte;  
operatio  
aucun d  
péchem

en-  
on:  
ant  
ent  
is à  
, &  
que  
que  
e.  
se-  
de  
gt-  
se  
re  
ns,  
s?  
se-  
ri-  
de  
n-  
as  
ns  
je  
es  
r-

derniers, & les pires de tous les lâches, & qu'il n'est point si honteux de fuir dans le combat, que de donner un conseil timide. Car pour le moins, si on tombe dans ce malheur, à la guerre, on peut s'excuser, ou sur le désavantage du lieu, ou sur le nombre des Ennemis, ou sur la faute des Siens. Et comme le plus souvent la poussiere, le vent, & le Soleil meritent la gloire du Victorieux, aussi sont ils coupables de la perte du Vaincu. Au pis aller, on se justifie, en accusant la Fortune, qui de tout tems a esté estimée Maîtresse des Evenemens, & Arbitre souveraine des Batailles.

Il n'en est pas ainsi des Assemblées Politiques, où cette Puissance aveugle n'a point d'entrée; où l'Esprit agit librement, & sans contrainte; où la Prudence exerce ses operations en repos, & ne trouve aucun de ces obstacles, & de ces empêchemens, qui s'opposent aux effets

fets de la Valeur. C'est pourquoy toutes les excuses des Soldats, & des Capitaines, n'ont point de lieu, pour les Conseillers, & pour les Ministres: Un homme sage ne peut pas garantir les Succés; mais il doit répondre de ses Intentions, & de ses Avis.

Il n'est donc point de pareille lâcheté à celle qui commence dès le Logis, & qui ne s'emeut pas simplement, par les aproches, & par la presence du Peril, mais qui n'en peut souffrir la seule imagination; mais qui fremit au moindre recit, qui luy en est fait. Et sans mentir, il faut bien qu'elle procede de l'entier aneantissement de la liberté, qui naît avec l'homme, & d'une dernière corruption de ce Principe de generosité, & de ce sentiment d'honneur, que nous avons tous, puis qu'elle est cause qu'on refuse même son aveu, & son consentement à la Verité, puis qu'en cet estat-là on n'est

n'est pas seulement capable de la proposition du Bien difficile. Il n'y a pas seulement moyen d'obtenir d'eux, qu'ils fassent bonne mine, en un lieu de seureté; qu'ils se déclarent, sans danger, pour la Patrie; qu'ils disputent ses droits, dans une chaire, & la servent de la langue. Chose étrange! Ils aiment mieux accepter la Servitude, sous le titre de la Paix, que de conclure à une défense, qui se doit faire avec les bras, & le sang d'autrui.

Encore voyons nous des Gens, qui atendent pour s'étonner, que la mauvaise fortune soit venuë: ils ont l'esprit hardi, quoy qu'ils aient l'ame timide. Ces gens-là parlent hautement, quand il y a du Temps, & de la Terre, entre le Danger & eux. Ciceron estoit courageux de cette sorte de courage: Il ne luy échapa jamais un mot, qui ne fût digne de la grandeur de la Republique; Il estoit vaillant pour le moins  
 dans

dans le Senat; & il proteste, ce me semble, en quelqu'une de ses Lettres, *que si on l'eût convié au Festin des Ides de Mars, il n'y fût rien demeuré de reste.*

Un semblable Citoyen n'est pas propre à se bâtre en duel: Il n'iroit pas volontiers en pourpoint aux harquebusades. Il a plus de soin que les autres, de la conservation de sa Vie, parce qu'il croit qu'elle vaut plus que la leur, & qu'il n'est pas mesfiant, de craindre la perte d'une chose precieuse. Il redoute la Mort; Ou pour mieux parler, la Nature la redoute en luy: Mais il ne redoute point l'Envie, ni la Haine; Mais il méprise également les menaces des Grands, & le murmure du Peuple. Si ses forces ne sont pas suffisantes, pour abâtre la Tyrannie, il employe sa voix, & son haleine, pour exciter les autres au recouvrement de la liberté. Il crie pour le moins *aux armes*, le plus fort qu'il peut, & con-

tredit

credit au Mal, s'il ne peut y résister. Toutes ses opinions vont à la grandeur, & à la gloire de son Maître. Il fait profession d'inimitié, avec tous les Ennemis de l'Estat. La défaveur, & la Pôvreté ne luy font point facheuses, quand il les souffre, pour la bonne Cause: Et la Mort même ne le surprenant pas, & luy donnant loisir de la bien considérer, il se résout enfin à la recevoir en homme de bien, & fait vaillance de nécessité. Par une longue & sérieuse meditation, il se forme un courage acquis, qui n'est pas moins ferme que le naturel.

Nos Prudens ne viennent point jusques là. Outre la Mort, ils admettent tant d'autres sortes d'extrémités, qu'il s'en rencontre toujours quelqueune, qui les arrête, dès le premier pas qu'ils font, vers le Bien. Ils désespèrent, avant qu'il faille seulement craindre. Ils ont toujours de tres-grands motifs, de tres-fortes

considerations, de tres-importantes causes (ce sont les termes dont ils se servent) pour ne se pas aquiter de leur devoir. Et parce qu'il n'y a point de Maxime, dans la Politique, qui ne soit combatüe par une autre Maxime, aussi certaine, & aussi probable qu'elle; & que l'Avenir a autant de formes, & de visages, que nôtre Imagination luy en veut donner, ils ne le tournent, pour le regarder, que du côté qui peut faire peur, & se defendent par la Raison, contre la Raison.

Ils considerent touïjours que les actions des hommes sont exposées à beaucoup d'inconveniens, & ne considerent jamais, que tout le mal qui peut arriver, n'arrive pas: Soit que Dieu le détourne, par sa grace; soit que nous l'esquivions, par nôtre adresse; soit que l'imprudence du Parti contraire en rompe le coup; estant tres-vray que nos fautes nous jettent souvent en des perils,

perils, d'où celles de nos Ennemis nous tirent. Mais eux prenans les choses au pis, & presupposans, pour certains, tous les accidens qui sont douteux, ils reglent leurs deliberations, comme s'ils devoient tous avenir, & d'ordinaire n'agissent point, pour vouloir agir trop seurement.

Au moins n'enfoncent-ils gueres les affaires, & ne les conduisent que rarement à leur dernier point. Ils se contentent d'une legere mediocrité de succez, & du commencement de leur bon-heur: Ils n'osent s'en promettre la continuation, jusqu'à la fin de la moindre chose. Tellement qu'avec leur froide, & leur pesante sagesse, ils peuvent differer la cheute, mais ils ne l'évitent pas: Ils appuyent les ruines, qu'ils ne sont pas capables de relever: Ils gagnent pour le plus, quelques jours, ou quelques semaines, & tiennent les Affaires en estat, en attendant que de

plus hardis qu'eux y viennent travailler efficacement.

C'est une remarque d'Aristote, que comme la vivacité de l'esprit d'Alcibiade devint extravagance, en la personne de ses Enfants, la solidité de l'esprit de Phocion, se changea en pesanteur, quand elle descendit de luy à sa Race. Mais disons plus qu'Aristote : Disons que la sagesse de ces Ministres n'attend pas si long tems à degenerer, en foiblesse, en langueur, en lâcheté : Avant que de passer ainsi corrompuë à leurs Enfants, & à leur Posterité, elle se gâte dès la sortie de leur ame, & sans en venir à l'action ; Elle paroît foible en leurs propositions, & en leurs conseils, qu'on ne peut appeller, ni prudens, ni sages, sans parler improprement ; sans faire tort à de si beaux noms, sans offenser la véritable Sagesse.

Quelle erreur ! de s'imaginer que la Sagesse ne puisse jamais estre courageu-

rage  
craint  
nou  
ges  
stote  
pas  
vieu  
te,  
du  
tre  
con  
ne  
té,  
mie  
le  
ver  
cle  
s'a  
ave  
eff  
où  
ur  
se  
le

rageuse ; quelle doive toujours craindre, & toujours trembler. Ces nouveaux Sages cōnoissent les Sages de l'Antiquité : Ils ont leû Aristote aussi bien que nous, & n'ont pas fait neantmoins leur profit de ce vieux Oracle, rapporté par Aristote, *Qu'il faut appeller le peril au secours du peril, & sortir d'un mal, par un autre mal.*

Quelque deplorable que soit la condition presente des choses, ils ne peuvent se resoudre à la nouveauté, & au changement : ils aiment mieux souffrir le changement, que le faire, & l'attendre, que le prevenir. Au lieu d'obeir à l'Oracle, & de tenter le second peril, ils s'accoutument, & se familiarisent avec le premier. Au lieu de faire un effort, pour se tirer du mauvais pas, où ils sont tombez, ils y cherchent une posture suportable, pour y sejourner. Ils se trouvent bien dans le Mal, pourveu que le Mal ne les

presse pas, & qu'ils en reculent la dernière extrémité. Ce leur est assez que la mort soit remise à une autre fois, & que cependant, on les laisse jouir de quelque intervalle de mauvaise Vie. Sans doute ils seroient de l'opinion du Poëte Espagnol, qui disoit *que la Fievre quarte estoit une bonne chose; parce qu'avec elle on estoit assuré de vivre un an; pour le moins de vivre six mois; pour le moins de ne mourir pas de mort subite.*

Ce n'est donc pas regner, ce n'est pas vaincre, ce n'est pas triompher, ce qu'ils font: C'est seulement vivre, & encore vivre d'une étrange sorte. C'est passer du matin à l'après-dinée; c'est se traîner jusqu'au lendemain. Leur gouvernement n'est ni paix, ni guerre, ni trêve: C'est un repos de paresse; c'est un somme d'assoupissement, qu'ils procurent au Peuple par artifice, & qui n'est, ni bon, ni naturel.

Ils ne sçavent point guerir; ils  
sçavent

sçave  
des,  
veule  
la ca  
faits  
là il  
non  
sa fo  
mali  
que  
dre  
ven  
c'ef  
che  
che  
tre  
rac  
qu  
à c  
ne  
le  
le  
m  
qu

ſçavent ſeulement farder les Malades, & leur faire le viſage bon. Ils veulent aprivoiſer la Rebellion, en la caeſſant : Ils la ſoulent de bienfaits, & de gratifications ; Mais par là ils la rendent plus puiſſante, & non pas meilleure ; Ils augmentent ſa force, & ne diminuent point ſa malice. Quelques fois ils luy ôtent quelques hommes, qui ſont à vendre, & des avantages qui ne luy ſervent de rien ; & ne voyent pas que c'eſt cultiver le deſordre, que de toucher ainſi legerement à ſes branches, & à ſes rejettons ; & ne mettre point le fer à ſon tronc, & à ſa racine.

Toute leur Experience n'eſt qu'une Hiſtoire de malheurs, arrivez à ceux qui oſent, & qui entreprennent. Tout ce qui n'eſt pas aiſé, ils le nomment impoſſible ; Et la Peur leur groſſiſſant les objets, & leur multipliant, preſque à l'infini, chaque individu ; quand trois Malcon-

tens se retirent de la Cour, avecque leur train, ils se figurent une armée d'Ennemis, à la Campagne, qui entraîne les Villes, & les Communautés après elle, sans trouver de résistance. Après quoy, ils ne se mettent point en devoir de les châtier, mais ils tâchent de les adoucir; & au lieu de les aller visiter avec des canons, & des soldats, ils leur envoient des gens de robe longue, chargez d'offres, & de conditions, & leur promettent beaucoup plus, qu'ils ne pourroient esperer de la Victoire.

Ainsi ils obligent le Prince à descendre de son Thrône, pour traiter avecque ses Sujets. D'un Souverain, ils font une Personne privée, & d'un Legislatteur, un Avocat. Par cette breche ils rompent l'Entre-deux qui le separe du Peuple, & changent la Puissance en Egalité. Les Coupables montent sur le Tribunal, & deliberent de leur propre fait, avecque leur

leur Juge. Ils nomment le lieu de la Conference, & on l'accepte : Ils choisissent pour conferer, les Personnes en qui ils ont plus de confiance, & on les leur donne. Et là il ne se parle, ni de pardon, ni de Grace : Ce seroient des termes trop rudes, & qui leur feroient mal aux oreilles ; Mais le Maître offensé declare solennellement, que tout a esté fait, pour le bien de son service, & sçait bon gré, à ses Serviteurs infideles, des injures qu'il a receües d'eux.

Enfin le dessein de nos Gens n'estant que de congédier la Compagnie, & de separer les Aliez : ils leurs accordent plus qu'ils ne demandent, Ils sont prodigues de la Foy publique : Ils ne menagent point le nom du Roy ; Et de cette sorte, ils le mettent sur le bord de deux extrêmitéz également dangereuses : Car soit qu'il veuille tenir sa parole, en ruinant ses Affaires, soit qu'il rétablisse ses Affaires, en violant sa paro-

le, il est toujourns reduit à une deplorable élection ; ou de hazarder son Estat, pour estre fidele ; ou de manquer à son honneur, pour demeurer Roy.

Mais si avant tout cela, & les choses estans encore entieres, il desire prendre une resolution genereuse, & digne de luy ; s'il ne veut plus, que sa bonté soit une rente, & un revenu certain aux Rebelles ; s'il se lasse d'épuiser ses cōfres, pour soudoyer les armées de ses Ennemis, & de payer tous les jours une chose qu'il n'aquiert jamais : Alors ces habiles Conseillers luy viennent représenter, avec beaucoup de mines & de grimaces, qu'il ne faut pas aigrir les Affaires ; que les Sages cedent à la violence du Temps, comme les Dieux à la nécessité du Destin ; que les Princes, qui ont regné devant luy, n'ont osé remuer cette pierre ; qu'il y auroit de la presumption, à vouloir mieux faire que ses Peres ;  
que

que la Guerre est un mauvais moyen, de reformer les Estats; que de mettre un Corps en pieces, pour le rajeunir, c'est un remede de Magicien; que de brûler sa Maison pour la nettoyer, c'est un conseil d'Ennemi, c'est une resolution de Furieux.

Cen'est pas tout que cela. Ils étalent en-suite de grands Lieux communs, sur les loüanges de la Paix & du Repos. Ils employent tout l'art des Rhetoriciens, à luy exagerer les miseres de la Guerre. Ils n'oublient pas la profanation des Temples; les Loix divines & humaines violées; afin de faire couler leur propre lâcheté, dans son esprit, sous ces termes specieux, & de luy persuader qu'ils ont raison, ne voulans pas luy avouër qu'ils ont peur. Ils vivent ainsi auprès du Prince, & se maintiennent entre Luy, & les Rebelles, par le commun besoin qu'on a de leur entremise, à conduire ce sale trafic, & à conserver deux Partis on-

un Estat, sans que l'un puisse détruire tout à fait l'autre.

Ils sont aussi le plus souvent bons Amis des Etrangers. Que sert-il de le dissimuler ? Ils appréhendent beaucoup plus de déplaire au Roy leur Voisin, que de desservir le Roy leur Maître. De sorte qu'il ne faut point parler sous leur Ministère, de protéger les Foibles, contre l'oppression des plus Forts, de réveiller les Pretensions qui dorment ; d'entreprendre rien hors du Royaume ; quelque justice, quelque bienveillance, quelque Facilité, qui semble persuader telles Entreprises. Ils condamnent la memoire de Charles huitième, & maudissent les voyages d'Italie : Ils se moquent même de ceux de la Terre Sainte, jusqu'à offenser la pieté des Siecles passez ; Ne craignans point de redire après un Impie, de celuy-cy, *que c'estoient des fievres du Temps, & des maladies Populaires ; que c'estoient des jeunesses* de

de nos Princes, & des chaleurs de foye de leurs Conseillers. Un de ces gens-là m'a souû tenu qu' Alexandre n'avoit jamais esté; que son Histoire estoit un Roman; que celuy d'Amadis n'estoit pas plus fabuleux, ni plus éloigné de la Vraysemblance.

Que si la mollesse de leurs Conseils ne prevaut pas toujourns à la vigueur & aux bonnes inclinations de leur Maître: Si quelque injure sensible, & qui ne se peut dissimuler, oblige l'Estat à un ressentiment public; Alors ne pouvans pas blâmer la chose, dans son principe, ils la décrient tant qu'ils peuvent, dans les suites, & par ses effets. Et comme si la Victoire ne valoit pas les frais de la Guerre, quand une Ville a esté prise sur l'Ennemy, *C'est perdre, disent-ils, que de gagner de la sorte. Tant de gens de bien sacrifiez à la vanité d'un seul (ce seul sera peut estre un Prince du Sang, ou un Fils de France;)*

*Tant de Millions sortis du Royaume, pour l'acquisition d'une Bicôque! La seule dépense de l'Artillerie acheveroit de nous ruiner, si nous faisons une seconde Conquête.*

Pareils Ministres ne pouvoient se consoler à Chartage des Victoires d'Annibal en Italie: Ils crioient dans le Conseil, quand on apportoit de bonnes nouvelles, & qu'on verfoit à pleins boisseaux les bagues des Chevaliers Romains, qui avoient esté tuez à la Guerre; *Qu'il garde ses Anneaux de fer, & ses Trophées de papier, & qu'il nous rende nos Hommes, & nôtre Argent. Jamais les affaires de la Republique ne furent ni plus fleurissantes, ni plus ruinées: Elle n'eut jamais ni plus de reputation au dehors, ni plus de misere, dans ses entrailles.*

Pareils Ministres ont esté cause de la fin des deux Empires, & ont perdu Rome & Constantinople, par la fatale mollesse de leurs conseils. Ils ont ouvert la porte à tous les Barbares:

baires : Ils ont honteusement acheté la Paix, soit des Goths, soit des Vandales, soit des autres Peuples de l'Aquilon, d'où tout le Mal devoit venir dans le Monde. Ils ont conté pour rien ce deshonneur de l'Empire, & cette infamie du Nom Romain, pourveu que par la douceur du Mot, ils pussent corriger l'amertume de la Chose, & que quand ils payoient Tribut à leurs Ennemis, il leur fût permis de dire qu'ils donnoient Pension à leurs Aliez. Ils ne se font point souciez de la fortune de l'Avenir, & de ce que deviendroit la Posterité, pourveu qu'ils pussent autant vivre, que l'Etat qu'ils gouvernoient pourroit durer.

Faisons leur grace neantmoins encore une fois, & ne les accusons point de trahison. Je croy qu'ils ne voudroient pas vendre, & livrer leur Maître ; Mais ils ne sont pas fâchez que le Monde sçache qu'ils le peuvent faire : Ils ne font point de  
diffi-

difficulté de le mettre à prix, en certaines occasions : Il souffre qu'on le marchande; Ils baillent même des échantillons aux Marchands, quoy qu'ils ne se veuillent pas deffaisir de la Piece entiere. C'est une de leurs Maximes qu'on peut tromper quelquefois le Prince, pour son propre bien : Et quand ils s'entendent avec les Ministres des autres Princes, ils appellent cela, *travailler au bien general de la Chrestienté, & maintenir la paix entre les Couronnes.*

N'a-t-on pas bien crû du tems de nos Peres, que Barberouffe, & André Dorie, n'estoient pas en mauvaise intelligence? On ne pouvoit pas dire pourtant, que l'un ne fût bon Serviteur de Soliman, & l'autre de Charles : Mais ils avoient besoin l'un de l'autre, pour faire valoir leurs services, auprès de leurs Maîtres, & pour bien garder la place qu'ils y tenoient. Le Turc louoit le Chrestien, & en parloit comme  
du

du seul homme, qui luy donnoit de la peine : Le Chrestien rendoit la pareille au Turc, par des paroles aussi obligantes, & aussi avantageuses. Et un Esclave d'Alger dit, sur ce sujet, assez plaisamment au Vice-Roy de Sicile, *que jamais un Corbeau ne creve les yeux à un autre Oyseau de son espece ; & que si Dorie estoit ruiné, Barberouffe auroit peu de credit à la Porte du Grand Seigneur, comme aussi Dorie descendroit de plus d'un degré, à la Cour de l'Empereur, par la ruine de Barberouffe.*

Ils s'aidoient donc, & se favorisoient reciproquement, dans la continuation de la Guerre, qui estoit leur Métier, & leur Affaire. Et puis que des Hommes ambitieux, par consequent qui aimoient l'honneur, ont esté capables d'un pareil trafic, je vous laisse à penser si des Hommes qui n'aiment que leur interest, & qui ne cōnoissent point d'autre Honnête que l'Utile, ne seront pas bien aises

aïses de conserver leur autorité, par un semblable commerce. Ne voudront ils pas, à vôtre avis, se rendre necessaires pour durer? Ne feront-ils pas pour la Paix, qui leur doit estre une moisson d'or, & une moisson qui ne manque point, ce que les autres faisoient pour la Guerre, dont la recolte est si incertaine, & les fruits sont si aigres & si amers?

**T**El est le procedé de nos Sages dans l'Administration de l'Etat, & dans la haute Region du Ministère. Mais quand ils descendent plus bas, & que leurs devoirs sont plus aïsez; pour cela ils ne s'aquittent pas mieux de ce qu'ils doivent. Les affaires des Particuliers, qui dependent d'eux, prennent même train que les Publiques. En des Occasions seures & faciles, où ils pourroient montrer de la force à bon marché, ils ne peuvent s'empêcher de faire voir leur naturelle foiblesse.

Ils

Ils ne voudroient pas perdre l'amitié de ceux, dont ils ravissent le bien; & en même tems, ils craignent & offensent les mêmes personnes. Ils s'entretiennent avec tout le monde, par des réponses generales, & qui n'obligent point precisément. On ne part jamais mal satisfait d'après d'eux. Ils ne bravent, ni ne rebutent jamais personne. Ils ne donnent que de belles paroles, & de bonnes esperances.

A celuy qui leur demande justice, ils font des civilitez, & des complimens: Ils presentent des roses & des violètes à qui a besoin de pain. Après vous avoir tenu un an en longueur, vous promettans de jour à autre, de vous donner contentement; à la fin quand vous les pressez de la conclusion, ils vous prient de leur dire ce que c'est, & vous font voir toutes les fois que vous avez parlé à eux, qu'ils n'ont jamais eu dessein de vous écouter.

Un

Un Pretendant en Cour de Rome, y ayant esté traité de cette sorte, & s'en retournant chez foy, comme il en estoit venu, trouva un gibet à la sortie de Boulogne (la Cour de Rome y estoit alors) & s'estant arrêté quelque tems devant ce gibet, à regarder un Pendu qu'on venoit d'y mettre, on dit qu'il s'écria, tout d'un coup, à haute voix, *Que je t'estime heureux, mon Ami, de n'avoir point affaire au lieu d'où je viens?* Vous voyez a qui ils font cause que les gens d'affaires portent envie, & en quel lieu ils obligent d'aller chercher la felicité. Et en effet, Mort pour Mort, & Bourreau pour Bourreau, il vaudroit encore mieux une prompte Mort, & un Bourreau diligent.

Ils sçavent ainsi lasser la patience des Solliciteurs; Ainsi ils se vangent de l'importunité des Supplians, & ne se mettent point en cholere, pour les mettre au desespoir. En quoy,

quoy, à dire le vray, leur procedé est  
 je ne sçay quoy de bien rare, & bien  
 digne de nôtre consideration. Rien  
 ne se peut imaginer de plus doux, ni  
 de plus tranquille que leur malice.  
 Il entre dans leur poison, autant de  
 sucre que d'arsenic; & l'égalité de  
 leur humeur est semblable au calme  
 de cette Riviere, où les corps les plus  
 legers vont à fonds, sans qu'il pa-  
 roisse une nuée en l'air, ni qu'il y ait  
 une haleine de vent, qui la pousse.

Un Homme de cette sorte, est un  
 sçavant Artisan de Calomnies: Il ne  
 manque jamais de plâtre, ni de cou-  
 leurs; Il sçait preparer & polir ad-  
 mirablement les mauvais offices. Il  
 blâme avec des Eloges, & non pas  
 avec des Invectives. En apparence,  
 il rend témoignage au grand Merite,  
 & en effet, il donne des soupçons  
 de la grande Reputacion. Vous di-  
 riez qu'il plaint ceux qu'il accuse, &  
 qu'il a pitié de ceux qu'il veut rui-  
 ner. La Rhetorique apprend à mé-  
 dire

dire grossièrement; Il a trouvé une façon bien plus delicate de faire la même chose. Cela s'appelle frapper sans lever le bras: C'est blesser sans qu'il coule de sang de la playe, ni qu'il paroisse de coup. Il se déguise en Ami, pour haïr, avec plus de feureté. Et afin qu'il soit crû charitable, dans le moment même qu'il assassine, il ne tuë personne, dont premierement il ne face l'Oraison funebre.

*Tous les yeux dit-il au Prince, sont tournez sur luy. Les Soldats l'appellent leur Pere, & le Peuple pense que c'est son Intercesseur, envers vôtre Majesté. Il ne tient qu'à luy, qu'il ne se prevale de cette faveur universelle, & que de la possession de tant de Coeurs, il ne forme un Parti qui porte son nom. Je croy neantmoins qu'il ne voudroit pas manquer à son devoir, & qu'il n'a que de bonnes intentions. Les Astrologues & les Poëtes luy promettent bien un Royaume; Mais outre que ce sont gens, qui ne tien-*  
nent

neant pas ce qu'ils promettent, c'est peut-estre un Royaume d'outre mer; Il doit peut-estre l'aller conquérir aux dernières extrêmités de la Terre. Cependant il y a de l'apparence qu'il se contentera de la place, que vôtre Majesté luy donne après elle. Son ambition sera plus sage & plus modeste, que celle des autres Ambitieux. Il se peut, Sire, que ses desseins respecteront la Couronne de son Maître, & les Loix de sa Patrie.

La jalousie du Prince s'alumant, par ces excuses magnifiques, & par cette douceur apparente, mêlée de cette raillerie amère; la défiance entre en son ame, avec l'estime. Mais il reste encore quelque chose à faire. Le travail est heureusement commencé; mais il n'en doit pas demeurer là, & le Courtisan dissimulé passe plus avant. Il ajoûte, que quoy qu'on puisse dire, & quelque crime qu'on allegue, il ne scauroit conclure à la condamnation d'un Homme, qui autrefois a si bien servi; Qu'il faut que Phi-  
lippe

lippe ou Alexandre se conseille, en cecy, avec soy-même, & avec les Dieux Immortels, qu'il considere s'il y a plus de dommage, à se défaire d'un Serviteur de ce merite, qu'il n'y a de peril, à ne s'en défaire pas. Vous ne pouvez le perdre, sans un notable interest de vôtre Estat; Vous ne le pouvez conserver, sans un danger évident de vôtre Personne: Regardez, Sire, lequel des deux vous est le plus proche, ou vôtre Estat, ou vôtre Personne. Voyez s'il vaut mieux vous défier toujourns de cét Homme-là, ou vous en assurer par le seul moyen que vous en avez. Un Souverain peut-il estre en seureté, tant qu'il y aura un Particulier qui peut corrompre le Senat, débaucher les Legions, & faire revolter les Peuples?

De cette forte, sans faire de hautes exclamations, ni employer les figures violentes, il persuade une Ame timide, & pousse la Crainte, dans la cruauté. Ainsi la Cruauté fait la douce, & paroît officieuse, &

bien-

bien-faisante. Par des loüanges empoisonnées, & pire mille fois que la médisance toute seiche, il opine à la mort, en disant qu'il ne veut pas opiner. Il se décharge de l'envie du meurtre par le biais dont il se fert, pour en faire la proposition. Il defere son Ennemy, en évitant le nom odieux d'Accusateur. Achevant de le détruire, luy donnant le dernier coup, il dissimule encore sa haine, il fait encore le bon, & le pitoyable.

Mais avec tout cela, il a si grand' peur qu'il ne meure pas, & que la Ligue soit la plus forte, qu'après avoir jetté, ou Philippe, ou Alexandre, dans des resolutions extrêmes, il fait joüer un autre jeu de l'autre côté. Il avertit celuy qu'il a entrepris de ruiner, *Qu'il n'y a plus de moyens de le servir au Palais, contre une infinité d'Ennemis secrets, qui luy rendent de mauvais offices: Que pour luy, il ne connoît plus le Present, & ne sçait que penser de l'Avenir, voyant le Prince*

G dans

*dans des humeurs si étranges, & si éloignées de la première douceur de son Naturel; Qu'il estime heureux ceux qui sont retirez en leur Maison, & qui ont quitte une Cour, où les Gens de bien ont perdu leur place, n'y pouvans plus estre que témoins de la violence des méchans. Qu'il est sur le point de demander son congé, afin qu'il ne semble pas approuver, par sa présence, le mal qu'il ne sçauroit empêcher, par ses conseils; & que ni ses yeux mêmes, ni ses oreilles, n'ayent aucune part aux choses qui se preparent.*

**V**Oilà une petite Montre de ce grand Commerce de Piperie, que l'on exerce à la Cour. Et c'est à peu près ce que vouloit dire, après nôtre Tacite, l'Histoire manuscrite que nous avons veüe par son **PES-SIMUM INIMICORUM GENUS LAUDANTES**. C'est l'explication, ou la paraphrase du passage d'Ammian Marcellin, quand il parle

parle de la Cour de l'Empereur Con-  
 stance; Et ce sera encore, si vous le  
 voulés, le commentaire de ces deux  
 Vers de la divine Jerusalem, que le  
 feu Roy Henri le Grand trouvoit si  
 beaux, & si dignes de Monsieur le\*\*  
*Grand Fabbro di calunnie, adorne*  
*in modi*

*Novi, che sono accusa, & paion lodi.*

C'est particulièrement au Pais de  
 ces deux Vers, où il se trouve de ces  
 excellens Trompeurs; & il me sou-  
 vient d'un des principaux Ministres  
 de la premiere Cour de la Chrestien-  
 té, qui estoit passé Maître en cette  
 belle science. De si loin qu'il voyoit  
 un homme, à qui il venoit de rendre  
 un mauvais office, il luy crioit à hau-  
 te voix, L'HO SERVITA SIG-  
 NOR. Et avec ces maximes de Pipe-  
 rie, il a gouverné fort long-tems  
 le Monde: Il est parvenu à une ex-  
 trême vieillesse, en ne refusant, ni  
 n'accordant rien; en ne disant, ni  
 ouy, ni non; en recevant les deux

Parties, avec la même serénité de visage. Qu'il meure donc, quand il luy plaira, ce Romain si peu digne de la vieille Rome; si éloigné de la candeur, & de la sincérité de l'ancien Fabrice: on pourra mettre sur son Tombeau, avec vérité, QU'IL A MENTI SOIXANTE ET DIX ANS, & que la Comédie, qu'il a jouée, a duré toute sa vie.

Il est vray que nous aprenons de quelques exemples, qu'on a vécu autrefois assez heureusement, sous ces molles & languissantes Dominations, & qu'elles n'ont pas toujours esté funestes à la Patrie. Mais il faut prendre garde dans l'Histoire, si l'Administration que nous louons, n'est point la suite d'un meilleur Règne, si ce n'est point la chaleur qui reste d'un feu qui n'est plus, & le mouvement du branle quia cessé. Il faut remarquer si ce ne sont point les vertus des Peres, qui soutiennent l'infirmité des Enfans, & leur

épar-

épargne qui fournit à leurs débauches. Car en effet, après un long ordre, les Affaires vont presque d'elles-mêmes, & la Police ne peut pas si tôt recevoir d'alteration, se ressentant encore de la bonne impression que quelque grand Prince y aura laissée. D'ailleurs c'est le naturel des choses du Monde, de demander du tems, & d'avoir de la peine à passer d'un estat à l'autre. De sorte que s'il est arrivé, que la République soit demeurée ferme, sous telles Puissances, foibles, debiles, mal assurées, elle estoit peut-estre obligée de son repos, aux bons & solides fondemens, qui avoient esté posez de longue-main, quoy qu'on ne mît au dessus, que du chaume, ou de la terre. Ce n'estoit pas tant un fruit du Gouvernement present, que les restes de l'heureuse Conduite du passé.

D I S C O U R S  
S I X I E M E.

**A**CETTE scrupuleuse & défiante Sagesse, il se peut opposer une certaine Vertu brutale, s'il m'est permis de la nommer de la sorte. Mais pour la faire mieux reconnoître, & pour la définir en la décrivant, ne la nommerions nous point une Probité passionnée, indocile, impetueuse; qui suit plutôt la fougue de la Nature, que la discipline de la Raison; qui a plus de courage que d'adresse?

Au commencement il semble que ce soit vigueur, & ce n'est que dureté; On la prendroit pour force, & ce n'est que violence; dans laquelle l'esprit se fixe, pensant se roidir, & devient immobile, pour vouloir estre trop ferme. Or est-il qu'il im-  
por-

port  
l'esp  
fion  
pres  
& r  
dive  
char  
qui  
poir  
nes,  
réte  
luy  
tres-  
cho  
Min  
châc  
d'un  
forte  
me f  
enco  
J  
de c  
ven  
d'ar  
ces

S porte de sçavoir tourner & plier l'esprit, selon l'exigence des occasions, & la varieté des sujets qui se presentent. Si on ne le rend souple & maniable; s'il n'est capable de diverses formes, dans un Monde si changeant que celuy-ci, son Usage qui doit estre universel, & n'avoir point d'objet defini, trouve des bornes, dès l'entrée de la carriere; s'arrête à quelques rencontres, qu'il luy faut choisir; ne s'étend qu'à un tres-petit nombre de choses. Et ces choses arrivans assez rarement; les Ministres au contraire devans agir chaque jour, il ne se peut pas que d'une seule drogue, ils facent toutes fortes d'operations, & que du même feu qu'ils échaufent, ils puissent encore rafraichir.

J'avoüe bien qu'ils ont beaucoup de cœur, & que leurs intentions peuvent estre bonnes; Mais il n'y a point d'art ni de methode, pour conduire ces avantages de la naissance. Ils sont

faits tout d'une piece: Et s'il est question de passer par quelque ouverture difficile; au lieu qu'ils doivent baisser la tête, il leur faudroit hausser la muraille: Il faudroit contraindre le Tems, les Hommes & les Affaires, de leur obeir, & de les suyvre. Ainsi ne voulans jamais entrer, dans le sens d'autruy; ne pouvant jamais changer de place, ne connoissans point d'autre Raison que la leur, ils ne sont pas fort propres à gouverner les Estats, où il est besoin de prendre de nouveaux avis, sur la nouveauté des accidens qui arrivent, & où quelque-fois le Pilote peut apprendre quelque chose des Passagers.

Quelle mal-heureuse regularité, pour vouloir aller tout droit, de ne se détourner pas d'un Abîme, qui est au milieu du chemin; de donner à travers les Ecueils, pour avoir l'honneur de ne point gauchir; de rejeter la bonne resolution, parce qu'un

qu'un  
dant  
bent  
mes,  
ces E  
la pre  
feroit  
gent  
r'hab  
estre  
estre  
Q  
vaife  
bord  
tion  
puter  
moin  
pour  
lontie  
Opin  
le M  
qu'ils  
ment  
rance  
Si

qu'un autre l'a proposée ? Cependant les Genereux imprudens tombent à toute heure dans ces Abîmes , & heurtent sans cesse contre ces Ecueils : Ne pouvans parvenir à la premiere gloire de la Vertu , qui seroit de ne point faillir ; ils negligent la seconde , qui est de sçavoir r'habiller ses fautes : Ne pouvans estre parfaits , ils ne veulent point estre penitens.

Quelque cause , bonne ou mauvaise , qu'ils ayent embrassée d'abord , ils aportent une obstination aveugle à la soutenir , & disputent aussi violemment pour le moindre de leurs sentimens , que pour la Religion de leurs Peres. Volontiers ils seroient Martyrs de leurs Opinions. Ils continüent toujourns le Mal commencé , pour montrer qu'ils entreprennent , avec jugement , ce qu'ils font avec perseverance.

Si une proposition qu'ils ont mi-

se en avant, par maniere de discours, & qu'ils ne croient point veritable, vient à estre contestée, dès là ils s'interessent à la defendre: Après, ils se la persuadent à demi: Dans le progrès du raisonnement, ils la tiennent tout à fait assuree; & ne la quittent point, que de Question problematique qu'elle estoit, pour le plus, au commencement de la Conference, ils n'en ayent fait un point de Foy, en sa conclusion.

Si on les prie de considerer que les Ennemis sont puissans, & en grand nombre; ils répondent qu'il y a beaucoup de gens, & peu de Soldats; que ce ne sont point de vrais Ennemis, que c'est de la Canaille mutinée. Si on leur remontre que le passage de l'Armée ne se peut faire, par l'endroit qu'ils se sont imaginez; ils s'agitent, & se tourmentent là dessus de telle façon, qu'il semble qu'ils pretendent de l'y faire passer, par la seule force de leurs paroles.

Je

OU DE LA COUR. 155

Je ne me figure point icy des choses qui ne sont point: Je ne fais point des Hommes artificiels: J'en connois, Monseigneur, & je vous les pourrois nommer, qui agissent de cette sorte, dans les Conseils; qui ne se rendent, ni à la Raison évidente, ni à la Coûtume établie, ni à l'Usage receu. Ils opposent la singularité de leur Opinion au consentement des Peuples, & à la foule des Exemples. Les Brefs, & les Bulles des Papes; les Edits, & les Declarations des Rois sont pour les autres; & non pas pour eux. Ils cassent tous les Actes publics, quand ils ne s'accordent pas avecque leur sens particulier.

N'avons-nous pas veû en Flandre, premierement, & depuis en Italie, un Ministre Espagnol; qui estoit de cette humeur? Il ne pût jamais se résoudre à reconnoître pour Roy de France, le feu Roy Henry le Grand: Il ne le pût jamais appeller

que le Bearnais, ou le Prince de Bearn, lors qu'il vouloit luy faire faveur. La Ligue estoit morte, & sans esperance de ressusciter. La Paix de Verveins avoit esté publiée, & tous ses Articles executez. La Reconciliation du Roy s'estoit faite solennellement avec le Saint Siege. Le Roy d'Espagne luy envoyoit des Ambassadeurs, & en recevoit de luy. Tout cela neantmoins ne flechissoit point l'esprit du Ministre. Il vouloit estre plus contraire à la France, que l'Espagne, & plus Catholique, que l'Eglise. Son opiniâreté excommunioit celuy, que le Pape avoit absous. Et il en estoit encore en ces termes, l'année mil six cens dix, à la veille que le Bearnois s'alloit rendre Maître d'une bonne partie de l'Europe. Et que sçait on s'il n'eût pas commencé, par la Duché de Milan, dont ce Ministre estoit Gouverneur, afin de luy faire changer de stile ?

Les Sages, dont nous fîmes hier l'examen, n'asseurent quoy que ce soit; n'oseroient jurer, qu'il soit jour en plein midy; ne sont point certains, si les choses qu'ils voyent, sont ou Objets ou Illusions. Quand on leur demande leur sentiment, ils disent toujourns, *Je pense*, & jamais *je scay*; & dans les affaires les plus claires, on ne peut tirer d'eux que, *peut-estre, il se peut faire, & il faudra voir*. Ce qui procede, selon l'avis d'Aristote, d'une opinion generalement mauvaise, qu'ils ont conceuë du Monde, & des apparences. De sorte qu'ils se peuvent tromper quelque-fois; mais on ne les trompe que rarement. S'ils perdent, ce n'est que pour vouloir trop bien jouër: C'est d'eux-mêmes, & de leur malheur, qu'ils se doivent plaindre, & non pas de l'avantage, & de la piperie de leur Ennemy. Aussi cherchent ils premierement la seureté, & en suite le profit. Ils se gouvernent,

par le discours de la Raison, qui conclud à l'Utile & au Certain; & ne vivent pas, selon l'Institution Morale, qui se propose l'Honnête, & le Hazardeux.

Imaginez vous tout le contraire des autres, dont il s'agit, qui ne s'expriment qu'en termes affirmatifs; qui decident les matieres les plus douteuses, & les plus embrouillées, par un, *cela est, il ne peut estre autrement, il faut de necessité absolue qu'il arrive ainsi.* D'ordinaire ils quittent le plus grand de leurs interests, pour la moindre de leurs passions. Ils preferent les loüanges aux presens, & les remerciemens aux recompenses. Ils se promettent merveilles de l'Avenir, & de la Fortune. Ils font valoir leurs doutes, leurs soupçons, leurs esperances, jusqu'à l'infini.

Avouons pourtant la verité, à l'avantage des Gens d'aujourd'huy: Ils valent mieux que les Gens d'hier. Au jugement d'Aristote, les Timides

des font defectüeux , en ce qu'ils n'aspirent pas aux choses, dont est digne le Magnanime, & en ce qu'ils n'aspirent pas mêmes à celles, dont ils sont dignes. Mais les Audacieux ne sont excessifs, qu'en ce qu'ils aspirent aux choses, dont est digne le Magnanime, & non pas eux; je parle de la Magnanimité, comme vous voyez, dans la rigueur des Philosophes, & non pas dans la licence des Poëtes; qui appelleroient bien Magnanimes nos Gens d'aujourd'huy, puis qu'ils appellent ainsi leurs Geans, leur Phaëton, & leur Capanée.

Il est certain que cette Audace & cette Fierté ne déplaisent pas toujours au Monde: En quelques rencontres elles ont eu de l'approbation, & des loüanges: Elles ont esté estimées, & ont reüssi en la personne de ce Romain, qui semble si honnête homme à Monsieur le Duc d'Espernon, & à Monsieur le Maréchal

chal Desdiguieres. V<sup>o</sup>tre Altesse  
veut bien que je la face souvenir du  
stile, dont il écrivoit à l'Empereur.

La fidelité de ce Romain estoit  
sans reproche: Et neantmoins il fut  
accusé, en son absence, & trouva  
un Delateur à la Cour. Il comman-  
doit une Armée en Allemagne: &  
avoit beaucoup de creance & d'auto-  
rité, dans sa Province, & parmi les  
Gens de guerre. Estant averti de ce  
qui se passoit à Rome, & des mauvais  
offices qu'on luy rendoit au Palais,  
il écrivit à l'Empereur une Lettre  
hardie & superbe, dont voicy à peu-  
pres les derniers mots: *Ma fidelité a  
esté pure & entiere, jusques icy, & je ne  
changeray point, si on ne m'y force. Mais  
quiconque viendra pour succeder à ma  
Charge, je suis resolu de le recevoir,  
comme ayant entrepris sur ma vie.* AC-  
CORDONS NOUS, S'IL VOUS  
PLAIST, CESAR. A VOUS  
L'EMPIRE, ET A MOY MON  
GOUVERNEMENT.

Ces

Ces Gens là difficilement s'entendent, avec l'Ennemy, mais ils se cabrent aisement, contre leur Maître. Ils ne sont jamais rebelles, de dessein formé, & par inclination au mal; mais ils le peuvent estre, par dépit, & par ressentiment. Ils ne manquent point de fidelité, pourveu qu'on se fie en eux. Ils ne desservent point, mais ils veulent servir à leur mode. Ils veulent estre Arbitres de leur devoir, & de leur obeissance.

Un de ces Gens là (vous le connoissez, Monseigneur) me voulut prouver il n'y a pas long-tems, qu'il servoit son Maître, en luy desobeissant. Ce fut dans un entretien, de près de quatre heures, que j'eus avecque luy, lors que je le fus visiter, en son Gouvernement, de la part de vôtre Altesse. Par une plaisante distinction qu'il faisoit du Roy, & de l'Estat, il me dit que de fraîche date, & dans une occasion, qui n'estoit pas encore passée, *il avoit esté tout droit*

droit au bien de l'Etat, sans avoir é-  
 conté plusieurs différentes voix, qui le  
 vouloient arrêter par les chemins, en  
 luy alleguant le nom du Roy. A quoy  
 il ajoûtoit, se fondant sur un princi-  
 pe, qu'il prenoit un peu de haut; que  
 le Roy son premier Maître, Pere du Roy  
 d'à present, luy avoit commandé, avant  
 sa mort, que s'il venoit un tel tems, &  
 qu'il arrivât un tel accident, il ne man-  
 quât pas à faire une telle chose, quelque  
 ordre contraire qu'on luy aportât de la  
 Cour, pour l'en empêcher. Qu'il avoit  
 crû estre obligé, en conscience, de suivre  
 les intentions du plus grand, & du plus  
 sage Prince du Monde, qu'il n'avoit pas  
 appréhendé de pouvoir faillir, se con-  
 formant aux sentimens de Celuy, qui  
 ne faisoit point de fautes.

Mais allez, je vous prie, verifiez  
 ce commandement secret, qui n'est  
 venu à la cōnoissance de personne;  
 non pas même de la Reine vêve du  
 feu Roy. Pour sçavoir au vray ce qui  
 en est, il faudroit employer les char-  
 mes

OU DE LA COUR. 163

mes de la Magie: Il faudroit évoquer l'Ame du plus grand, & du plus sage Prince du Monde; de celuy qui ne faisoit point de fautes; & luy demander, si le Ministre qui l'allegue, ne l'allegue point à faux. C'est une raillerie de penser estre encore à Philippe, sous le Regne d'Alexandre; de vouloir persuader à son Maître, qu'on a raison de desobeïr; que l'opiniâtreté a du merite; qu'il suffit de bien servir, quoy que ce soit, contre le gré de Celuy qu'on sert.

Que ces Gens-là, qui servent ainsi à leur mode, soient toujours, s'il y a moyen, à deux cents lieuës de la Cour; Qu'on les employe, s'il est possible, en des lieux obscurs, où les mauvais exemples, n'estans pas si regardez, ne sont pas si dangereux.

Mais il seroit mal de les appeller auprès de la personne du Prince, où le respect n'est pas moins necessaire, que le service, & où ils voudroient estre

estre ses Tuteurs , plutôt que ses  
Conseillers.

Ce sont d'excellens Hommes, je  
ne le nie pas; mais cette excellence  
n'est pas bien en sa place, sous la  
puissance d'un autre. Ils aiment l'E-  
stat & la Patrie; mais ils haïssent la  
Dependance, & la Subjection. Leur  
fin est droite; mais leurs moyens  
sont obliques, & semblent contrai-  
res à leur fin. Car ayans, pour objet,  
le bien de la Monarchie, ils usent de  
toute la licence, qui pourroit avoir  
lieu, dans le Gouvernement Popu-  
laire: Encore plus que cela: Vou-  
lans servir, ils veulent servir, en Sou-  
verains. Ils m'ont dit eux-mêmes,  
dans nôtre entretien, de près de  
quatre heures, *qu'ils estoient trop*  
*Vieux, pour se remettre aux premiers*  
*élemens de leur devoir;* Et moy en sou-  
riant, à ce qu'ils disoient, je leur ay  
dit de plus, *qu'ils estoient trop grands,*  
*pour aprendre cette leçon, qu'un Do-*  
*cteur de Cour donne à son Fils, dans*  
l'Hi-

*l'Histoire Grecque*, MON ENFANT  
 FAIS TOY PETIT. Bons Gouverneurs de Province, bons Gardiens de la Frontiere, bons Portiers du Royaume, tant qu'il vous plaira; Mais bons Ministres d'Etat, & bons Courtisans, je ne l'accorde pas, de la même forte.

Il y a des Affaires, dans lesquelles il se peut prendre divers Partis; & de plusieurs biais qui s'offrent, on doit choisir le plus propre, pour les bien manier. En telles Affaires ils apportent la même passion, & se laissent aller aux mêmes emportemens, que nous avons déjà remarquez sur le sujet des Nouvelles. On ne sçauroit les voir que dans l'une, ou dans l'autre extrêmité. Ils aiment mieux tomber, que descendre. Ils desirent avoir Tout, ou Rien. Ils demandent, ou la Mort, ou la Victoire; Quoy que neantmoins il me semble que ce soit beaucoup d'emporter les trois quarts, quand  
 on

on ne peut obtenir le Tout; & qu'en-  
tre la Mort & la Victoire, il y ait la  
Paix, qui est un bien de valeur in-  
estimable, & qui doit estre recher-  
ché des Vaincus, & desiré des Vi-  
ctorieux.

Mais ce qui nous semble, ne les  
persuade pas, & ils n'ont point d'ou-  
reilles, pour nos remontrances. Il  
n'y a pas moyen de divertir leur ima-  
gination de son objet, & de luy faire  
changer de visée. Ils sont enne-  
mis de tout accommodement, & se  
attachez aux régles qu'ils se pre-  
scrivent, & à la rigueur de l'exacte  
Justice, dont ils se piquent, qu'il  
est impossible de les rendre capables  
de l'Equité. Il n'est pas possible de  
leur faire prendre recompense d'une  
chose, quand elle est perduë: Ils veu-  
lent le même, & non le semblable:  
Ils combattent le sens de la Loy, par  
les termes de la Loy, & se font inju-  
re, en se faisant droit: Ils me font  
souvenir de ces Freres si Celebres  
dans

& qu'en y ait leur part, ils cherchent à se partager également une succession, cassent un verre, pour le diviser, & couperent un habillement en deux, afin que chacun en eût la moitié.

Si ceux-cy ne vont pas jusques-là, & si c'est en dire trop; disons à tout le moins que, dans les Affaires, ils ne cōnoissent point ces temperamens de si grand usage, & qu'on employe si utilement, pour la perfection des Affaires, pour joindre les choses éloignées, pour faciliter les difficiles. Ils ne cōnoissent point ces Relâchemens, ces Ajustemens, comme on parle aujourd'huy en Italie; ce nécessaire Milieu, qui semble souvent venir du Ciel, & dont on a besoin, pour conclurre les marchez, avec les Particuliers; à plus forte raison les Traitez de Paix, entre les Princes, les Lignes offensives & deffensives, les Negociations, où il y va du salut des Peuples, & de la fortune des Royaumes.

Nos

Nos Farouches vertueux ne veulent point de ces Temperamens, & de ce Milieu : Dans un Estat qui meurt de vieillesse, ils voudroient faire la même chose, que s'ils gouvernoient dans une Republique nouvellement établie; qui seroit encore dans la pureté de son institution, & dans la vigueur de ses premiers ordres. Ils ne parlent que du Pouvoir absolu, que de l'Autorité du Senat, que de la Force des Loix; bien que ce soient choses qui vieillissent, comme les autres choses, & qui s'affoiblissent, en vieillissant.

Ecoutez Caton, qui opine dans la Cause de Cesar. *Il faut*, dit-il, *le charger de chaînes* (il ne dit point; *Il faut s'en saisir premierement*). *Il faut l'envoyer, en cet estat là, à nos Aliezz qu'il a offensez; afin qu'ils se fassent raison eux mêmes, & qu'il soit puni de ses Victoires injustes. Ces, il faut sont assez difficiles à executer, la Faveur l'emporte sur la Raison. Il faut*, continue-t-il,

*Il, qu'il vienne plaider sa Cause en  
personne, & qu'il nous rende conte de  
ses Neuf années de Commandement.*

*Il faut que tout se passe, selon les Loix;  
c'est à dire, selon mon interpretation,  
il faut hazarder toutes les Loix, pour  
observer les Formalitez.*

Vôtre Altesse blâme, je m'af-  
seure, cét austere Republicain, quoy  
que jamais homme ne fut plus loué  
queluy. Ciceron n'estoit pas seule-  
ment son Amy particulier, il estoit  
son Admirateur public. Après sa  
mort, il fit quelque chose de plus  
que son Oraison funebre, & ce qu'il  
fit, donna occasion aux deux Antica-  
tons de Cesar. Ciceron neantmoins  
parlant confidemment à Pomponius  
Atticus, avoüe que la Vertu de cét  
Homme, qu'il admiroit tant, estoit  
inutile à la Patrie. Il confesse que cét  
Homme divin, car ainsi le nom-  
moit il, estoit hors d'usage, & ne  
sçavoit pas s'accommoder à la por-  
tée de son Siecle; que quand il opi-  
noit

H

noit au Conseil, il pensoit estre dans  
la Republique de Platon, & non pas  
dans la lie du Peuple de Romulus.

Ce mot de Ciceron explique un  
Vers de Virgile, auquel les gens de  
l'Echolle ne prennent pas garde, &  
qui merite la reflexion des gens de la  
Cour. Dans la description du Bou-  
clier de son Heros, où diverses figu-  
res sont gravées, ayant voulu repre-  
senter cette partie des Enfers, qui  
est habitée par les Ames Saintes, il  
y fait presider Caton, avec souverai-  
ne autorité, & luy donne jurisdic-  
tion, sur ce Peuple de Justes, & de  
Bien-heureux;

*Secretosque Pios, his dantem jura  
Catonem;*

Et comme l'a traduit un Poëte de  
nos Amis,

*Aux Justes assemblez Caton donne  
des Loix.*

A prendre la chose à la lètre, la  
Maison des Cefars estoit offensée,  
par ces paroles, & leur Ennemy ne  
pou-

pouvoit estre beatifié, que leur Cause ne fût condannée. Mais, à mon avis, Virgile s'entendoit en cecy, avec les Cefars. Sans doute il avoit découvert à Augufte le fecret de fa Fiction, qui loüe en apparence, & qui fe moque en effet; qui fait voir que la Vertu de Caton eftoit de l'autre Monde, & non pas de celuy-ci. Virgile vouloit dire finement, & d'une maniere figurée, qu'il falloit chercher à Caton des Citoyens tout bons, & tout vertueux; qu'il falloit luy faire un Peuple tout exprês, pour estre digne de luy; que Caton ne pouvoit trouver fa place, que dans une Societé, qui ne fe trouve point fur la Terre.

Voilà en effet, où il faut que les Catons aillent pratiquer leurs Paradoxes, & debiter leurs Maximes genereufes. Icy nous ne vivons pas en ce Pais-là. Nous ne fommes pas au Pais des Idées; & de la Perfection; où les Ames font déchargées

gées de leurs Corps, sont gueries des Passions, sont purgées des autres Infirmitez humaines. Qui vid jamais de Republique composée de Philosophes, beaucoup moins de Philosophes Stoïques?

Le Monde a perdu son innocence, il y a long-tems. Nous sommes dans la corruption des Siecles, & dans la caducité de la Nature. Tout est foible, tout est malade, dans les Assemblées des Hommes. Si vous voulez donc gouverner heureusement; si vous voulez travailler au bien de l'Estat, avec succez, accommodez vous au defaut, & à l'imperfection de vôtre matiere. Défaites vous de cette vertu incommode, dont vôtre Siecle n'est pas capable. Supportez ce que vous ne sçauriez reformer. Dissimulez les fautes qui ne peuvent estre corrigées. Ne touchez point à des Maux qui découvriront l'impuissance des Remedes; qui décrieront la Medecine, qui

ren-

rendront ridicules les Medecins. Respectez ces fatales Maladies, qui sont envoyées d'en-haut, & où il se remarque quelque chose d'étranger, & d'inconnu. *Quand le doigt de Dieu paroît, il faut qu'il face peur à la main des Hommes.*

A la bonne heure, contentez, s'il se peut, l'honneur & la dignité de la Couronne. Mais ne perdez pas la Couronne, pour en vouloir conserver l'honneur & la dignité. Ne vous attachez pas de telle sorte à cét *Honnête*, sauvage, rigoureux, & philosophique; que vous ne le quitiez, & la nécessité l'exige de vous, pour un autre *Honnête*, plus humain, plus doux, & plus populaire. Souvenez-vous que la Raison est beaucoup moins pressée, dans la Politique, que dans la Morale; qu'elle a son étendue plus large & plus libre, sans comparaison, quand il s'agit de rendre les Peuples heureux, que quand il ne s'agit que de rendre gens de

H 3 bien

bien les Particuliers. Il y a des Maximes, qui ne sont pas justes de leur nature, mais que leur usage justifie. Il y a des Remedes sales; Ce sont pourtant des remedes: Dans ces salutaires Compositions, il entre du sang humain; il entre de l'ordure, & d'autres vilaines choses: Mais la Santé est encore plus belle, que toutes choses ne sont vilaines. Le venin guerit en quelque rencontre, & en ce cas là, le venin n'est pas mauvais.

Messieurs les Catons, ne soyez pas trop hônêtes, ni trop justes. Ne decernez point de prise de corps, contre ce Coupable, qui a une armée, pour se defendre de vos Sergens; D'un Mutin, n'en faites point un desesperé. Au nom de Dieu ne forcez point ce nouveau Cesar, à passer le Rubicon; à se rendre Maître de sa Patrie, à dire ces paroles remarquables, en regardant les Morts d'une bataille, qu'il aura gagnée, *ils ont voulu leur propre malheur;*

Ma- leur ifie. font s fa- du , & s la ou- nin en ais. rez es. ps, ir- r- nt ne à î- es es - L- ;  
heur; Après avoir fait de si grandes choses on m'eût donné des Commissaires, si je ne me fusse servi de mes Soldats; J'eusse este condanné, si mon Innocence n'eût esté armée: On me menaçoit de chaînes, & de prison. On m'eût livré aux Barbares, si ma Cause n'eût esté aussi forte, qu'elle estoit bonne.

C'est un Monstre, je vous l'avoüe; C'est un Prodige moral, que de voir un Citoyen, qui impose des Loix à sa Ville; que de voir un Sujet, qui traite avec son Prince. Mais souvent pareils Prodiges ne peuvent estre expiez, que par la dissimulation, & par l'indulgence. Quand on ne peut domter ces fortes de Monstres, il faut essayer de les aprivoiser. S'il ne tient qu'à donner à un Victorieux, qui est armé, un Aveu des choses passées, pour luy faire poser les armes: ne vous opiniâtrez point, à luy faire prendre une Abolition. Ne pointillez point sur les Formes, &

sur les Paroles. Envoyez luy son Aveu, aussi ample, & aussi avantageux qu'il le pourra desirer; Que ce soit luy qui le dicte, & que ce soit vous qui l'écriviez, qu'il soit écrit en Papier doré; qu'il soit tout peint, & tout parfumé de ses loüanges.

J'ay leû autrefois, avec quelque sorte d'indignation, une Létre de Jean Mathieu Giberti, Evêque de Veronne, & Dataire du Pape Clement septième. Elle est adressée au Nonce de son Maître, auprès du Roy de Hongrie; Et par cette Létre, il luy témoigne, *Que le Pape desire extrêmement la reconciliation du Royaume de Boheme, avec le Saint Siege; Mais que luy, Dataire; prevoit un tres-grand empêchement, qui peut combattre l'extrême desir de sa Sainteté; C'est qu'il n'est pas de la grandeur & de la dignité de l'Eglise, de rechercher, ni les Rois, ni les Royaumes; & que dans une Affaire de si grande reputation, l'ordre ne doit pas être renversé, ni la bien-*  
*seance*

sean  
roit  
qui  
les p  
les a  
dina  
mag  
mai  
ne p  
le In  
leur  
qu'i  
dem  
voil  
d'ho  
me c  
Mat  
leur  
I  
pit,  
de c  
cœu  
qui  
nes,  
fine

seance violée; Que pour cet effet, il seroit à propos de trouver quelque moyen, qui obligent les Bohemes à commencer les premiers cette pratique, & à faire les avances: Que se presentans au Cardinal Campege (qui estoit Legat en Allemagne) ils seront receus à bras ouverts, mais que ne se presentans pas, le Legat ne peut point aler au devant d'eux, ni le Inge solliciter les Parties; Qu'il faut leur accorder ce qu'ils demandent, mais qu'il ne faut pas leur offrir ce qu'ils ne demandent pas. N'est il pas vray que voilà un grand Menager du Point d'honneur? Cette épargne ridicule me déplaît, dans le procedé de Jean Mathieu Giberti, qui estoit d'ailleurs un excellent Homme.

Il me fâche encore, & j'ay dépit, que nôtre Demosthene ait esté de ces gens là. Je voudrois de bon cœur que ce fût un autre que luy, qui eût dit, dans le Conseil d'Athenes, sur le sujet d'une petite Isle, voisine de Samothrace, qui estoit con-

testée entre les Atheniens, & le Roy Philippe; *Si le Roy vous veut rendre l'Isle, & que le Mot de rendre soit porté par le Traité, je vous conseille de la recevoir; mais non pas s'il pretend de la vous donner, & s'il appelle Bienfait la restitution de ce qui a esté usurpé sur vous.*

Vous voyez, par là, que les grands Personnages se sont amusez à des vtilles, & que celuy-ci faisoit plus de cas de la vanité du Mot que de la solidité de la Chose. Si l'Empereur Charles eût voulu faire un present de la Duché de Milan, à nos derniers Rois, & que Demosthene eût esté de leur conseil, il leur eût conseillé de refuser le present, de peur de faire tort aux Droits qu'ils avoient sur la Duché. Il eût mieux aimé garder de justes pretensions, & se consoler par l'esperance de l'Avenir, que de jouïr de l'avantage des choses presentes, & d'accepter la possession d'une seconde Couronne, avec des termes

mes, qu'il n'eût pas crû estre de la dignité de la premiere.

En ce mauvais Monde, où nous vivons, quand on nous fait justice, imaginons-nous qu'on nous fait grace. Ne soyons point avarés des termes, & des apparences, pourveu que l'essentiel nous demeure. Qu'on emporte quelques Tableaux, & quelques Girouêtes, pourveu qu'on nous laisse les Murailles & le Toit. Qu'on die que c'est Present, que c'est Grace, que c'est Aumône, si on le veut: Quand la Piece sera nôtre, il nous sera aisé de luy donner un plus beau Nom, & qui nous plaira davantage. Ayons avec honneur les Isles, qui nous apartiennent; mais ayons-les, à quelque prix que ce soit. Loüons-nous d'un petit tort qu'on nous fait, plutôt que de nous plaindre à la Posterité, d'une grande injustice qu'on nous a faite.

Il vaut mieux n'avoir pas la veüe si bonne & si penetrante, dans la dis-

cussion de ses Droits, de peur d'y découvrir trop de justice. Il vaut mieux n'estre pas si habile, dans son propre fait, de peur d'en estre trop persuadé. Ce sentiment si subtil, & si delicat, des injures qu'on a receuës, n'est pas une chose bien commode, quand il s'agit de la reparation, qu'on en veut avoir. Une si haute opinion du merite de sa Cause, se foumet difficilement au jugement, & à la decision d'autrui. Tout cela ne sert qu'à rendre impossible ce qu'on a dessein de faire, qu'à s'amuser dans des lieux, d'où il faut sortir, le plus promptement qu'il est possible. Ce ne sont pas des moyens d'agir; ce sont des empêchemens de l'action; ce ne sont pas des outils, pour aplanir les difficultez de la Carriere; ce sont des pierres au devant du But. Ce sont en effet des qualitez relevées, qui accompagnent d'ordinaire la Noblesse de cœur, & la generosité: Mais d'ordinaire elles nuisent plus qu'elles

OU DE LA COUR. 181

les ne profitent : Pour le moins on ne les doit mettre à tous les jours, & les Foibles ne s'en peuvent pas servir utilement, contre les plus Forts.

Je ne sçay pas comme ils l'entendent. Mais il me semble qu'un Traité ne sçauroit se conclurre plus malheureusement, & avoir un plus triste succez, pour une des deux Parties, que quand après une longue Negociation; après une infinité de paroles jettées au vent, & d'Ecrits qu'il faut mettre dans le feu, elle est obligée d'en appeller à un autre Siecle, & qu'elle raporte au logis toute sa raison, & tout son honneur. On feroit bien mieux de quitter quelque chose de cette raison, & de cét honneur. Pourquoy non consentir à un accommodement, qui sera raisonnable, par la consideration de l'Utile, & qui ne sera pas deshonnête, dans la necessité du Tems, à laquelle la generosité même, & la noblesse de

cœur se doivent accommoder ?

**N**E nous laissons donc point ébloüir à la reputation de la Sagesse des Grecs. Que les Orateurs d'Athenes ne nous persuadent pas plus les uns que les autres. Le País, l'Antiquité, le Merite de ceux qui ont failli, au lieu de justifier les fautes, les rend seulement plus visibles, & plus remarquables. Une fois en nôtre vie, servons nous de la liberté de nôtre Jugement, qui ne doit pas toujours estre subalterne, de celuy des Grecs & des Romains. C'est un sujet de consolation, pour nôtre pôvre Humanité, de voir qu'il ya de l'homme, dans les Heros.

*Que cela me fait de bien, me disoit autrefois un excellent Homme, de voir que les Heros ont fuy; que les Sages ont fait des sotises; que ce grand Orateur s'est servi d'un mauvais Mot; que ce grand Politique a esté d'une mauvaise Opinion. Ces Exemples de Foiblesse*

se & d'Infirmité, estoient les Spectacles, & les Passe-tems, qui divertissoient quelque fois cet excellent Homme. Il se moquoit de Demosthene, & de son ridicule Point d'honneur: Mais il se moquoit encore plus de Cleon, & de son extravagante probité.

Celuy-ci ayant esté apellé au Gouvernement de la Republique, voulut signaler l'entrée de sa charge, par je ne sçay quoy de bien nouveau, & de bien étrange. Le lendemain de sa promotion, il envoya prier ses Amis de venir chez luy, où estans tous arrivez, & chacun avec esperance d'avoir bonne part à sa fortune, il leur tint un discours auquel pas un d'eux ne s'atandoit, & qui faillit à les faire tomber de leur haut. Il leur dit, *qu'il les avoit assemblez en sa maison, pour les en chasser, & pour leur declarer que veritablement estant Personne privée, il avoit esté leur Ami; mais qu'estant devenu Magistrat,*

*il croyoit estre obligé de renoncer à leur amitié.* Il s'imagina que cette déclaration estoit un original de vertu; un acte de probité heroïque, la plus belle chose qui se fût faite à Athenes, depuis la fondation de la Ville; depuis Thesée jusques à Cleon. Il crut qu'il falloit qu'un homme d'Etat fût un Ennemy public; que pour la premiere épreuve de sa vigueur, il se défît de toutes ses inclinations, & de toutes ses amitez; qu'il rompît tous les liens de la Nature, & de la Societé.

J'ay veû de ces faux Justes, deçà & delà les Monts. J'en ay veû, qui pour faire admirer leur integrité, & pour obliger le Monde de dire, que la Faveur ne peut rien sur eux, prenoient l'interest d'un Etranger, contre celuy d'un Parent, ou d'un Ami, encore que la Raison fût du côté du Parent, ou de l'Ami. Ils estoient ravis de faire perdre la Cause qui leur avoit esté recommandée, par leur Neveu,

Neveu, ou par leur Cousin germain, & le plus mauvais office qui se pouvoit rendre à une bonne affaire, estoit une semblable recommandation. Lors que plusieurs Competiteurs pretendoient à une même Charge, ils la demandoient, pour celuy qu'ils ne connoissoient point, & non pas, pour celuy qu'ils en jugeoient digne.

Je proteste icy derechef, que je n'amplifie point les choses. Je ne suis point exagerateur, comme celuy qui ne racontoit que des prodiges à vôtre Altesse, & n'avoit rien veû de ce qu'il luy racontoit. Je vous rends raison, Monseigneur, de ma propre experience, & je pourrois nommer ceux de qui je parle. J'en ay veû qui avoient si grand' peur de favoriser quelqu'un, qu'ils desaprovoient, qu'ils blâmoient, qu'ils condannoient tout le monde, & le plus souvent, sans sçavoir pourquoy. C'estoit en eux, plutôt bizarrerie que

cruau-

cruauté, plutôt intemperance de langue, & bile qui s'exhaloit; que malice meditée, & dessein de nuire, conceu dans l'esprit, & digeré par le Temps, & par le Discours. Ils eussent appellé Jules Cesar, YVROGNE, une heure après avoir dit de luy, **Qu'un SOBRE EST VENU RUINER LA REPUBLIQUE.**

Vôtre Altesse a ouï parler de ce Conseiller, qui opinoit ordinairement à la mort, & qui s'endormoit quelquefois aussi sur les Fleurs-de-Lis. Un jour le President de sa Chambre, recueillant les voix de la Compagnie, & luy ayant demandé la sienne, il luy répondit en sursaut, & n'estant pas encore bien réveillé, *qu'il estoit d'avis qu'on fit couper le cou à cet Homme là. Mais c'est un Pré, dont est question,* dit le President: *Qu'il soit donc fauché,* repliqua le Conseiller.

Encore une fois, ce n'est ni malice, ni cruauté; c'est fantaisie, c'est chagrin, c'est bile, qui domine dans le

le temperament de ces Conseillers, & qui noircit de sa fumée, leurs premiers mouvemens, & leurs premieres paroles. Cette humeur aduste imprime, sur leur front, une Negative perpetüele, avec laquelle ils vont étoufer les prieres, jusques dans le cœur des Suplians. Ils refusent les choses, qu'on ne leur a pas demandées, & qu'on n'a pas même dessein de leur demander.

Ces Conseillers ne sont pas ceux qui doivent estre apellez au Conseil des Rois. Quand ils seroient le contraire de ce qu'ils paroissent, ils ne seroient pas pourtant à loïer, d'avoir si peu de soin du dehors de la Vertu, & de l'aparance du Bien. Quand ils auroient l'ame bien-faisante, leur mine gâteroit toujourns leurs bien-faits: leur mauvaise humeur ruïneroit tout le merite de leurs bonnes actions. Voyez comme ils se remparent, d'une severité affreuse, & inaccessible; comme ce

Fan-

Fantôme de severité rebute, & épouvantant le Monde. Voyez comme ils s'étudient à se défigurer l'extérieur; comme ils portent ce vilain masque aux Nôces mêmes, & aux Festins, où ils affectent aussi bien qu'ailleurs, de se montrer terribles & redoutables.

S'il a esté dit autrefois d'un Grec, tres-homme de bien, & tres-vertueux, QU'IL N'AVOIT PAS SACRIFIÉ AUX GRACES; il se peut dire de ces Espagnols, ou de ces François, tres-gens de bien aussi, & tres-vertueux, que non seulement ils sont plus indevots que ce Grec; mais que passans de l'indevotion à l'Impieté, bien loin de sacrifier aux Graces, ils en ont abbatu les Autels; ils ont mis le feu au Temple de ces bonnes Déesses, ils s'efforcent d'en abolir tout à fait le culte; achevons de faire leur Eloge, & de représenter dans l'Espece, les Individus que vôtre Altesse a remar-

e, & é-  
comme  
l'exte-  
e vilain  
& aux  
fi bien  
erribles  
s d'un  
& tres-  
R PAS  
es ; il  
ou de  
n auf-  
seule-  
ue ce  
devo-  
facri-  
tu les  
em-  
s'ef-  
cul-  
, &  
les  
re-  
aar-

marquez en diverses Cours, où elle  
a esté.

Il est impossible de s'aprocher  
d'eux, sans se piquer : Ils jettent des  
pointes, & des aiguillons, de tout  
le corps : Leurs louanges mordent ;  
Leurs caresses égratignent : Et com-  
me il y a certains Mal-adroits, qui  
choquent les Visages, qu'ils veulent  
baïser ; eux de même ne sçauroient  
obliger qu'en desobligeant : Ils ne  
sçauroient promettre qu'avec des  
yeux & des sourcils, qui menacent.  
Ils accordent les faveurs, & les cour-  
toisies, du même ton que les autres  
les refusent.

DIS-

# DISCOURS

## SEPTIEME.

**U**SQUES icy nous n'avons ataqué personne, qui ne se puisse defendre. Et si vôtre Altesse le trouve bon, excusons même ceux que nous avons accusez. Ne reprochons point aux hommes les vices de leur naissance. Soyons indulgens à l'infirmité humaine. Donnons quelque chose au temperament du corps, qui peut marquer l'esprit de ses taches. Compâtissons à la foiblesse des Esprits, puisque nous les recevons tels qu'on nous les baille, & que nous ne les prenons pas à nôtre choix.

La subtilité de l'Intelligence, la solidité du Jugement, la Prudence courageuse, la Hardiesse considérée, ne sont pas des choses volontaires: Elles ne dependent pas plus de

R S de nôtre élection, que la santé, & la belle taille. Nous sommes responsables de nos fautes, & non pas de celles de la Nature. Il n'y a personne qui soit tenu d'estre habile; Mais il n'y en a point qui ne soit obligé d'estre Bon: Et si nous ne pouvons fournir à la gloire du Public, de la Valeur, & de la Sagesse, nous devons pour le moins contribuer de l'Innocence, au repos de la commune Societé.

Que dirons nous donc de ces Heureux Insolens, qui combattent, à enseignes déployées, l'autorité des Loix, & de la Justice; qui apportent au Gouvernement des Estats, un dessein formé de les ruiner; qui prennent leur graisse, & leur embonpoint, du suc, & de la substance des Provinces épuisées; qui bâtissent leur Maison, du debris, & de la dissipation de tout un Royaume?

Que dirons nous de ces Valets infu-

supportables, qui vangent leurs moindres querelles, avec les bras & les armes de leur Maître; qui déclarent Criminels de Lêze-Majesté, tous ceux qui ne se prosternent pas devant eux; qui par une Paix sanglante & crüelle, noire de deuil, & de funerailles, portent les Peuples au desespoir; reduisent les plus gens de bien, à ne pouvoir se sauver que dans la Revolte?

Que dirons nous enfin de ces lâches Courtisans, qui sont les Triomphateurs, & n'ont pas esté les Victorieux; qui jouissent dans l'oïveté, des peines, & des sueurs des grands Capitaines; qui attendent à la Comedie, & au Bal, les nouvelles du gain des Batailles, & de la prise des Villes, dont il faut que les Generaux leur rendent conte?

Regardez-les dans l'ancienne Histoire, & dans la Moderne. Voyez comme tout leur est butin, & tout leur est proye; comme ils se paissent de

de tous les corps Morts ( ainsi par-  
 loit-on autrefois à Rome ) & ne  
 laissent que la perte, & l'affliction  
 aux Familles desolées; aux Orphe-  
 lins & aux Vêves. Car quoy qu'e-  
 stant sortis de la boüe, ils ne soient,  
 à bien dire, Parens de personne, ils  
 croyent estre Heritiers de tout le  
 Monde. Il n'est point d'Officier de  
 la Couronne, point de Gouverneur  
 de Place, dont ils ne pretendent que  
 la succession leur apartienne. Ils ne  
 pensent point estre en seureté, tant  
 qu'il y a un Trou, & un Precipice,  
 qui soit en la puissance d'un Autre.

Vôtre Altesse me fait signe que  
 cette Description luy a plû: C'est  
 qu'elle aime la Verité, quelque ne-  
 gligée, & en quel desordre qu'el-  
 le puisse estre: Elle l'auroit trouvée  
 belle, & les pieces de la Description  
 seroient placées plus justement, si  
 j'avois pris garde, de plus près, aux  
 règles de l'Art. Mais la foule des  
 choses rompt souvent les compas, &

les mesures. Je represente sans avoir dessein d'ajuster, ni d'embellir. Le Monde me fournit tout ce que je debite, qui ne déplaît pas à Vôtre Altesse. Consultons encore, Monseigneur, la longue experience de ce vieux Monde, une experience qui embrasse tant de Siecles, & tant de Pais. Demandons luy des nouvelles plus particulieres de ceux qui l'ont gouverné, en dépit de luy : de ces Gens qui ont regné sans Couronne, sans Droit, & sans Merite.

Telles Gens s'introduisent ordinairement à la Cour, par des moyens bas, & quelque-fois peu honnêtes : Ils doivent quelque-fois le commencement de leur fortune, à une farabande bien dancée, à l'agilité de leur corps, & à la beauté de leur visage : Ils se font valoir par des services honteux, & dont le payement ne se peut demander en public : Ils se mettent en credit, par la seule recommandation du Vice.

Leur

Leur dessein n'estant que de faire des propositions agréables, ils ne regardent point s'ils profitent, ou s'ils nuisent: Pourveu qu'ils plaisent, ce leur est assez. Et pour établir cét étroit commerce, qu'ils meditent, avêque le Prince, ils s'insinüent dans son esprit, par l'intelligence qu'ils tâchent d'avoir, avêque ses passions. Mais s'estans une fois emparez de son esprit, ils en saisissent toutes les avenues, & n'y laissent pas seulement d'entrée à son Confesseur. Quelque foible & tendre que soit l'inclination qu'il a au Mal, ils l'arrosent, & la cultivent, avec tant de soin, que bien-tôt il se forme un gros arbre, d'une petite semence, & une habitude violente & opiniâtre, d'une legere disposition.

Ce sont des Petrones, & des Tigellins auprès de Neron: Ce sont des Avocats de la Volupté, qui plaident sa Cause, contre la Vertu, & y reüssissent beaucoup mieux que

ne fit la Volupté elle même, quand elle se presenta au jeune Hercule, & le harangua dans le Carrefour.

Il n'est pas croyable de combien de charmes ils se servent, sans employer ceux de la Magie, dont le Peuple ne laisse pas de les accuser. Bon Dieu! combien sont-ils ingenieux à inventer de nouveaux plaisirs à une Ame faoule, & dégoûtée! Avec quelles pointes, & quels aiguillons sçavent ils réveiller la convoitise endormie, languissante, & qui n'en peut plus! Pour cela ils ne manquent pas d'appetits extravagans, d'objets étrangers, & de viandes inconnues. Ils en iroient plutôt chercher, jusqu'au bout du Monde, jusqu'au delà des bornes de la Nature; jusques dans la licence des Fables. A leur dire, les Sybarites ont esté de grossiers Voluptueux: En matiere de delices, Naples & Capouë, les Corruptrices d'Annibal, n'y entendoient rien.

Toutefois, ils ne se rendent pas  
les

les Maîtres, du premier coup: La Vertu & Eux disputent quelque tems de la Faveur, à la Cour d'un Prince de dix-huit ans: Tantôt elle a le dessus, & tantôt elle leur cede. Ils partagent, avec elle, les affections, l'esprit, & les heures. Burrhus est écouté; Mais ils empêchent qu'il ne soit crû. Ils sont comme le contrepoids de Seneque; Mais à la fin ils emportent tout à eux. Les Epicuriens détruisent autant, en trois jours, que le Stoïque avoit bâti, en cinq ans. Au moins peut-on dire, qu'ayans pris la place, ils défont les Travaux piece à piece. Ils attaquent les bonnes parties de leur Maître, l'une après l'autre. Des pechez veniels, ou ils ont trouvé cette jeune Ame, rendant du combat, & faisant de la resistance, ils la conduisent, de degré en degré, à la Tyrannie, & aux Sacrileges.

Au commencement, ils se contentent de luy souffler aux oreilles,

qu'il n'est pas necessaire au Prince, d'estre si homme de bien ; qu'il suffit qu'il ne soit pas méchant ; Qu'il auroit trop de peine, à se faire aimer ; qu'il s'empêche seulement de se faire haïr ; Que la Probité solide & perpetuée est trop pesante & trop difficile ; mais que son Image, qui ne change point, a le même éclat que l'Original, & produit le même effet. Que, de tems en tems, un acte vertueux, qui ne coûte gueres, fait bien à propos, peut entretenir la reputation. De là ils vont plus avant, & ne le laissent pas en si beau chemin : Après luy avoir fait passer le bien, pour indifferent, ils luy font trouver le mal raisonnable : ils donnent au Vice la couleur de la Vertu.

S'il luy prend envie de se défaire d'un de ses Parens, contre la defense expresse de la Religion de l'Estat, qui ne veut pas *qu'on verse le sang de l'Empire*, ils luy conseillent de le  
faire

Prince, faire étrangler, avec la corde d'un  
 qu'il arc, afin qu'il ne s'en perde pas une  
 chant; goutte, & que la Religion soit satis-  
 se faire faite. S'il a un Inceste en tête, & que  
 lement cet Inceste soit combattu de quelque  
 té soli- remors, ils viennent incontinent au  
 ànte & secours de son esprit travaillé. Ils  
 image, soulagent ses peines, par une subti-  
 même lité merveilleuse; luy representans,  
 duit le que veritablement il n'y a point de  
 ms en Loy, qui permette au Frere de cou-  
 e cou- cher avec sa Sœur; mais qu'il y a  
 , peut une Loy fondamentale de la Mo-  
 là ils narchie, & Maîtresse de toutes les  
 nt pas Loix, qui permet au Prince de faire  
 avoir ce qu'il luy plaît.

erent, Pour autoriser les grandes fau-  
 onna- tes, ils ne manquent pas de grands  
 uleur Exemples. *Ce n'est pas en Turquie, luy*  
 éfaire disent-ils, & chez les Barbares, qu'il  
 fense faut chercher des exemples: *Le Peuple de*  
 stat, *Dieu, la Nation Sainte, vous en four-*  
 ng de *nira plus qu'il n'en faut. Le Roy qui a*  
 de le *bâti le Temple, a esté aussi le Fondateur*  
 faire *du Serrail, & on ne voit aujourd'huy, à*

Constantinople, que la copie de ce qu'on a veü autrefois, en Ierusalem. Vous vous contentez d'une seule femme; Et le Sage par excellence, le Sage Salomon en a eu six cens, que l'Ecriture Sainte nomme legitimes, sans conter celles, qui ne l'estoient pas. Mais vous avez bien oüi parler de la derniere volonté de David son Pere, & des belles choses qu'il ordonna, par son Testament. Je ne veux point vous exagerer ces choses: Considererez seulement par combien de Morts il conseilla à son Fils d'asseurer sa Vie.

Dans la Loy de Grace vous ne trouverez pas plus de douceur. Vous hesitez, vous aprehendez de chasser un Frere, de mettre en prison un Cousin germain. Le Grand Constantin, ce tres-saint, tres-religieux, & tres-divin Empereur, comme il a esté apellé, par la bouche des Conciles, a bien fait plus, sans deliberer. Ne sçavez vous pas qu'il fit mourir son propre Fils, au premier soupçon qu'on luy en donna? Il est vray qu'il eut regret de sa mort, & qu'il reconnut son

inne-

innocence : *Mais cette reconnoissance vint un peu tard, & son regret ne dura que vint-quatre heures. Il crût en estre quite, pour faire ériger, au Defunt, une Statuë, avec cette Inscription. A MON FILS CRISPUS, QUE J'AY FAIT MOURIR INJUSTEMENT.*

*Faites difficulté, après cela, de vous décharger d'un fardeau, qui vous incommode; d'ôter de vôtre chemin, un homme qui vous presse, dans le Monde, & qui vous marche, sur les talons; un Cousin au troisiéme, ou au quatriéme degré; qui à dessein de sauter tous ces degrez, pour se métre en vôtre place?*

*Vous avez quelque consideration, pour le caractere & pour la personne des Ecclesiastiques, qui ne veulent pas vous rendre une obeissance aveugle. Charlemagne, qui est un des Saints de nôtre Eglise, un des Predecesseurs des Rois de France, n'eut pas le même respect que vous. Il tua de sa propre main un Abbé revêtu à l'Autel, & prest de dire la Messe,*

qui luy avoit refusé je ne sçay quoy.

Vous épargnez l'Autorité absolüe; Vous n'osez user de force, quand le bien de vos affaires vous le demande; l'exemple du même Charlemagne vous ôte tout le scrupule, que vôtre conscience vous pourroit donner. Quoy qu'on vous die de ses Capitulaires, il ne connoissoit point de meilleur, ni de plus grand droit que celui des Armes: Le pommeau de son épée luy servoit de seau, & de cachet. Ne pensez pas que j'en veuille faire accroire. Cecy est historique, & doit estre pris à la lêtre: On trouve encore aujourd'huy des Privileges accordez, & des Donations de Terres faites par ce bon orthodoxe Empereur, presens Roland, & Olivier, qui sont scëllées du pommeau de son épée, & qu'il promet de garantir, par le tranchant de la même épée.

Il y a eu des Favoris; je ne dis pas où, mais il y en a eu, qui ont fait au Prince ces dangereuses Leçons; & je le sçay des Docteurs mêmes, qui leur avoient recueilli ces belles histoires.

S'en-

S'ennuyans enfin de defendre des Crimes, qui n'ont point de Juge, & d'excuser une cruauté toute-puissante, ils ont dit franchement au Prince, que lors qu'il n'y avoit point d'exemple de quelque chose, il en falloit faire; que ce qui estoit inouï, ne le seroit plus, quand il seroit fait; qu'il estoit honteux à l'Autorité souveraine, de rendre raison, de quoy que ce soit; & meslant à qui a des Flôtes, & des Armées, pour maintenir ses actions, de chercher des paroles, & des pretextes, pour les deguïser.

Il n'y a point d'homme (c'est le langage des Seians, & des Plautians) qui soit innocent en toutes les parties de sa vie, & qui en son ame ne haïsse ses Superieurs. Par consequent, le Prince ne sçauroit condamner que des Coupables, ni frapper que sur des Ennemis: Par consequent, il gratifie celuy à qui il ôte le bien, de ce qu'il ne luy ôte pas.

l'honneur, & de ce qu'il luy laisse la vie. Selon leurs Principes, la Loyauté est une vertu de Marchand, & non pas de Souverain. Ils alleguent de je ne sçay quel Poëte, *que dans le Ciel on met en même balance les sermens des Princes, & des Amants; Que les Dieux se rient également des uns & des autres; Que Jupiter commande qu'on les jette au vent, comme choses viles, & de nulle consequence.*

Ainsi en bouffonnant, & en alleguant les Fables, ils persuadent tout de bon au Prince, qu'il n'est point obligé à sa parole, après luy avoir persuadé qu'il n'est pas sujet, non plus, aux fantaisies, & aux visions des Legislaturs; Ils soutiennent que c'est à luy à definir de nouveau aux Hommes, ce qui est bon & mauvais; à declarer au Monde, ce qu'il veut qui soit juste & injuste à l'avenir; à mettre le prix & l'estimation à chaque chose, aussi bien dans la Morale, que dans la Police.

Voi-

V  
Mo  
on v  
faire  
desb  
bauc  
re pa  
fans  
de m  
floie  
de c  
fans  
quel  
bon  
ne co  
mani  
peine  
Peup  
tent  
nons  
P  
poin  
qui  
ment

**V**Oilà comme se font les Tyrans.

De ce germe, s'engendrent les Monstres. De ces commencemens, on vient à mettre le feu à Rome; à faire une boucherie du Senat; à deshônorer la Nature, par ses débauches, & à luy declarer la guerre par ses parricides. Les Complaisans sont les premières causes de tant de malheurs; & si ces Vents ne fouloient point, nous ne verrions point de ces tempêtes. Ce n'est donc pas sans sujet; que nous en parlons avec quelque émotion, & qu'estant en bon estat de ce côté là, par la bonne conduite de Vôtresse, l'Humanité nous convie à compâtir aux peines des Estats malades, & des Peuples affligés. Mais ne nous contentons pas de les plaindre: Revenons de la pitié à l'indignation.

Puis que dans le Monde, il n'est point de bien de si grand usage, & qui se communique si universellement, qu'un bon Prince, ni de mal

qui s'épand plus au long, & qui nuise davantage, qu'un mauvais Prince; il n'y a point assez de supplices en toute l'étenduë de la Justice humaine, pour ceux qui changent ce Bien en Mal, & qui corrompent une chose si salutaire & si excellente. Il vaudroit beaucoup mieux qu'ils empoisonnassent tous les Puis, & toutes les Fontaines de leur País: Quand ils infecteroient même les Rivières, on pourroit faire venir de l'eau d'ailleurs, & le Ciel en fourniroit toujourns quelques gouttes: Mais il faut boire icy de necessité, soit de l'eau, soit du venin. Contre ces maux domestiques, il n'est pas permis de se servir de remedes étrangers. Nous sommes obligez de demeurer miserables, par les Loix de nôtre Religion, & d'obeir aux Furieux, & aux Enragez, non seulement par la crainte, mais aussi par la conscience.

C'est pourquoy, puis que les per-  
son-

sonn  
soien  
bles  
res d  
press  
que  
tour  
Flate  
miser  
en au  
donn  
excit  
Meu  
Car  
cheri  
tions  
Max  
& fo  
est er  
aigui  
tent  
les V  
proy  
aprê  
ques

sonnes des Princes , quels qu'ils soient , nous doivent estre inviolables & saintes , & que les caracteres du doigt de Dieu font une impression , qu'il faut reverer , sur quelque matiere qu'elle soit gravée ; tournons nôtre haine contre leurs Flateurs , qui nous jettent dans ces miseres sans ressource: Prenons nous en aux mauvais Conseillers , qui nous donnent les mauvais Princes , & qui excitent les Innocens à tuer , & les Meurtriers à brûler les Temples. Car en effet leurs avis pernicieux encherissent toujourns , sur les resolutions qui ont esté prises. Leurs Maximes de feu & de sang asseurent & fortifient la Malice , quand elle est encore craintive & douteuse. Ils aiguissent ce qui coupe ; Ils precipitent ce qui panche , Ils encouragent les Violens , quand ils courent à la proye : Ils échaufent les Avars , après nôtre bien , & les Impudiques , après nos femmes.

Que

**Q**ue s'ils rencontrent des naturels peu susceptibles de ces fortes de passions, & éloignez en pareil degré du Vice, & de la Vertu; S'il leur tombe, entre les mains, de ces Princes doux, qui n'ont ni pointe, ni aiguillon, & qui ne sçauroient se porter au mal, parce qu'ils ne sçauroient remier, de sa place, leur inclination paresseuse: Alors encore pis, pour les Peuples, qui ont à vivre sous eux: Car, abusans de la simplicité d'un Maître facile, & de l'avantage que leur esprit a sur le sien, ils regnent eux-mêmes à découvert; Et ne le gardans que comme le Droit, & le Titre de leur injuste Domination, ils ajoutent à la pesanteur de la Tyrannie, la honte qu'il y a de la souffrir d'un Particulier.

Vous ne sçauriez vous imaginer les ruses & les artifices, dont ils s'avisent, pour en venir là, & pour s'assujettir tout-à-fait le Prince. Pre-  
mie-

mierement la methode est de le piquer de gloire, en l'établissement de leur fortune. Ils luy font entendre, par diverses Sarbatanes, que ses Predecesseurs, qui n'estoient pas plus puissans que luy, ont bien fait de plus grandes Creatures; Qu'il vaut beaucoup mieux élever des Gens nouveaux, qui n'ont point de dependance, & qui ne tiendront qu'à sa Majesté, que de se servir de Personnes de bonne naissance, & de probité connuë, qui ont déjà leurs affections, & leur Parti: Qu'il y va de son honneur, de ne laisser pas ses Ouvrages imparfaits; de travailler à leur embellissemens, après avoir établi leur solidité; Qu'il doit les mettre en estat, de ne pouvoir estre défaits que par luy. Que s'il cede aux desirs des Grands, qui ne veulent point de Compagnons; & s'il contente les plaintes du Peuple, qui est ennemi de toutes les Grandeurs naissantes, il n'aura pas à l'avenir la  
liber-

liberté de faire du bien ; il sera contraint d'assembler les Estats généraux, pour disposer de la moindre Charge de son Royaume. Qu'après tout, il ne peut abandonner une Personne qui luy a esté chere, sans condamner la conduite de plusieurs années, & rendre un témoignage public, ou de son aveuglement passé, ou de sa legereté presente.

Il est certain qu'ayant commencé d'aimer quelque chose, pour l'amour d'elle-même, le Tems ajoute incontinent nôtre propre interest, au merite de la chose. Le desir que nous avons que le Monde croye, que toutes nos élections sont bonnes, aporte de la necessité à une action, qui estoit volontaire auparavant. De sorte que ce qui s'est fait, contre la raison, ne pouvant estre justifié que par la constance, nous ne pensons jamais en faire assez : Et sur cette creance que nous avons, quand nous serions résolus  
de

de ne continüer pas nôtre affection ,  
il semble que nous sommes obligez  
de défendre nôtre jugement.

Or si ces considerations peuvent  
ébranler les Esprits fermes , & font  
quelque-fois faillir les Sages , il n'y  
a pas dequoy s'étonner , si elles ren-  
versent aisement un Prince foible ,  
qui n'use que de raison empruntée ,  
& qui se laissera toujourns persuader ,  
à une fort mediocre éloquence ,  
pourveu qu'elle favorise son incli-  
nation.

Le voilà donc engagé , dans l'a-  
grandissement du Sujet qu'il aime :  
Il n'en parle plus que comme de son  
Entreprise , & de sa Fin. Le voilà  
Idolatre , sans y penser : Il adore ce  
qu'il a fait , & fait comme les Sta-  
tuaïres d'Athenes , qui faisoient  
leurs Dieux de leurs Ouvrages. Ses  
pensées , qui ne devoient s'occuper  
qu'à la Gloire , & n'avoir pour objet  
que le salut du Public , aboutissent  
toutes à ce beau Dessein. Il luy ou-  
vre

vre ses côfres , & luy verse ses thre-  
fors, autant pour faire dépit aux au-  
tres, que pour luy faire du bien. Il  
luy a déjà donné toutes les charges  
de son Royaume , & tous les orne-  
mens de sa Couronne: Il ne luy reste  
plus que sa propre personne , à luy  
donner. Ce qu'il fait finalement,  
avec une si absoluë & si entiere resi-  
gnation, qu'il n'est point d'exemple,  
dans les Monasteres , d'une volonté  
plus soumise , & d'un plus parfait  
renoncement de soy-même.

On ne le montre que quand on a  
besoin de sa presence , pour autori-  
ser les conseils , auxquels il n'a point  
eu de part ; & il est content de ne  
paroître que pour cela. On l'amu-  
se à de petits divertissemens , indi-  
gnes de sa condition , & de son âge ;  
Mais si on luy bailloit des poupées ,  
pour se joüer , il ne s'en offenseroit  
pas. On luy change tous les jours ses  
Domestiques , & il le trouve bon :  
On ôte d'auprès de luy tout ce qui  
parle,

parle, & il ne songe point à quel dessein : On luy fait une Cour toute neuve, & il la reçoit : On ruine sous divers pretextes, ce qu'il y a d'Eminent & de Vertueux en son Estat, & il y preste son consentement.

Contre les moins endurans, & les plus difficiles au joug, on employe les armes & la force ouverte : On attaque les Riches & les Paifibles, par des Accusateurs & des Calomnies. A ceux que les services maintiennent, & dont la fidelité est sans reproche, on donne des Commissions ruineuses, ou de méchantes Armées, pour aller attaquer de bonnes Places, afin qu'ils perdent leur reputation, ou qu'ils se perdent eux-mêmes. On chasse les uns, par un commandement absolu de se retirer; On bânit les autres, par une Ambassade; Et, en la place de tout tant qu'ils sont, le Courtisan ambitieux met des personnes à sa devotion, qui ne regardent jamais au delà de leur Bien-

Bienfaiteur, & s'arrêtent à la plus proche cause de leur fortune.

Ainsi le pôvre Prince demeure à la merci, & à la discretion de son Favori, ne jette pas un soupir, dont un Espion ne luy rende conte, ne profere pas une parole, qui ne luy soit rapportée. Si bien qu'au milieu de la Cour, il est dans les ennuis de la Solitude. Il ne voit plus rien à l'entour de sa Personne, qui soit de sa cōnoissance, & n'a pas une oreille fidele, à qui il puisse dire, *Je souffre.* Mais aussi il est engagé si avant, qu'il n'y a point de moyen de s'en dédire. L'autre luy a rendu tout le Monde, ou ennemi, ou suspect, afin qu'il ne se puisse fier qu'en luy. Par une longue possession des affaires, dont il n'a fait part à personne, n'y ayant plus que luy seul qui les entende, & qui connoisse l'Estat; il devient enfin un Mal necessaire, & dont le Prince ne se peut guerir, que par un remede dangereux.

De

D  
estant  
ne pa  
ger,  
né un  
dé pl  
il se v  
puissa  
luy p  
d'une  
reux a  
& de  
redui  
Et à P  
Pavie  
premi  
ment  
fut g  
fut pa  
leur li  
leur a  
coura  
niers.  
leur E  
petits

plus  
ure à  
e son  
dont  
, ne  
e luy  
u de  
de la  
l'en-  
de sa  
eille  
fre.  
nt,  
s'en  
t le  
fin  
Par  
es,  
n'y  
en-  
il  
&  
ue  
De

De cette façon en pleine paix,  
estant bien avec tous ses Voisins;  
ne paroissant aucun Ennemi étran-  
ger, sur la Frontiere, sans avoir don-  
né un coup d'épée, ni s'estre hazar-  
dé plus loin que du Palais à la Ruë,  
il se voit miserablement tombé en la  
puissance d'autruy, qui est le pis qui  
luy pourroit arriver, après la perte  
d'une Bataille. Le moment malheu-  
reux auquel il a commencé d'aimer,  
& de croire plus qu'il ne faloit, l'a  
reduit à cette deplorable extrêmité.  
Et à parler sainement, la Journée de  
Pavie ne fut pas si funeste à François  
premier, ni la prise de Rome à Cle-  
ment septième. Car si leur disgrace  
fut grande, pour le moins elle ne  
fut pas volontaire: S'ils perdirent  
leur liberté, ils conserverent, dans  
leur affliction, la grandeur de leur  
courage; & s'ils furent faits prison-  
niers, ce fut d'un grand Empereur  
leur Ennemi, & non pas d'un de leurs  
petits Sujets. Il n'est point de si mi-  
sera-

ferable, de si sale, de si infame captivité, que celle du Prince, qui se laisse prendre dans son Cabinet, & par un des Siens : Il ne scauroit exercer une plus lâche patience, ni estre malheureux plus honteusement.

Je dis bien davantage. Lors qu'un Roy mange son Peuple, jusques aux os, & qu'il vit en son Estat, comme en Terre d'Ennemi, il ne s'éloigne point tant du devoir de sa Charge, que quand il obeït à un autre. La Tyrannie est bien differente de la Royauté; Toutefois elle luy ressemble beaucoup plus, que ne fait la Servitude. C'est au moins quelque forme de Gouvernement, & une façon de commander aux hommes, encore qu'elle ne soit pas la plus parfaite de toutes. Mais si un Souverain se donne en proye à trois ou quatre petites gens, & ne se reserve, ni la disposition de sa volonté, pour suivre ses inclinations, ni l'usage de son

son  
faire  
quel  
point  
que  
rien  
vent

E  
men  
mêm  
gie q  
rend  
de c  
veren  
plus  
rèle :  
étran  
née  
viole  
On c  
après  
bes d  
bien /  
La  
voir

son esprit, pour connoître ses affaires; En ce cas-là, je ne sçay pas quel nom luy bailler, & il n'y a point de plus miserable Interregne que sa Vie, durant laquelle il ne fait rien, & fait tous les maux qui arrivent à son Peuple.

En cét estat-là, il est mort civilement, & s'est comme déposé soy-même. Ce n'est plus que son Effigie que l'on sert en public, à qui on rend quelques devoirs de parade, & de coûtume; à qui on fait force reverences inutiles. On ne s'atache plus à la Puissance legitime & naturelle: On en suit une autre, qui est étrangere, & usurpatrice; qui est née de la premiere, par une voye violente, & comme par adultere. On quite la Royauté, pour courir après la Faveur, de laquelle les Arabes disent, *que c'est une Fille, qui tuë bien souvent sa propre Mere.*

La belle chose que c'estoit, de voir autrefois un Roy de Castille,

K

qui

qui n'osoit aler à la promenade, ni prendre un habillement neuf, sans la permission d'Alvare de Lune. Il fa- loit qu'il obtînt de luy, toutes les graces que luy demandoient les au- tres: Le plus qu'il pouvoit, c'estoit de recommander ses Serviteurs à son Favori, & de faire office pour ceux qu'il aimoit. La belle chose que ce seroit, de voir un Courtisan, comme celuy-là, qui revoquât les Elections du Prince, & redonnât les Charges, que son Maître auroit déjà don- nées! La belle chose, s'il trouvoit mauvais que son Maître voulût li- re, une fois en sa vie, un papier, qu'il luy auroit présenté à signer; s'il se plaignoit que c'est offenser sa fideli- té, & oublier ses services!

Mais ce seroit bien une plus bel- le & plus excellente chose, si cét Homme qui regne, dans l'esprit du Prince, & qui commande souverai- nement à ses Sujets, obeïssoit luy- même à une Maîtresse. Que seroit-  
ce,

ce, si l'Amour gouvernoit la Politique, & si la fortune de tout un Royaume estoit le jouët d'une Femme débauchée ? Car il est vray que telles personnes se sont moquées étrangement de l'autorité des Loix, & de la majesté des Empires. Plus d'une fois elles ont mis sous leurs pieds les Couronnes & les Sceptres; Elles ont pris leur plaisir, & leur passetems du violement de la Justice, de l'exercice de la Cruauté, des miseres & des afflictions du Genre humain.

Laissons pour ce coup les Histoires qui font horreur, & qui blessent l'imagination par la memoire: Ne parlons point du sang que ces Femmes ont fait verser: Supprimons le Terrible & l'Epouvantable de leurs Tragedies, & ne disons que ce petit mot de leur belle humeur. Il s'en est veû une il n'y a pas longtemps, montée à un si haut degré d'insolence, qu'ayant esté sollicitée

pour quelque affaire, qu'on luy representoit juste & facile, afin qu'elle s'y employât plus volontiers, elle répondit avec une fierté digne de sa Nation, & du país d'où nous sont venuës les Rodomontades, *qu'elle n'usoit point si foiblement de son credit, qu'un autre pourroit servir en cette occasion, & faire les choses justes & possibles; que pour elle, elle n'avoit acoustumé d'entreprendre que les injustes, & les impossibles.*

Combien de malheurs, à vôtre ôpinion, en-suite de celuy-là? combien se commettent de violences à l'ombre de cette injuste Fortune? Et le Courtisan a-t-il un Valet, qui ne croye avoir droit de mal-traiter les personnes libres, & d'estre impunément outrageux, en alleguant le nom de son Maître? Y a-t-il des gens auprès de luy, qui pour le moins ne pillent, s'ils s'abstiennent de tuer; qui ne vendent sa veüe & ses audiences; qui ne s'enrichissent que  
du

du rebut de son avarice, & des superfluités de sa Maison ?

Cependant le Prince ne peche point, & ne laisse pas d'estre le Coupable: Son ignorance ne luy peut point estre pardonnée; Sa patience n'est point une vertu; & le desordre, ou qu'il ne sçait pas, ou qu'il endure, luy est imputé devant Dieu, tout de même que s'il le faisoit. Et partant, avec beaucoup de raison, le Prince, qui a esté selon le Cœur de Dieu, luy demande en termes exprés, & dans la ferveur de ses plus ardentes prieres, *qu'il le nettoye des choses cachées; qu'il le delivre des pechez d'autrui.* Ce dernier mot ne veut-il pas dire que les Rois ne se doivent pas contenter d'une innocence personnelle, & particuliere; qu'il ne leur sert de rien d'estre justes, s'ils se perdent par l'injustice de leurs Ministres ?

Et à ce propos, je ne veus pas oublier une faillie assez bonne, que fit,

du tems de nos Peres, un Religieux Italien, prêchant devant un Prince du même pais. Estant au milieu de son Sermon, où il avoit traité du devoir des Souverains : & s'ennuyant de demeurer trop long-tems, dans la these generale, il en sortit tout d'un coup, par ces paroles, qu'il adressa à celuy qui l'écoutoit.

*J'ay eu, luy dit-il, Monseigneur, une étrange vision la nuit passée. Il m'a semblé que la Terre s'est ouverte devant moy, & que je voyois distinctement, jusques dans son centre. J'ay considéré les peines de l'autre Vie, & tout ce terrible attirail de la Justice de Dieu, dont mon imagination n'est pas encore bien rassurée. Parmi les Méchans des Siecles passez, j'en ay reconnu quantité de celuy-ci. Les Calomniateurs, les Meurtriers, les Impies, les Hypocrites y accouroient, à grosses troupes, & se pressoient au bord de l'Abîme. Mais ayant observé en leur vie de visibles marques de leur reprobation, je n'ay point trouvé étrange de les*  
voir

voir  
mine  
extr  
vous  
foule  
& to  
vean  
je m'  
ble q  
que r  
gneu  
ligien  
tesse  
JE N  
MAI

L  
dequ  
chair  
cy, &  
stanc  
fonn  
haut  
fous

voir arrivez, où je les avois veûs s'assembler. Ce qui me donna un étonnement extrême, ce fut, Monseigneur, que je vous aperceus, dans cette mal-heureuse foule, qui se perdoit; Et comme tout saisi, & tout interdit que j'estois, par la nouveauté d'une rencontre si peu attendue, je m'écriay à vôtre Altesse; Est-il possible qu'on se damne, en priant Dieu, & que vous aliez en Enfer, vous, Monseigneur, qui estes le meilleur & le plus religieux Prince du Monde; Vôtre Altesse me répondit là dessus en soupirant, JE N'Y VAI PAS, MON PERE, MAIS ON M'Y MEINE.

LA fertilité de cette matiere est si grande, qu'elle nous fourniroit de quoy parler, toute la semaine prochaine. Mais il faut finir avec celle-cy, & conclurre, qu'il y a assez de distance, entre le Souverain & les Personnes privées, pour les élever bien haut, & les laisser toujours au dessous de luy. *Il est bon que le plus pro-*

*che du Prince, en soit extrêmement éloigné: il est à propos qu'il y ait quantité de choses, que le plus aimé ne puisse pas.*

La Justice souffre la Faveur; nous l'avons avoué il y a long tems. La Raison ne détruit point l'Humanité, ne s'oppose point aux affections honnêtes; ne condamne point la familiarité, & la confiance. La Philosophie, & le Christianisme s'accordent en tout cela avec la Nature; & le Fils de Dieu, quand il s'est fait Homme, a autorisé tout cela, par son exemple. Qu'il y ait donc un Favori à la Cour; le Ciel & la Terre le permettent: Qu'il y ait un Homme, nous le voulons bien, qui soit le Confident du Prince; Mais qu'il n'y ait point d'Homme, qui obsede jour & nuit le Prince; qui se l'approprie, par une violente usurpation; qui voulant avoir, luy seul, un bien qui doit estre à tout le monde, exerce la même injustice, que s'il cachoit le Soleil à tout le monde; que  
s'il

s'il fermoit les Temples à tout le monde.

Que le Prince envoye, tant qu'il luy plaira, une reflexion de sa Grandeur, sur les Sujets, qui ont trouvé grace devant ses yeux; Qu'il leur communique des rayons de sa puissance: Mais qu'il ne la transfere pas toute entiere, en leur personne; Mais qu'il ne se déface jamais du Globe de la Lumiere: Que sa liberalité enrichisse les Particuliers, pourveu qu'elle n'apôvriffe pas son Royaume: Que ses bienfaits decoulent abondamment, en quelques endroits, pourveu qu'il soit Maître de la Source.

Voicy la Réponse que me rendit, sur ce sujet, l'Oracle des Paisbas, le sçavant & sage Juste Lipsé, lors que je le consultay à Louvain.

*Faut-il que le Roy, & celui qui regne, soient toûjours deux Personnes différentes? Faut-il corriger tous les Edits, & changer un mot, en toutes leurs da-*

tes? Où il y a de nôtre Regne le dixième, le quinzième, effacera-t-on nôtre Regne, pour y mettre nôtre servitude, ou pour le moins nôtre subjection? Ce n'a pas esté l'intention de celuy qui a fondé les Monarchies, qu'on abusât si Vilainement de la Souveraineté, qu'on la remuât ainsi de sa place; qu'elle ne fût jamais, où elle doit estre. La Puissance Souveraine est de la nature de ces choses, qui sont à nous de telle facon, que nous ne les pouvons donner à autruy, ni les separer de nous mêmes. Elle est legitime, tant qu'elle demeure dans les mains de ceux qui l'ont receüe de la Loy de l'Estat; Mais la même Loy veut qu'elle ne puisse passer d'une personne à l'autre, que par le moyen de la naissance, ou par l'élection des Peuples. Ici finit la réponse de l'Oracle de Louvain.

Nos sages Predecesseurs ont esté sages en cecy, aussi bien qu'au reste. Comme ils n'ont pas fait la Couronne élective, en faveur d'eux-mêmes, ils ne l'ont pas voulu rendre pro-

propriétaire, en faveur du Roy, ni la luy commettre si absolument, qu'il fût en sa puissance d'instituer un héritier, comme on en voit des Exemples, dans les Histoires des autres Pais: Ils n'ont pas voulu que le Roy peût resigner le Royaume à son plaisir, & à qui bon luy sembleroit; qu'il le peût leguer en tout, ou en partie. Mais au contraire, par une Loy, qui est de même âge, & de même force que la Salique, ils ont ordonné qu'il seroit inalienable, & indivisible.

Et les Politiques qui se sont le plus licentiez, ces Docteurs insolens & temeraires, qui ont fait le procès à leurs Juges, ayans eu la hardiesse de toucher, par leurs Ecrits, aux Oints du Seigneur, & de traiter de la deposition des Rois; métenent expressément ce cas, auquel les Sujets ne sont plus tenus de reconnoître le Prince; *quand luy même, disent-ils, reconnoît une autorité Etrangere,*

*se fait Tributaire de quelqu'un.* Tant ils ont estimé toute sorte de subjection, & de dependance, peu compatible avêque la Royauté. Et qu'est la Royauté, ajoûtent-ils, que la vaine magnificence d'une Feste, & qu'une montre de Ceremonie, si celuy qui l'exerce a un Supérieur, ou un Compagnon ?

Pour moy je ne vay pas si avant. Je me contente de dire qu'il y a quelque chose de plus noble, dans la Presomption, que dans la Foiblesse ; & que pareils excez sont moins à blâmer que pareils defauts. Ceux qui marchent à l'avanture, dans un País inconnu, & qui s'attachent trop à leur opinion, valent encore mieux que ceux qui suyvent des guides aveugles, & qui tombent par docilité. Il y a dans les Fables, des Heros qui ont esté Furieux ; Mais il n'y en a point qui ayent esté Imbecilles ; On y voit quelquefois le débordement de leurs passions, mais il ne s'y parle jamais

jamais de la stupidité de leur esprit.

Que seroit-ce en effet, Monseigneur, d'estre en même tems au plus-haut degré des choses humaines, & au dernier étage des hommes; de s'appeller Sa Majesté, & Son Altesse, & de n'avoir rien que de petit & de bas; d'avoir besoin d'un Curateur, sur le Thrône, & d'un Pedagogue, dans le Conseil.

*Dieux envoyez ce Mal aux Peuples de l'Asie.*

Mais il faut parler plus Chrestienement, & plus charitablement. Finissons par une priere, qui comprenne l'Asie, comme l'Europe, & qui embrasse le bien general du Monde. *Détournez, Seigneur, de tous les Estats un mal qui est cause de tant d'autres maux: Ne refusez pas aux Souverains cét esprit de commandement, & de conduite, qui leur est necossaire, pour gouverner: Donnez leur assez d'intelligence, pour se bien conseiller eux mêmes, ou pour bien choisir leurs Conseillers.*



## AVIS PRONONCE,

ET

DEPUIS ECRIT,

OU

Extrait d'une Conversation, dans la-  
quelle il fut parlé des Ministres  
& du Ministère.

A MONSIEUR GIRARD,  
*Official, & Archidiacre d'Angoulême.*

**V**OUS aurez ce que vous  
avez desiré de moy; car  
qui scauroit refuser un  
homme qui demande de  
si bonne grace? Quand même cét  
homme ne seroit pas mon parfait  
Ami, ne seroit pas mon Reverend  
Pere en Dieu, ne seroit pas le com-  
mencement d'un Archevêque, &  
plus

plus de la moitié d'un Monseigneur?  
 Quand cét homme ( un peu de patience, je ne suis pas au bout de la periode ) quand cét homme, dis-je, si considerable par son caractere, & par son merite, n'auroit pas sur moy, & sur mes papiers, le droit que luy donnent une affection, & une fidelité de quarante ans.

Je vous envoie donc, Monsieur, mon AVIS de l'autre jour, LE FAVORI D'AUGUSTE, de la dernière revision, & LA LETTRE A LA REINE DE SUEDE. Vous communiquerez tout cela à Monsieur nôtre Gouverneur, puis qu'il cherche du divertissement, & qu'il croit en trouver, dans mes Papiers. Mais je vous prie de l'avertir, que dans l'AVIS rien n'a esté ajoûté à la vive voix. Si j'y voulois apporter de l'ordre, je falsifierois la chose, qui ne fût point traitée metodiquement, & selon les régles de l'Art. La voicy de la sorte qu'elle se passa, dans  
 la

232 DES MINISTRES,  
la liberté de la Conversation, après  
la lecture qu'on nous fit du premier  
& du cinquième Discours D'ARIS-  
TIPPE.

**I**L ne faut pas que le Prince suyve  
ses inclinations, quand il faut qu'il  
choisisse ses Ministres. Hors d'ici le  
caprice & les fantaisies : Ailleurs  
qu'il se jouë, & qu'il se divertisse,  
tant qu'il luy plaira. En ces grands  
Choix, il doit user de la severité de  
son jugement, & y apporter pre-  
mierement l'indifference de sa vo-  
lonté. Ce doit estre vne pure ope-  
ration de sa raison, libre & dépouil-  
lée d'amour & de haine.

Après une exacte recherche, &  
une serieuse deliberation; après s'e-  
stre pleinement satisfait, sur toutes  
les difficultez qu'il s'est faites a luy-  
même, & qui luy ont esté faites par  
autruy; il conclurra *que le loisir de ce  
Particulier estoit dommageable à la Re-  
publique, & qu'elle perdoit autant de*

*tems.*

tems, qu'il en mettoit à se reposer. Mais en fuite, ayant éprouvé la Personne, qu'il a choisië, & ayant reçu les services qu'il a esperez; s'il veut faire justice, il fera de son Ministre son Favori, & ne luy laissera rien à desirer, de la reconnoissance d'un Prince obligé. Il est juste qu'il ne departe pas des honneurs communs à une vertu extraordinaire; qu'il ne dispense pas ses graces avarement, en un lieu où le Ciel a versé toutes les faveurs.

Mais souvenez-vous, Monsieur, que je parlois d'Agrippa, & de Mécenas, qui sont morts il y a longtemps; & qui n'ont point laissé de leur Race. Quoy que la Terre soit grande, & que le nombre des Peuples qui l'habitent ne soit pas petit, Auguste n'eût pas pû trouver, en toute son étendue, deux meilleurs & plus efficaces instrumens des glorieuses Entreprises qu'il meditoit. Il avoit besoin de ces deux hommes,

pour

234 DES MINISTRES,  
pour l'établissement de cette Paix  
éternelle, qu'il avoit dessein de don-  
ner à l'Univers. Ces gens là luy  
estoyent nécessaires, pour persuader  
l'obeïssance, aux personnes libres;  
pour faire reverer ses armes, par les  
Vaincus; pour rendre agréable à un  
chacun, une Puissance redoutée de  
tout le Monde.

Quoy davantage? C'estoyent des  
Amis dignes d'Auguste: Eclairer  
des plus pures lumieres de la Sage-  
se, quand il falloit deliberer; Brû-  
lans de zèle & d'affection, quand il  
falloit executer les choses delibe-  
rées. Tantôt ils suivoient les inten-  
tions d'Auguste, tantôt ils les pre-  
venoient; Ils n'obeïssoyent pas seule-  
ment à ses paroles, & à ses comman-  
demens, mais aussi à ses signes, & à  
ses desirs. Tout autre qu'eux n'eût pû  
soutenir l'éclat d'une vertu si vive &  
si agissante que la sienne; bien loin de  
la pouvoir apuyer; de la fortifier,  
comme ils faisoient, & de travailler  
avec elle.

N'est-

N  
a de p  
quelc  
judic  
dre la  
que f  
seure  
cord  
vouë  
trouv  
gne,  
mêm  
embr  
sieurs  
des so  
a beau  
lectio  
les jou  
si heu  
l'Hom  
pas qu

I L y  
C  
Conv

N'est-il pas vray qu'un Prince qui a de pareils Ministres, peut prendre quelques heures de repos, sans prejudice du Repos public; peut détendre la contention de son esprit, sans que ses affaires en pâtissent? Je m'affeure que vous en demeurerez d'accord avêque moy: mais vous m'avouërez aussi que tels Apuis ne se trouvent pas en foule, sous un Règne, ni dans un Royaume; non pas même dans L'HISTOIRE, qui embrasse plusieurs Regnes, & plusieurs Royaumes. Semblables Aides sont de rares presens du Ciel. On a beau sçavoir choisir; ces sortes d'elections ne se peuvent pas faire tous les jours. Tous les Siecles ne sont pas si heureux que celuy d'Auguste, & l'Homme dont le Monde a besoin, n'est pas quelque-fois encore nai.

**I**L y a des Ames capables de peur, ( ce fut le second point de nôtre Conversation ) Belles ames d'ailleurs,

236 DES MINISTRES,  
leurs, & qui ne manquent pas de lu-  
miere: Mais elles n'ont point de feu,  
ou il est si mal allumé, si foible & si  
languissant, qu'il ne paroît point  
avoir d'action. Ces ames ne sont  
propres qu'à exercer les vertus aisées,  
elles ne sçavent agir, que quand  
elles ne trouvent point de resistance.  
Pareils Ministres n'ont garde de rien  
donner au Hazard. Ils voudroient  
un Dieu, pour caution, & plus d'un  
Oracle, pour assurance, dans les  
moindres choses qu'ils entrepren-  
nent. Leur Maître peut avoir du  
courage; Mais la timidité de leurs  
conseils émouffe toûjours la pointe  
de son courage: Ils le retiennent  
toûjours, & ne le poussent jamais.

Prenez garde, je vous prie, à ces  
habiles Poltrons, dont Aristippe  
nous vient de parler; voyez comme  
une nouvelle experience met leur sa-  
gesse en desordre; comme un simple  
bruit, sans auteur, & sans fonde-  
ment, les jette hors de leur assiette  
ordi-

E  
ordina  
mulez  
alarme  
re. On  
leur vi  
Depech  
( nous  
Monfi  
tâchen  
contrai  
paroît  
leurs ye  
Qua  
mines a  
de Ven  
conclu  
Maître  
pe, le E  
Nouvel  
douté,  
bassade  
en faut  
qu'il fai  
prit. E  
avec un

ordinaire. Quelques graves & dissimulez qu'ils soient, à la première alarme, le masque leur tombe à terre. *On apprend toutes les affaires, sur leur visage; On y lit l'après-dinée les Dépêches, qu'ils ont reçues le matin* (nous disoit un jour le bon & sage Monsieur Conrart.) Quoy qu'ils tâchent de se couvrir; par un silence contraint, l'émotion de leur esprit paroît toujours, dans le trouble de leurs yeux.

Quand nôtre Philippes de Commines aprit, par la bouche du Duc de Venise, la Ligue, qui avoit esté concluë, contre le Roy Charles son Maître, entre la Seigneurie, le Pape, le Roy des Romains, &c. cette Nouvelle, dont il ne s'estoit point douté, durant le tems de son Ambassade, le surprit de telle sorte, s'il en faut croire le Cardinal Bembe, qu'il faillit à perdre subitement l'esprit. Et quand il fut sorti du Senat, avec un Secretaire de la Seigneurie, qui

qui avoit eu ordre de l'accompagner, *Mon amy*, luy dit il, *je te prie de me redire ce que le Prince m'a dit, car j'ay oublié toutes choses: je ne scay qu'est devenue, ni ma memoire, ni ma raison.*

Cét Exemple est singulier, soit du Secret gardé, entre tant de Senateurs, & tant d'Ambassadeurs, qui avoient traité la Ligue; soit de la surprise du Nôtre, qui les voyant tous les jours, ne sentit jamais rien de leur Traité. Neantmoins il ne doit pas perdre, pour cela, la bonne reputation, qu'il avoit meritée d'aillieurs. Un coup de foudre, en tems serain, peut étonner un homme, qui ne songe pas à la tempête. Mais il y a des hommes, & j'en ay connu quelque uns, à qui tous les bruits sont des coups de foudre, & qui s'étonnent de tout. Il y a des gens que la confiance, & le desespoir prennent & laissent plusieurs fois, en un même jour.

Une si vilaine agitation, & si mes-  
séan-

féante à la dignité du Sage ( je parle du Sage du Monde, & non pas du Sage des Stoïques ) est bien éloignée de cette égalité d'esprit, qui doit paroître dans les divers changemens des choses humaines, dans le flux & le reflux de la Cour. Ce n'est pas la constance qu'il faut témoigner, parmi les legeretes & les bizarreries de la Fortune. Le Pilote tremblera-t-il, & pâlera-t-il, à la première vague qui s'élevera, laissera-t-il tomber de ses mains le gouvernail ? Quittera-t-il sa place ? Abandonnera-t-il le vaisseau, à la tempête, si elle ne cesse pas si tôt qu'il le veut ?

Il peut arriver une funeste nouvelle, qui causera un étonnement universel. On criera, par tout, que tout est perdu ; On viendra dire, qu'Annibal est aux portes de la Ville ; qu'une Province s'est revoltée, & qu'une autre branle. En cette consternation publique, le Ministre s'iroit-

240 DES MINISTRES ,  
s'iroit-il cacher , au fonds du Palais ,  
pour pleurer les miseres de l'Estat ,  
& faire des vœux , avêque les Fem-  
mes ? Au contraire, s'il me croit, il fe-  
fera voir dans les Places , & aux au-  
tres lieux plus frequentez : Il se pre-  
sentera, par tout , à la mauvaise For-  
tune ; & parce qu'il ne craindra  
point , il meritera d'estre respecté.  
Un Poëte a dit plus que moy , *Me-  
ruit que timeri non metuens.*

Ni l'audace des mauvais Sujets ,  
ni la foiblesse des gens de bien, ni les  
murmures du Peuple ignorant , ni  
les discours qu'il entendra , de sa  
chambre, de ceux qui parleront de sa  
perte, dans sa basse-cour , ne seront  
pas capables de troubler cette sere-  
nité de visage , qui derive au dehors  
de la paix , & de la tranquillité du  
dedans.

Il rassurera , par sa bonne Mine,  
les Cœurs Effrayez. Il se tiendra  
droit sur les ruines , qui fondront  
sous luy. Il ne desesperera point de la  
Repu-

Republique: Mais considerant, *qu'on se trompe aussi bien dans le desespoir, que dans l'esperance, & que les maladies dont ont meurt, & celles dont on guerit, ont le même commencement;* après avoir employé, en celle cy, tous les remedes possibles, & n'avoir rien oublié des secrets de l'Art, il se jetera, entre les bras de la Providence, & recommandera à Dieu les affaires: Je tiens encore cecy du bon & sage Monsieur Conrart.

**I**L faut bien que cette assurance, parmi des Etonnez, & ce calme dans l'orage, procede de la forte constitution de l'Ame, qui n'est point sujete aux desordres qu'excitent les passions, & ne branle point, de quelque impetuosité que la Fortune la choque: Mais quoy que puissent dire les Barbares de la Cour, ou si vous aimez mieux les nommer, les Courtisans ennemis des lètres, l'étude de la Sageffe n'est pas un secours inutile

242 DES MINISTRES,  
tile à la Magnanimité, & au Juge-  
ment.

La véritable, la bonne Philoso-  
phie, car il y en a une fausse, & une  
mauvaise, nous rend la Mort fami-  
lière par une fréquente Meditation :  
Elle nous ôte la peur, & nous di-  
minuë le mal : Elle nous apprend  
que les seules fautes que nous fai-  
sons, sont les seuls malheurs qui nous  
arrivent ; & que la consolation que  
reçoit un homme, qui ne perd point,  
par son imprudence, mais par l'infir-  
mité d'autrui, est préférable aux  
bons succès de celui qui gagne, par  
son crime, & non pas par sa vertu.

Le Ministre dont vous-vous ima-  
ginez que j'ay fait le P O R T R A I T,  
mais que je le garde dans ma cassé-  
te, étant appelé au Gouvernement,  
en ces tems fâcheux, se doit appu-  
yer sur ces principes : Il doit passer,  
de la Philosophie des paroles, à cel-  
le des actions : Un accident impre-  
veu ne renversera point ses règles,  
& ses

& ses maximes; parce qu'il n'y aura point d'accident, qu'il ne prevoye, & qu'il ne sente venir de loin. Il n'aprehendera, ni le danger de sa personne, ni la ruïne de sa fortune; Il n'aprehendera que le blâme, & la mauvaise reputation: Et quoy que la Prudence soit une vertu, principalement occupée à la conservation de celuy qui la possede, la Prudence n'empêchera pas qu'il n'y ait plusieurs Biens, qu'il estime d'avantage que la Vie.

Mais quand les choses s'adouciront, & que le Temps sera devenu moins mauvais, il ne s'endormira pas, pour cela, dans la bonace, ni ne se relâchera de sa premiere vigueur. Nôtre Sage ira au devant de tous les Defordres, non seulement avec des yeux vifs & penetrans, mais aussi avec un cœur ferme & intrepide. S'il voit paroître quelque signe de changement, & le moindre presage de Guerre civile, il tâchera d'é-

244 DES MINISTRES,  
tôûfer le Monstre, avant qu'il soit  
nai. On aura beau luy représenter les  
inconveniens qui le menacent, en  
son particulier, s'il se veut opposer à  
la Faction naissante, il passera, sur  
toutes les considérations, qui arrê-  
tent la plûpart des autres Sages, &  
songera seulement à faire son devoir,  
sans se soucier avec combien de peril  
il le fera.

Quand il y aura, ou un Fils, ou  
un Frere de Roy, qu'on voudra por-  
ter dans les brouilleries, il n'aigrira  
point ce Fils, ou ce Frere; mais il le  
flatera encore moins. Il donnera des  
conseils au Pere, ou au Frere aîné,  
qui ne seront, ni timides, ni crüels.  
Et si on tâche d'éloigner de luy l'af-  
fection de ces jeunes Princes, il ai-  
mera mieux les servir, sans qu'ils  
luy en sçachent gré, que de leur plai-  
re, en les desservant: Il ne regardera  
pastant, à ce qu'ils sembleront vou-  
loir alors, qu'à ce qu'ils voudront  
à l'avenir; ni tant aux interests d'au-  
truy,

truy, dans lesquels on les embarque, qu'à leurs vrais & naturels interets, qui ne peuvent estre separez de ceux du Roy, & de la Couronne.

De cette sorte il entreprendra la Cause publique, avec une probité courageuse, & ne témoignera pas de zèle indiscret : Sa force sera, sans rudesse, & sans âpreté : Sa fidelité pour son Maître sera, sans haine pour le Frere, ou pour le Fils de son Maître. Il apportera une hardiesse respectueuse, & pleine de modestie, en des occasions où les autres gêteroient tout, par leur violence, ou par leur môleffe. En tout cas, comme il a esté dit d'abord, il faut qu'il soit resolu, au pis qui luy scauroit arriver; Que pour sauver l'Estat, il soit prodigue de soy-même, cét Homme du Roy; Qu'il ne s'engage pas simplement, dans une action hazardeuse, & dont l'évenement puisse estre douteux; mais qu'il se devouë à une mort asseurée, si le ser-

vice de son Maître l'exige de luy.

C'est cette qualité si necessaire au Ministre, *d'aimer la Personne du Prince, aussi bien que son Estat.* L'une & l'autre passion doit également posseder son ame, & l'une, sans l'autre, est defectueuse. Nous alâmes plus avant; & après avoir répondu à ce qui fut allegué de l'Histoire de Daubigné, sur le sujet des Ducs de Joyeuse, & d'Espernon, je revins ainsi à nôtre matiere.

**O**N a dit autrefois, de deux Macedoniens, *que l'un aimoit Alexandre, & que l'autre aimoit le Roy.* Il n'est pas bien de partager une chose, qui doit demeurer entiere. Pourquoi separer le Roy d'avec Alexandre, & metre en pieces ce pôvre Prince? Cette division est violente, & outrage la Nature. C'est couper un corps en deux. Les interests du Roy sont inseparablement unis à ceux de l'Estat: Et je vous avoüe,  
que

que je ne puis approuver la bassesse du Cardinal de Birague, qui disoit ordinairement, *Je ne suis pas Chancelier de France; Je suis Chancelier du Roy*: Il pouvoit ajoûter; & *de la Reine sa Mere*, de laquelle il estoit Creature. Pour ne rien dire de pis, il me semble qu'il ne doit point estre loué de ce mauvais Mot.

Les bons Princes protestent eux-mêmes *qu'ils sont à autrui, & qu'ils se doivent à la Republique*. A plus forte raison luy doivent ils les Magistrats, & les autres Officiers. Ils n'ont donc garde de donner & d'ôter en même tems une même chose: Ils ont l'ame trop noble, pour estre capables d'une si vilaine avarice. Se repentiroient-ils de leur liberalité? Voudroient-ils reprendre en secret, un Present qu'ils ont fait solennélement à tout le monde? J'apelle ainsi l'administration de la Justice, les bons Juges, & les bonnes Loix.

## 248 DES MINISTRES,

Sans doute, cét Homme de Milan contoit la France pour rien: Il ne pouvoit pas luy mieux faire voir, que par là, qu'il estoit Etranger, & qu'elle luy estoit indifferente. Mais n'en déplaist au Cardinal de Birague, le Ministre aimera tout ensemble le Roy & l'Estat. Et, s'il aime encore quelque autre chose, ses secondes affections se rangeront toujours, sous la subjection, & sous les ordres de la premiere.

S'il se marie, il ne prendra point d'alliance, qui soit suspecte à l'Estat, & qui donne de jalousie au Prince. Mais c'est trop que cela: Il renoncera à sa Patrie; Il rompra toutes les chaînes de la Nature; Il sacrifiera tout au bien de l'Estat, si le bien de l'Estat le desire ainsi. Il fera voir que dans une Monarchie il peut y avoir un jeune Brutus, qui prefere son devoir à ses Enfans, & les sçait perdre, quand il est besoin, pour le service du Roy. Ce sera un autre Marquis de

de l  
de sa  
a es  
aujo  
cle,  
deût  
fût p  
rois,  
main  
M  
mari  
nenc  
faire  
asseu  
niens  
qui d  
du ce  
noiss  
qui o  
né ta  
Mais  
mém  
amut  
sent,  
corre

de Pisani, qui dit un jour sur le sujet de sa Fille unique; de cette Fille, qui a esté depuis, & qui est encore aujourd'huy, la merveille de son Siècle, *Si je sçavois qu'après ma mort, elle deût estre femme d'un homme, qui ne fût pas serviteur du Roy, je l'étrangerois, tout à cette heure, de mes propres mains.*

Mais si le Ministre n'est point marié, & s'il garde même continence, ce sera un avantage aux Affaires de son Maître, encore plus assésuré, & sujet à moins d'inconvéniens. Ce ne sera pas peu que celuy qui doit perpetuélement agir, soit du courage, soit de l'esprit, ne connoisse point les voluptez defenduës, qui ont abruti tant de Sages, & mené tant de Victorieux en triomphe: Mais la bonne chose qu'il n'ait pas même de legitimes passions, qui amusent pour le moins, & divertissent, si elles ne débauchent, & ne corrompent. Les soins domestiques,

250 DES MINISTRES,  
qui usurpent tant de tems, sur les  
affaires, n'emporteront pas une heu-  
re de ce Ministre. Il ne pensera point  
à la durée de sa Famille; Il n'aura de  
pensée que pour l'éternité de l'E-  
stat. Son affection qui eût esté di-  
visée entre une Femme, des Fils, &  
des Gendres, qui se fût écoulée en  
d'autres suites, & d'autres depen-  
dances du Mariage, & dont la moin-  
dre partie fût venue à son Maître,  
sera unie & ramassée en ce seul Ob-  
jet. Son Ame, estant vuide des pe-  
tits soins, se remplira toute de ceux  
du Public, &c.

**A** Près quoy, il ne sera point en  
peine de chercher des Lan-  
gues venales, & des Plumes merce-  
naires. Il sera bien mieux loüé, par  
la Voix publique, que par celle des  
Particuliers. Ce ne seront pas quel-  
ques Orateurs affamez, & men-  
dians; quelques Poëtes crotez, &  
mal vêtus, qui diront du bien de  
luy :

luy  
res,  
fista  
boni  
anci  
ctior  
vron  
mém  
& l'  
lacion  
E'trai  
la rai  
offen  
Ai  
miren  
sujet  
neroi  
qui le  
comb  
droie  
Quel  
n'emp  
moye  
cher t  
moins

luy : Ce seront des Provinces entières, soulagées de Tailles, & de Subsistances : Ce seront de grandes & bonnes Villes, conservées dans leurs anciens Privileges. Les Benedictions, les Applaudissemens le suivront par tout. On l'appellera, en même tems, le Port des Misérables, & l'Ecueil des Violents; la Consolation du Peuple, & l'effroy des Étrangers, à cause qu'il les mètra à la raison, par sa prudence, & ne les offensera pas, par sa vanité.

Ainsi les Ennemis de l'Estat admireront la Vertu, dont ils auront sujet de se plaindre. Et que ne donneroient-ils alors pour un Homme, qui leur donnera tant de peine ? De combien de leurs Millions voudroient-ils acheter nôtre Ministre ? Quelles promesses, quels artifices n'emploieroient-ils, s'il y avoit moyen, je ne dis pas de le déboucher tout à fait, mais de l'adoucir le moins du monde ? Il n'est rien qu'ils

252 DES MINISTRES,

ne fissent, pour amôlir la fermeté de ce cœur, & pour empêcher cette bouche, de dire la verité. Mais ce luy qui croit posseder *la source des Perles & la racine de l'Or*; Ce Roy qui se vante, d'avoir le prix de toute chose, en ses côfres, n'est pas assez riche, pour payer seulement le silence du Ministre, que je me figure.

Nôtre Conference finit par une Digression, qui ne fut pas desagréable à la Compagnie, & par deux Exemples, qui sont bien éloignez l'un de l'autre, mais qui tous deux vous plurent également. Il ne faut pas que j'oublie ce dernier point de l'AVIS de l'autre jour.

**U**N Femme & des Enfans sont de puissans empêchemens, pour arrêter un Homme, qui court à la Gloire. Quiconque en a, a baillé des gages à la Fortune, & n'entreprend rien qu'avec retenuë, de peur de perdre ce qu'il a baillé. La triste  
repre-

représentation du deuil de sa Vêve,  
 & du bas âge de ses Enfans, luy pas-  
 se continuélement, devant les yeux;  
 Elle entre en toutes ses delibera-  
 tions. Et quand son esprit s'écha-  
 pe, par un mouvement genereux,  
 cette seconde pensée vient inconti-  
 nent, qui le remet, dans le train or-  
 dinaire des ames communes. Il ne  
 marche à la Campagne, que selon  
 qu'on luy fait signe de la Cour: Il  
 leve le siege de devant une Place,  
 qui n'en peut plus, pour obeir aux  
 ordres secrets qu'il a receus de sa  
 Femme. Dans les plus honorables  
 occasions, il regrette la fumée d'I-  
 thaque: il soupire l'absence de Pe-  
 nelope: Il prefere les rides d'une  
 Vieille, qui l'attend au logis, à l'Im-  
 mortalité qu'on luy promet, s'il  
 veut demeurer à l'Armée.

Cét Homme qui s'est marié, est  
 devenu un autre dans le mariage. Au-  
 paravant il croyoit que c'estoit pie-  
 té, de se hazarder, pour la Patrie; &

il croit à cette heure que c'est cruauté, de ne se pas conserver, pour sa Maison. Il ne songe plus à la Vertu, parce qu'il ne la peut pas laisser, par son Testament: Il ne se soucie que des Richesses & des Charges, qui peuvent passer de luy aux Siens; pour lesquels il a des desirs si dereglez, & une ambition si aveugle, qu'il ne connoît plus, ni Dieu, ni Roy, & ne s'arrête, ni aux Autels, ni aux Thrônes, quand il s'agit de leur interest.

Si Stilicon n'eût point esté marié, sa fin eût esté aussi heureuse, que la premiere partie de sa vie avoit esté éclatante. L'Empereur Theodose, à qui il avoit rendu de tres-utiles, & de tres-signalés services, le jugea digne de son Alliance, & luy donna en mariage sa nièce Serêne, qui estoit sa Fille, par adoption. Il receut depuis, une seconde marque de Grandeur, & eut l'honneur d'estre Beau-pere de l'Empereur Honorius.

norius. Mais il luy sembla peu que sa Fille fût Imperatrice, si son Fils estoit cependant Sujet de sa Sœur, & demeueroit personne privée. Le malheur voulut qu'il eut ce Fils, & qu'il aimast ce Fils plus que son devoir. Eucherius fut cause que Stilicon mourut Criminel de Lêze Majesté, & Ennemi de l'Estat; quoy qu'auparavant il eût esté Tuteur du Prince, & Protecteur de l'Estat; quoy qu'il eût défendu l'un & l'autre, contre les trahisons de Ruffin, & les entreprises des Barbares.

**L**E Prince d'Orange Maurice n'estoit pas un homme commun, & ses actions meritent bien d'estre regardées. Particulierement, il est à considerer (ces reflexions sont d'un Academicien d'Italie) qu'encore qu'il fît profession d'une Secte, qui ne permet pas seulement le mariage, mais qui l'ordonne, & qui le commande, il n'a jamais néantmoins voulu

256 DES MINISTRES,  
voulu se marier. Soit qu'il ait crû  
qu'il ne feroit pas des Enfans, qui  
luy ressemblassent, soit qu'il ait a-  
prehendé que, s'il en avoit, la confi-  
deration de leur fortune le pourroit  
porter à entreprendre quelque cho-  
se, au preiudice de la Liberté publi-  
que; soit qu'il n'ait pas voulu parta-  
ger son affection, qu'il pensoit de-  
voir toute entiere à sa Patrie.

**V**oilà à peu près mon Avis de  
l'autre jour. Puis que vous n'a-  
vez pas trouvé bon qu'il se perdît,  
en l'air, avec le son des paroles, &  
que Monsieur nôtre Gouverneur  
ne sera pas fâché de le voir, sur le pa-  
pier, vous m'obligerez de le luy por-  
ter, & de luy en faire, de ma part, un  
petit present. Si j'estois en estat de  
sortir, je vous soulagerois de cette  
peine, & vous épargnerois une ha-  
rangue. Mais je sçay que les peines,  
que vous prenez, pour moy, vous  
font douces, & que les harangues ne  
vous coûtent gueres. Ce

Ce  
cher  
mieu  
mient  
fois m  
vos te  
le Ma  
de M  
Vous  
ces bo  
valoir  
plus av  
ma co  
celle d  
Thoul  
que de  
tiez de  
de leur  
devant  
que vo  
Avant  
& des J  
de saint  
*Aurore*  
verts,

Ce n'est pas d'aujourd'hui, mon cher Monsieur, que je m'explique mieux, par vôtre bouche, que par la mienne. Vous avez esté plus d'une fois mon Ambassadeur (je me sers de vos termes) soit auprès de Monsieur le Maréchal d'Effiat, soit auprès de Monsieur le Comte d'Avaux: Vous vous estes fait écouter chez ces bons Seigneurs, & m'y avez fait valoir d'une étrange forte. Passons plus avant dans nôtre Histoire. De ma confiance vous estes entré, en celle de Monsieur l'Archevêque de Thoulouze, & de Monsieur l'Evêque de Lysieux. Vous leur promettiez de mes Létres, pour m'obliger de leur en écrire, & ils ont esté au devant de vous, quand ils ont sçeu que vous en aviez, à leur donner. Avant qu'il se parlât de Jansenius, & des Jansenistes, Monsieur l'Abbé de saint Cyran vous apelloit *mon* *Aurore*: Il vous recevoit à bras ouverts, & vous avez toujours esté bien

258 DES MINISTRES,  
bien traité des autres Illustres de  
nôtre Siecle. Celui-cy à mon avis,  
ne vous traitera pas moins favora-  
blement que ceux-la. Il a besoin de  
se divertir, & vous viendrez, pour  
cela, tout à propos. Aprês tant de  
fâcheuses affaires, & tant de tristes  
objets, dont nôtre Province a esté  
remplie, depuis quelque tems, il  
pourra se delasser l'esprit, & se ré-  
joüir les yeux, sur les Crayons que  
vous luy metrez entre les mains.

Pour le POURTRAIT que vous  
luy avez promis, c'est une autre cho-  
se. Il n'a garde d'estre dans ma cas-  
sête, comme vous-vous imaginez.  
Il est encore dans l'Idée du Peintre,  
& par consequent il seroit difficile  
que vous pussiez vous aquiter de  
vôtre promesse. Pareilles pieces de-  
mandent du loisir, & de la medi-  
tation. Un vieux Artisan, comme  
moy, a quelque honneur à perdre, &  
doit avoir soin de conserver la bon-  
ne opinion qu'on a de luy: Il doit  
respe-

E  
respe  
n'abu  
receu  
mais  
bouill

ET DU MINISTÈRE. 259  
respecter le jugement du Public, &  
n'abuser pas des faveurs qu'il en a  
receuës. Je ne veus plus peindre,  
mais je veus encore moins bar-  
bouiller.

F I N.



T A.



# T A B L E

D E S

Matieres, & des Choses plus  
remarquables, conte-  
nues dans

## A R I S T I P P E.

A



**A**CTION. Il est aisé de se tromper, dans le jugement qu'on fait des actions des hommes, puisque ceux qui les font, y sont les premiers trompez. pag. 86. & suivantes.

*Affaires publiques. La speculation en est plus honnête que le maniment.* 14

*d'Agrippa, Ministre d'Etat de l'Empereur Auguste.* 233, 234

*d'Alcibiade, & de la vivacité de son esprit.* 124, 125

*L'Ambition deréglée a souvent esté cause de la perte de grands Personnages.* 254

*de l'Amitié. Sans elle la felicité est imparfaite,*

faite  
impu  
les Amis  
bles a  
Amour  
Reine  
de l'An  
qu'u  
Favo  
Aristipp  
qui il  
Artisan  
lexan  
Assembl  
libren  
dence

De la  
moins  
qui la  
timen  
de l'Aut  
suivar  
d'une A  
Ily a  
que po  
Sembl  
Etneu  
plante

DES MATIERES.

faite, & defectueuse, & la Vertu foible & impuissante. 22

les Amis sont les plus utiles, & les plus desirables des biens étrangers. 23

Amour extravagant & ridicule de certaines Reines hypocondriaques. 53

de l'Amour qui gouverne la Politique, lorsqu'une femme s'empare de l'esprit d'un Favori. 219, 220

Aristippe, nom de l'Auteur de cet Ouvrage, qui il estoit. pag. 11 & suivantes.

Artisan fameux, dont parle l'Histoire d'Alexandre. 102

Assemblées Politiques. L'Esprit y doit agir librement, & sans contrainte; & la Prudence y exercer ses operations en repos. 117, 118

De la lâcheté de ceux, qui fremissent au moindre recit qui leur est fait du peril, & qui les retient & empêche de dire leur sentiment avec liberté. 118, 119

de l'Auteur de cet Ouvrage. pag. 11. & suivantes.

d'une Autorité aveugle & muète. 51

Ily a des Grands qui ne sont remarquables que par leur grandeur. 51

Semblables à ces hautes montagnes infructueuses; qui ne produisent, ni herbe, ni plante. 52, 53

T A B L E

B

- de **B** Arberouffe, qui avoit intelligence avec  
André Dorie. 136  
Du Cardinal Birague. Bassesse remarquable. 247

C

- C**aton estoit un austere Republicain,  
mais hors d'usage, qui ne sçavoit pas  
s'accommoder à la portée de son Siecle.  
pag. 169. & suivantes.  
Application d'un Vers de Virgile bien à pro-  
pos. 170, 171  
De Christine, Reine de Suede. Bel Eloge. 20, 21  
Ciceron estoit courageux & vaillant, pour le  
moins dans le Senat. 119  
Peu de Citoyens luy sont semblables aujour-  
d'huy. 121, 122  
Un brave Citoyen doit estre semblable à Cice-  
ron. 121, 122  
Cleon Gouverneur de la Republique d'Athé-  
nes, moqué pour son extravagante probité. 183.  
Philippe de Commines. Etonnement & sur-  
prise remarquable. 237  
Conference. Quelque cōnoissance natu-  
réle que nous ayons, & quelque lumiere  
qui

DES MATIERES.

qui nous vienne d'enhaut , nous ne devons point mépriser ce surcroit de raison , & ce plus grand éclaircissement de verité , qui se tire de la Conference. pag. 26. & suivantes.

La Conquête de la Grece proposée à un des plus petits Princes d'Italie. 103

Du Conseil. C'est le grand Element de la vie civile , il n'est gueres moins necessaire que l'Eau , & le Feu. 24, 25

Les jugemens les plus vifs manquent de clarté en leurs propres interests. 26

Celuy qui prend & reçoit conseil , ne doit pas estre estimé moins sage. 36, 37

Conseillers. Il y en a qui par une humeur chagrine & fantasque , opinent ordinairement à la mort , & qui s'endorment , quelquefois sur les Fleurs - de - Lis. 186, 187

Tels Conseillers ne sont pas ceux qui doivent estre apellez auprès des Rois. 187, 188

De la Cour , & du commerce de piperies , que l'on y exerce. pag. 146. & suivantes.

D

**D**eliberation. Comment s'entend ce que les Romains disoient , qu'on devoit deliberer avec l'Occasion , & en la presence des Affaires. 99

De-

ance avec

136

arquable.

247

licain ,

voit pas

Siecle.

à pro-

o, 171

Eloge.

20, 21

our le

119

jour-

, 122

Cice-

, 122

Athé-

obité.

183.

sur-

237

atu-

niere

qui

T A B L E

- Demosthene parut trop pointilleux dans le  
 Conseil d'Athenes, sur le sujet d'une petite  
 Isle, qui estoit contestée entre les Atheniens  
 & le Roy Philippes. 177, 178
- des Dialogues. 19
- de Dieu. Il n'y a que luy seul qui soit plei-  
 nement content de soy-même. 23
- des Discours de cet Ouvrage, de leur Au-  
 teur, & la grande approbation qu'ils  
 ont eüe, deçà & delà les Monts. pag. 9. &  
 suivantes.
- André Dorie avoit intelligence avec Barba-  
 rouffe, quoy qu'il fût bon serviteur de  
 l'Empereur Charles Quint. 136, 137

E

- E**quivoques plaisans, d'un Homme de  
 longue robe, qui avoit peu de con-  
 noissance des bonnes Lettres. 64, 65
- du Duc d'Espemon. 10, 11
- L'Esprit prend un merveilleux plaisir dans le  
 raisonnement. 96
- Ce qui luy paroît ami & favorable dans  
 la pensée, se revolte & devient contraire  
 dans l'operation. 97
- Evenemens. Les plus grands ne sont pas tou-  
 jours produits par des grandes causes.  
 pag. 78. & suivantes.

DES MATIERES.

F

la **F**aveur est une Fille, qui tuë bien sou-  
vent sa propre Mere. 217

Des Favoris; & leur description, pag. 190  
& suivantes.

Comment, & par quels moyens ils s'in-  
troduisent & s'élèvent à la Cour; &  
comment peu à peu ils s'emparent de l'E-  
sprit d'un Prince, pag. 194. & suivan-  
tes.

De quelles ruses & de quels artifices ils se  
servent pour s'assujétir tout à fait le Prin-  
ce, afin de regner eux-mêmes à découvert,  
pag. 208. & suivantes.

De la captivité malheureuse, en laquelle  
sont réduits les Princes par leurs Favoris,  
pag. 211. & suivantes.

Il n'y a point de plus malheureux inter-  
regne, que la Vie d'un Prince, qui se  
laisse gouverner, de la sorte, par ses Fa-  
voris. 217

Vn Prince, en cét estat-là, est mort civi-  
lement, & s'est comme déposé soy-même;  
ce n'est plus que son Effigie que l'on sert en  
public. 217

Exemple d'un Roy de Castille, qui n'osoit pas  
même aller à la promenade, ni prendre un  
habillement neuf, sans la permission de son  
Favori. 218, 219

M

De

dans le  
une petite  
Athéniens  
77, 178  
19  
et pleins-  
23  
sur Au-  
qu'ils  
g. 9. &  
Barba-  
teur de  
6, 137  
me de  
e con-  
4, 65  
0, 11  
ans le  
96  
dans  
traire  
97  
toit-  
uses.  
A

T A B L E

De l'estat malheureux, auquel est reduit  
un Estat ou Royaume, lors qu'un Favori  
obeit luy-même à une Maîtresse, & que  
l'Amour gouverne la Politique, 219,  
220.

Belle Leçon aux Rois & Princes, tou-  
chant le choix & l'élevation de leurs Fa-  
voris ou Ministres, pag. 224, 225 & sui-  
vantes.

Favoris. Les Rois ne scauroient presque vi-  
vre sans Favoris. 45

Ce seroit une tyrannie d'empêcher les Rois  
d'en avoir. 46

Ce n'est pas un crime d'avoir un Confident.  
46, 47

Dans le Ciel il y a des regards bien-fai-  
sans, & des inclinations favorables, plû-  
tot pour ceux-cy, que pour ceux-là. 47,  
48

Le Fils de Dieu a eu même en ce monde des  
Favoris. 48, 49

De la prudence & discretion que doit ap-  
porter un Prince au choix de ses Favoris &  
Ministres d'Estat. 50, 51

Souvent les Princes se trompent dans le  
choix qu'ils en font, élevant des personnes  
de neant, sans vertu, sans science, & sans  
aucune experience au Gouvernement,  
& à l'administration des Affaires d'Estat,  
pag. 55. & suivantes.

Belles pensées, touchant ces Grands-là,  
qui

DES MATIERES.

qui ne sont remarquables que par leur  
Grandeur. 51

De la cause de cette nouvelle Faveur, &  
de la naissance de cette mauvaise Autorité,  
pag. 54. & suivantes.

Cette Faveur n'est point une Creature  
de la Vertu, non pas même de la Vertu du  
Sang. 56, 57

Ces nouveaux agrandis se trompent, s'ils se  
persuadent que Dieu soit obligé de leur envo-  
yer de l'esprit, pour bien gouverner, & de  
faire valoir l'élection du Prince, par la su-  
bite illumination de ses Ministres. 60, 61

Pour bien gouverner, il faut de l'instru-  
ction, & de l'expérience. 59, 61

La bonne opinion qu'a de soy-même un  
ignorant Favori, le jette dans un perpe-  
tuel danger de se perdre, & de perdre le  
pais, pag. 62. & suivantes.

Femmes. De l'insolence de celles qui possèdent  
l'Esprit d'un puissant Favori, ou Ministre  
d'Estat; Et combien un Estat se trouve  
alors malheureux. 219, 220

Vne Femme se voyant méprisée, par son Roy,  
jette de dépit son mary, dans la revolte,  
pour se venger, sans qu'il sceût par quel  
mouvement il estoit poussé. 82, 83

Foiblesse d'Esprit. C'est un sujet de consola-  
tion, pour nôtre pôvre Humanité, de  
voir qu'il y ait eu de l'homme dans les  
Heros. 182, 183

T A B L E

De la Fortune, & de ses productions extravagantes & ridicules. 53, 54

La Fortune est estimée Maîtresse des évènements, & Arbitre des batailles. 117

Cette Puissance aveugle n'a point d'entrée, ni de pouvoir, dans les Assemblées Politiques. la même.

La Fortune veut que ceux qu'elle favorise, se fient en elle. III.

G

Math. **G**iberti, Evêque de Veronne, & Dataire du Pape Clement VII. parut trop pointilleux parlant de la reconciliation du Royaume de Boheme avec l'Eglise. 176, 177

Guerres. Les passions des Valets mettent souvent en feu toute la Terre, non pas les interests des Maîtres. pag. 80. & suivantes.

La guerre que le Roy de Perse entreprit contre la Grece, ne fut que pour conduire un Charlatan en son país. 81

I

**I**alousie. Vne jalousie d'Amour entre des personnes particulieres, a esté la matiere d'une guerre generale. p. 79. & suivantes.

l'ignorance est fort dangereuse, en une personne, qui a le gouvernement & l'administration

stra  
& su  
l'ignor  
con  
De l'i  
neu  
Vn  
pas  
min  
van  
Ioseph  
stat  
son  
l'Italie  
La Jus  
pas  
que  
pag  
Qu  
ner  
poin  
Il z  
&  
dro

le L

D E S M A T I E R E S .

*stration des Affaires d'un Estat. pag. 58.*  
& suivantes.

*L'ignorance audacieuse a souvent presidé à la*  
*conduite des choses humaines. 58*

*De l'Interest. Il l'emporte toujours sur l'Hon-*  
*neur & sur la Raison. 13*

*Vn homme trop attaché à son interest, n'est*  
*pas capable du Gouvernement & de l'Ad-*  
*ministration de l'Estat, pag. 115. & sui-*  
*vantes.*

*Joseph, le Patriarche, grand Ministre d'E-*  
*stat, merueilleusement honoré par Pharaon*  
*son Maître. 43, 44*

*L'Italie fournit d'excellens Trompeurs. 147*  
*148*

*La Justice trop severe, & rigoureuse, n'est*  
*pas toujours la meilleure; elle est même*  
*quelquefois pernicieuse & dommageable,*  
*pag. 174. & suivantes.*

*Quand on nous fait Justice, il faut s'imagi-*  
*ner qu'on nous fait grace, sans s'amuser à*  
*pointiller. 179*

*Il vaut mieux n'avoir pas la veüe si bonne*  
*& si penetrante, dans la discussion des*  
*droits, de peur d'y trouver trop de Justice.*  
*179, 180*

L

**L** *Andtgrave de Hesse va aux Eaux de*  
*Spâ, & de là vient à Mets visi-*

T A B L E

ter le Duc d'Espéron. 9, 10

Alvare de Lune Favori d'un Roy de Castille,  
à quel point d'insolence parvint sa faveur,  
& sa puissance, à l'endroit de son Maître.

217, 218, 219.

M

**M**ariage. Vne femme & des enfans sont  
de puissans empêchemens, pour ar-  
réter un homme qui court à la gloire.

252, 253

Maximes pour gouverner heureusement, &  
pour bien travailler au bien de l'Estat, avec  
sucez.

172, 173

Il y a des Maximes qui ne sont pas justes de  
leur nature, mais que leur usage justifie.

174

De Mecenas Ministre d'Estat, & Favori de  
l'Empereur Auguste; & de la facilité de  
ses mœurs.

239, 240

Le medecin de la Reine de Perse fut cause de  
la guerre que le Roy Xerxés fit en Grece.

81, 82

Vn Medecin se glorifie d'avoir tué un hom-  
me, avec la plus belle methode du monde.

91

Meléagre, à la suscitation de sa femme, se  
jette dans la revolte, & s'embarque dans  
le parti du Tyran, contre le Roy son Mai-  
tre, sans sçavoir au vray, par quel mou-  
vement

DES MATIERES.

- vement il y estoit poussé. 82, 83
- Memoire heureuse. 15, 16
- Ministres d'Estat. Les Rois & Princes ne  
sçauroient regner sans Ministres, pag. 27.  
& suivantes.
- Les Princes à faire ne peuvent se passer de  
ces gens-là, & les Princes faits en ont grand  
besoin. 30
- Explication de ce que dit Platon. Que Dieu  
donnoit deux Esprits aux Rois pour gou-  
verner. 30
- Divers degrez de Seruiteurs, qui trouvent  
tous leur place dans l'administration de  
l'Estat. 31, 32
- Beaux Eloges d'un vray & parfait Mini-  
stre d'Estat. 33, 34
- Outre les Dieux & les Demons, dont les  
Anciens ont accompagné leurs Heros, ils  
leur ont encore donné des Hommes, pour  
les assister en leurs entreprises. 34
- Le Prince qui au besoin, se sert du conseil  
d'un Ministre, ne doit pas estre estimé moins  
sage, ni moins souverain. 36, 37
- Le Ministre sage & fidèle se peut dire le tempe-  
perament de la Puissance d'un seul, & le  
bien commun de la Republique. 39
- En Grece les Ministres d'Estat regnoient  
avec les Rois. 39
- En Perse ils estoient nommez les Yeux du  
Roy. 40
- Les Empereurs Romains les honoroient

T A B L E

du titre d'Amis, & de Compagnons. 40  
Ils leur ont fait ériger des Statuës, vis à  
vis des leurs, & leur ont rendu de grands  
honneurs, pag. 40. & suivantes.

Vn homme sans vertu, sans science, &  
sans experience, n'est pas capable du gou-  
vernement & de l'administration des  
Affaires d'un Estat, pag. 50. & suivan-  
tes.

Pour bien gouverner, il faut de la science &  
de l'experience. 61, 62

De la bonne opinion qu'a de soy-même  
un Ministre d'Estat, qui est ignorant;  
Elle est fort dangereuse, & d'une conse-  
quence tres-pernicieuse, pag. 62 & suivan-  
tes.

Il n'est pas necessaire qu'un Ministre  
d'Estat ayt une si grande subtilité, voyez  
Subtilité. Vn Ministre ne doit point estre  
trop attaché à son interest, pag. 113. &  
suivantes.

La consideration de son interest luy cause  
de la timidité. & celle-cy luy tient cap-  
tive la liberté de parler & d'agir, là  
même.

Ceux qui ont une probité passionnée, indo-  
cile, & impetueuse, ne sont pas ceux que  
l'on doit apeller auprès de la personne du  
Prince; Leur employ reussit mieux en estans  
éloignez, 160, 161, 162. Voyez Probité  
passionnée.

DES MATIERES.

Maximes que doivent apprendre ceux qui sont apellez au gouvernement des Affaires d'Etat, pag. 173. & suivantes. Il s'en trouve, qui pour paroître vertueux & incorruptibles dans leurs Charges, se rendent ridicules, par une extravagante probité, pag. 183. & suivantes.

Des Ministres d'Etat, & du Ministère, pag. 230. & suivantes.

Des soins qu'un Prince doit apporter au choix d'un Ministre. 232, 233

Deux vrais & parfaits Ministres d'Etat. 233

C'est une chose bien rare qu'un brave Ministre, ou un Favori. 235, 236

Portrait d'un vray & parfait Ministre d'Etat. pag. 237. & suivantes.

Un Ministre d'Etat doit avoir autant de hardiesse que de sagesse. 241, 242

Il doit avoir une égalité d'Esprit, qui doit paroître dans les divers changemens des choses humaines, dans le flux & reflux de la Cour. 242, 243

Il doit estre constant & resolu, sans s'étonner d'aucune mauvaise nouvelle, ou d'aucun mauvais succez, là même & suivantes.

L'Etude & la Sagesse n'est pas un secours inutile à la magnanimité, & au jugement d'un Ministre. 241, 242

Il doit aimer la personne du Prince, aussi bien

T A B L E

- bien que son Estat, & l'un & l'autre également. 246
- Bassesse du Cardinal de Birague. 247
- Si le Ministre se marie, il ne prendra point d'aliance qui soit suspecte à l'Estat, ni qui luy donne jalousie. 248
- Il doit renoncer au Sang, & à sa Parenté. là même.
- S'il ne se marie point, ce sera un avantage aux affaires de son Maître. 249
- Un Ministre Espagnol ne pût jamais se résoudre à reconnoître pour Roy de France, le feu Roy Henry le Grand; il ne le pût jamais apeller que le Bearnois, ou le Prince de Bearn, lors qu'il luy vouloit faire faveur. 155, 156
- Mucien, Ministre d'Estat de l'Empereur Vespasian. 29, 30

N.

- Nestor bon Ministre d'Estat. Souhait d'Agamemnon. 35, 36
- Nuit. Pourquoy les Poëtes Grecs luy ont donné le nom de Sage & de Conseilliere. 33

## O

**O**ccasion est sujette au changement.

99, 100.

Du Prince d'Orange, Maurice. Il n'a jamais voulu se marier, pour diverses considerations.

255, 256.

## P

La **P**einture a beau représenter la chose, ce n'est pas elle pourtant, il y a toujours de la difference.

98.

De Phocion, & de la solidité de son esprit.

124

Le Marquis de Pisani grandement affectionné pour le service du Roy.

248, 249.

Les Poètes ont esté les anciens Precepteurs du genre humain.

34, 35.

La Politique ne laisse pas d'estre malheureuse, sans que le Ciel s'en mêle.

101, 102.

Presomption. Il y a quelque chose de plus noble, dans la Presomption, que dans la Foiblesse :

& pareils excez sont moins blâmables que pareils defauts.

236, 237.

Probité extravagante.

192, 193.

Probité passionnée, ridicule, & impetueuse ; que l'on peut autrement apeller Vertu brutale.

149, 150.

Ceux qui ont cette obstination naturelle.

M. 6.

le.,

T A B L E

le, & qui ne cōnoissent & ne veulent  
connoître d'autre raison que la leur, ne  
sont pas fort propres à gouverner un Estat,  
pag. 152. & suivantes.

Ils tombent souvent dans des abîmes, au  
milieu du chemin, & heurtent sans cesse  
contre des Ecueils, pour avoir l'honneur  
de ne point gauchir. 153, 154

Ils ne s'expriment qu'en termes affirma-  
tifs, & decident les matieres les plus dou-  
teuses, & les plus embrouillées par un  
Cela est. 158

Ils sont à préférer aux Timides. 159, 160

Cette audace & cette fierté ont eu de l'ap-  
probation en quelques rencontres, & ont  
quelquefois reüssi. 159, 160

Ces gens-là qui sont de ce naturel, difficile-  
ment s'entendent avec l'Ennemy, mais  
ils se cabrent facilement contre leur Maître.

161, 162

Ils ne sont pas propres auprès de la personne  
d'un Prince; leur employ reüssit mieux en  
estant éloignez.

163, 164

Ils aiment l'Estat & la Patrie; mais ils  
haïssent la dépendance, & la subjection,

164

Ils sont bons Gouverneurs de Province,  
& bons Gardiens de la Frontiere; mais  
ils ne sont pas propres pour estre bons Mi-  
nistres d'Estat, ni bons Courtisans,  
pag. 173. & suivantes.

Dans

DES MATIERES.

Dans les Affaires où il se peut prendre divers partis, & où de plusieurs, qui s'offrent, l'on doit choisir le plus propre pour les bien manier, on les voit toujours dans l'une, ou dans l'autre extrémité.

165, 166

Ils sont ennemis de tout accommodement, & ne cōnoissent point ces temperamens, ou ajustemens qu'on employe si utilement pour la perfection des Affaires, 166, 167

Dans un Estat qui meurt de vielleffe, ils voudroient faire la même chose, que s'ils gouvernoient dans une Republique nouvellement établie.

168, 169

Semblables à Caton, opinant dans la cause de Cesar.

168

Maximes qu'ils devoient aprendre pour bien gouverner, pag. 173. & suivantes.

Il ne faut estre ni trop severe, ni trop rigide, & faut quelquefois s'accommoder au tems, & à la saison, la même.

Il n'est pas necessaire de pointiller sur les formes, ni sur les paroles. Grands Personnes blâmez pour ce sujet, pag. 178. & suivantes.

Il vaut mieux n'avoir pas la veüe si bonne & si penetrante, dans la discussion des Droits, de peur de découvrir trop de Justice.

179, 180

Il s'en trouve, qui, pour paroître vertueux & incorruptibles, dans leurs

T A B L E

*Charges, se rendent ridicules par une extravagante probité.* 184, 185

*Il y en a, qui de peur de favoriser quelqu'un, desapprouvent, blâment & condamnent tout le monde, & le plus souvent sans sçavoir pourquoy.* 185, 186

*Telles gens ne sont pas ceux qui doivent estre apellez aux Conseils des Rois.* 187

188

*Prudence. On peut estre imprudent du consentement de la Prudence.* 109, 110

R

la **R**aison, même la plus droite, & la plus éclairée, s'égare souvent; & les hommes les plus habiles, & les plus intelligens sont sujets à se tromper. pag. 95, 96 & suivantes.

*Remedes. Il y en a de sales, ce sont neantmoins remedes.* 174

*la Royauté n'est point compatible avec la subjection.* 227, 228

*Rois. Estat malheureux auquel sont reduits les Princes par leurs Favoris. Voyez Favori.*

*les Rois ne se doivent pas contenter d'une innocence personnelle & particuliere; & il ne leur sert de rien d'estre justes, s'ils se perdent par l'injustice de leurs Ministres.*

221, 222

Saillié

DES MATIERES.

- Saillié assez bonne, & bien à propos que  
fit un Religieux Italien, prêchant devant  
un Prince du même païs. 222, 223.  
Belle instruction aux Princes, pour ce qui  
regarde le choix & l'élevation de leurs  
Ministres ou Favoris. 225.  
Réponse du sçavant & sage Lipse sur ce sujet. 225.

S

- S**ageſſe. Refutation de ce que diſent cer-  
tains Philoſophes, que le Sage n'a be-  
ſoin de perſonne, & que tout ce qui eſt  
ſeparé de luy, ne luy ſert de rien, 22, 23.  
Des Sages de la Cour, qui ſe conſeillent eux-  
mêmes, au lieu de conſeiller leur Maître.  
pag. 112 & ſuivantes.  
Un homme ſage ne peut pas garantir les ſuc-  
cez; mais doit répondre de ſes intentions,  
& de ſes avis. 118.  
Nos Prudens politiques devroient imiter le  
Courage & la Magnanimité de Ciceron. 119.  
La Timidité ſ'empare de leur Eſprit, de  
ſorte, qu'ils deſeſperent avant qu'il faille  
craindre. 121.  
Ils réglent leurs deliberations, comme ſi tous  
les accidens qui ſont douteux, devoient a-  
venir; & d'ordinaire ils n'agiffent point,  
pour vouloir agir trop ſeulement. 122.

Ille

T A B L E

Ils doivent considerer, que tout le mal qui  
peut arriver, n'arrive pas.      là même.

Ils n'enfoncent guere les Affaires, & les  
conduisent que rarement à leur dernier  
point.      123

Leur sagesse se hâte dès la sortie de leur  
Ame, & sans en venir à l'action. 124, 125

C'est une erreur, de s'imaginer que la  
Sagesse ne puisse jamais estre courageuse  
qu'elle doive toujours craindre, & tou-  
jours trembler.      124, 125

Il faut apeller le peril, au secours du  
peril, & sortir d'un mal, par un autre  
mal.      125

Mauvaise conduite de ces Sages Ministres,  
lors qu'il arrive quelque mauvaise affaire,  
quelque trouble, ou quelque rebellion dans  
l'Etat. p. 126. & suivantes.

Ils sont aussi le plus souvent amis des Etran-  
gers; & apprehendent beaucoup plus de dé-  
plaire au Roy leur Voisin, que de désservir  
le Roy leur Maître.      132

Si quelque injure sensible, & qui ne se peut  
dissimuler, oblige l'Etat à un ressentiment  
public, alors ils blâment la chose, non dans  
son principe, mais dans les suites, & par ses  
effets.      133

Ils sont semblables aux Ministres de Cartha-  
ge, qui ne pouvoient se consoler des Victoi-  
res d'Annibal en Italie.      134, 135

Pareils Ministres ont esté cause de la fin de  
deux

DES MATIERES.

deux Empires, & ont perdu Rome & Constantinople. 134

Ils ne voudroient pas vendre & livrer leur Maître; mais ils ne sont pas fâchez que le Monde sçache qu'ils le peuvent faire. 135

Ils ont même quelquefois intelligence avec les Ministres des autres Princes, quoy qu'en pleine guerre. 137

Dans les affaires particulieres, ils ne donnent que de belles paroles, & de bonnes réponses en general, sans jamais obliger précisément; & sçavent ainsi laisser la patience des Solliciteurs, & les mettre souvent au desespoir. p. 138. & suivantes.

Rien ne se peut imaginer de plus doux, ni de plus tranquille, que leur malice; Ils frappent (comme l'on dit) sans lever la bras. pag. 142. & suivantes.

Secret. Exemple singulier du secret gardé. 238

Société. Les hommes ne peuvent, ni bien vivre, ni estre hommes, ni estre heureux, les uns sans les autres. pag. 23. & suivantes.

Avantage qu'a la Société sur la Solitude. là même.

Des avantages de la Société sur la Solitude, Voyez Société.

De la Solitude. Il n'y a que Dieu seul, qui jouisse d'une Solitude bien-heureuse.

pag. 23. & suivantes.

Stilicon

T A B L E

*Stilicon finit mal-heureusement sa vie, pour avoir eu trop d'ambition pour ses enfans.*

254

*Subtilité. De ceux qui ont l'intelligence trop vague, & trop étendue, & qui raisonnent avec excez.*

72

*Semblables à des Tireurs d'Essences.*

72

*Ce sont des Heretiqucs d'Estat.*

73

*Il y a eu de ces Speculatifs en tout Pais qui ont donné plus de liberté qu'ils ne devoient à leurs conjectures, & leurs soupçons.*

74, 75

*Visions étranges & ridicules que produit en eux une fausse subtilité.*

75

*Ils presument trop avantageusement d'un Homme, qui est souvent moins que mediocre; qui n'a que le quart, ou la moitié de la partie Raisonnable.*

78

*Les grands évenemens ne sont pas toujours produits par les grandes causes. Voyez Evénemens.*

*La mauvaise Subtilité est cause que les choses ne se font point. pag. 86. & suivantes.*

*Il n'est pas nécessaire qu'un Ministre d'Estat ait tant de subtilité. pag. 74. & suivantes. 86. & suivantes. 90. & suivantes.*

*Vn grand Esprit, tout seul, est un grand instrument à faire des fautes.*

92

*La sobriété de sçavoir & de connoître, est une bonne chose.*

92

I de la

DES MATIERES.

T

de la **T**imidité. Elle est dangereuse & pra-  
judiciable en un Ministre d'Etat  
ou Favori. 236

Les Timides sont mis au nombre des Empoison-  
neurs, & des Assassins; Comment cela  
s'entend. 116, 117

Ce sont les derniers & les pires de tous les  
Lâches. 117

Vn homme sage, doit attendre, sans s'é-  
tonner, que la mauvaise Fortune soit ve-  
nuë. 119

Traité. Il seroit expedient de quitter quelque  
chose de la Raison, & de l'Honneur, plû-  
tot que de manquer à faire un bon & hon-  
nête accommodement. pag. 181 & sui-  
vantes.

Des Tyrans, & comment ils se font & se for-  
ment peu à peu. pag. 205. & suivantes.

F I N.

Les Tables des Matières  
 de ce Livre sont  
 divisées en deux  
 parties. La première  
 contient les noms  
 des Matières  
 et les Pages où  
 elles sont traitées.  
 La seconde  
 contient les  
 noms des  
 Chapitres et  
 des Sections  
 de ce Livre.  
 Ces Tables  
 sont destinées  
 à faciliter  
 la recherche  
 des Matières  
 et des Pages  
 où elles sont  
 traitées.  
 Elles sont  
 imprimées  
 en caractères  
 noirs sur  
 papier blanc.  
 Elles sont  
 imprimées  
 par M. L. N.

